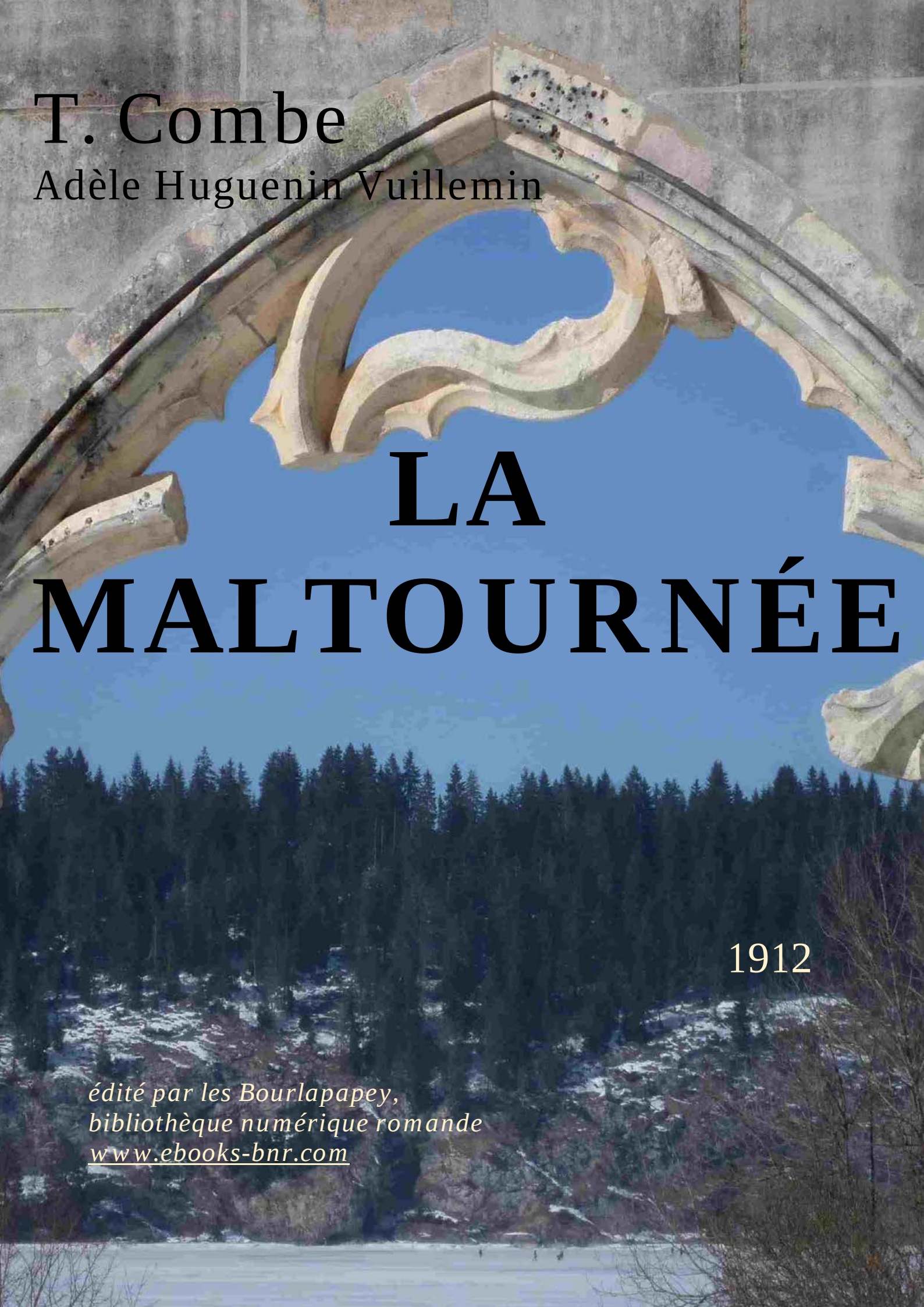




T. Combe

Adèle Huguenin Vuillemin

LA MALTOURNÉE

1912

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE	4
I ÉLIE MAISTRU.....	4
II LES CHAMPIEUX	13
III ROSE-ANNE	22
IV TOUTES LES DAMES CHAMPIEUX.....	31
V SCÈNE DE FAMILLE.....	42
DEUXIÈME PARTIE	53
VI LES MANŒUVRES DE MADAME SÉBASTIEN	53
VII LA POUPÉE.....	64
VIII REMOUS.....	74
IX LA DEMANDE	85
X UN COUP DE TÉLÉPHONE	96
TROISIÈME PARTIE.....	107
XI PREMIER ÉCLAT.....	107
XII ENQUÊTE ET GENDARMES	119
XIII UN MAURE CHANGERAIT-IL SA PEAU ?	135
XIV LE JEU DE JONCHETS.....	143
XV UNE VISION.....	154
QUATRIÈME PARTIE	165
XVI MYRIELLE SE DÉFEND	165
XVII HEURES SOMBRES.....	176
XVIII DANS LA CHAMBRE GLOSE.....	187
XIX LES TÉNÈBRES S'OUVRENT	198
XX LES CHOSES SE PRÉCIPITENT	208

XXI DERNIÈRES VOLONTÉS.....	219
Ce livre numérique.....	233

PREMIÈRE PARTIE

I

ÉLIE MAISTRU

La grande fontaine glougloutait doucement dans les trois bassins de pierre disposés en trèfle, et les gouttes de soleil pleuvaient entre les feuilles sur l'eau miroitante, les piquant d'étincelles. Le pilier de pierre d'où sortait le goulot et que surmontait une pomme de pin sculptée toute moussue, s'adossait au tilleul gigantesque qui, de ses ramages étendues, couvrait la moitié de la petite place. Du bord de la fontaine, sous le dôme de feuillage, on ne voyait que des rez-de-chaussée tout à l'entour ; le porche de l'église, une arcade romane en pierre jaune tout ébréchée ; les croisées ouvertes et bourdonnantes de l'école enfantine ; des façades basses et rustiques, aux petites fenêtres à meneaux toutes fleuries de géraniums, tout embaumées de romarins ; la porte ouverte d'une étable d'où s'échappait, avec l'haleine chaude du bétail, la douce odeur du lait ; un banc vert ici et là, dans l'encoignure d'un contrefort en maçonnerie ; le petit perron de la cure avec son rideau de vigne vierge et la pomme de cuivre de sa sonnette qui brillait au soleil comme une boule d'or ; et partout les branches du tilleul s'abaissant, mettant comme un voile et un mystère devant les

étages, devant les toits... C'était toute une petite vie restreinte, à fleur de terre, variée et multicolore, avec un coin de bleu qui brillait ici et là, bien haut, dans les éclaircies du feuillage.

Un écolier en retard trotta à travers la place, son ardoise sous le bras ; la petite tache bleue avec son ombre courte glissait sur le fond aveuglant des pavés. Monsieur le pasteur, longue silhouette noire, inclinée, descendait son perron ; il s'arrêtait une minute pour relever la branche traînante de vigne vierge qui avait effleuré son chapeau. Un paysan sortait de l'étable, jetait un coup d'œil aux alentours ; de sa main noueuse pendait un bonnet en peau de lapin qui avait l'aspect d'une bête hideuse et morte, et les femmes à la fontaine dirent ce qu'elles avaient dit cent fois peut-être, – car au village la répétition a une saveur :

– Il va falloir faire une collecte pour lui acheter un chapeau de paille.

Elles ajoutèrent :

– À sa place on aurait vergogne.

Et cette remarque n'était pas non plus une nouveauté.

– Sa cape en lapin ! Son fils devrait la brûler. – Il s'en ferait une autre ! Il volerait un lapin pour la peau... – Ça non. Il ne faut pas en dire plus qu'il n'y a. Élie est un *râteau* ; d'accord. Mais il ne râtelle que son propre bien. – Seulement il voit son bien partout. – Il n'aime pas ce qui traîne. – Mais moi, je n'aime pas les conversations qui commencent à la fontaine et qui finissent chez le juge de paix.

Trois femmes se regardèrent inquiètes, la main sur la cruche pleine au bord de la margelle. Une seille de bois peinte en rouge, qui débordait sous le goulot, fut brusquement retirée par une paire de bras robustes, et l'eau recommença son chant égal et monotone en tombant dans le bassin. Au bout d'une branche, un pinson adressa aux femmes le petit discours qu'il

bredouille sans cesse avec conviction : « Trrr... citoyens ! » et qu'il recommence immédiatement, comme d'autres orateurs en « attendant l'idée ».

– Chacun sait que Élie Maistru est un original, mais de là jusqu'à dire... reprit l'une des femmes. – Quand on possède le Coin du Coin, on n'a guère besoin du bien d'autrui... – Après ça, s'il s'habille comme un vagabond, ça le regarde... – Nos gamins lui tirent quand même leur chapeau... – C'est la plus vieille famille de l'endroit, après les Champieux. – Et des gens considérés. Élie serait conseiller communal s'il voulait... Pour quant à moi, je n'en ai jamais dit que du bien, le répétera qui voudra...

Ainsi courait la navette des propos sous le pacifique ombrage du tilleul. L'une des femmes, la plus hardie, ne put s'empêcher d'ajouter :

– Ils ont beau être riches, au Coin du Coin. Si j'avais une fille en âge, je ferais comme la mère à Rose-Anne, je ne la leur donnerais pas. J'ai fait leur lessive, une fois. Leur linge, c'est des guenilles.

Les autres femmes échangèrent un regard. Louise Duplan avait été surnommée Cloche de Buttes, par allusion à la cloche d'un petit village du pays, laquelle, assurait la tradition, sonnait toujours un coup de plus qu'il ne fallait. D'ailleurs les surnoms sont héréditaires au village, et la mère de Louise Duplan avait déjà, avant sa fille, porté celui-là, que Louissette, sa petite-fille, était à son tour en train de mériter. Seulement par égard pour les droits acquis, c'était Clochette qu'on l'appelait en attendant.

L'homme au bonnet de lapin, après avoir tourné vers la fontaine un œil assez méfiant, comme si quelque propos au dard aigu était venu lui piquer l'oreille, se mettait en marche pour traverser la place, lentement, sa loque de fourrure toujours dans la main. Il passa le plus près possible de la fontaine, et sur la patte d'oie qui plissait sa tempe, un regard glissa, ironique, dominateur. Les quatre femmes baissèrent les yeux, s'agitèrent.

– Bonjour, monsieur Maistru ! dirent-elles à la fois...

– Bonjour, bonjour ! grommela le paysan. Votre dîner brûle-t-y point ?

Il passa. Alors les femmes se hâtèrent après coup, et saisissant cruches et seilles, elles s'éparpillèrent, chacune chez soi.

Maigre et noueux ainsi qu'un cep, la peau tannée, brune et luisante comme un cuir, avec des sillons plus clairs aux rides du front et du cou, les yeux petits et vifs sous les arcades en auvent, des sourcils rudes et emmêlés, la barbe broussailleuse ; et quant aux vêtements, une grosse chemise déchirée tout ouverte sur la poitrine velue, les deux coudes sortant aux trous de la veste, le pantalon de milaine s'évasant dans le bas par plusieurs fentes, et les souliers bâillant des bouts comme des poissons qui expirent ; Élie Maistru était certainement fait comme un brigand, et son seul signalement eût donné l'éveil à plusieurs postes de gendarmerie.

– Bah ! on me connaît, répondait-il aux objurgations de la vieille cousine servante Phanélie, qui du reste ne combattait qu'en paroles la saleté sordide de cette riche et misérable maison. On me connaît, allez ! Personne ne me prendra pour un rôdeur ; dans mes vieilles frusques, je suis à l'aise comme dans ma peau ; avec du neuf, il me semble que je suis habillé en planches...

Et pour qu'on ne le crût point avare, il envoyait chaque année vingt francs au Comité de la Cure qui travaillait l'hiver à nipper les enfants pauvres.

C'était peu à peu, – car la jeune épouse avait été portée au cimetière sept jours après la naissance de son premier-né – par une mélancolique influence d'incurie et de découragement que les habitudes du ménage avaient déchu d'abandon en abandon. Plus de nappe sur la table ; plus de serviettes le dimanche. Plus d'assiettes pour le déjeuner et pour le souper ; on mangeait à la

gamelle, dans un plat de terre rouge, les pommes de terre rôties, le séré frit. La table de sapin était crasseuse, Phanélie économisait le savon, mais économisait sa peine encore davantage. On posait à plat le pain sur la table ; chacun avait devant soi un petit tas de pommes de terre bouillies, un petit tas de pelures ; et, entre les quatre doigts et le pouce, un morceau de fromage. À dîner, il fallait pourtant des assiettes à cause de la soupe.

Phanélie était la plus commode des ménagères ; quand un ustensile se cassait ou tombait de vétusté, elle disait : « On peut s'en passer. » Tous les lundis, régulièrement, elle faisait observer à Élie qu'il avait besoin d'un habillement neuf, et que, quant à ses chemises, on ne pouvait plus les raccommoder.

– Qu'est-ce qui en reste ? demandait le paysan.

– Des drapeaux.

– Faites-m'en faire de neuves, pourvu que je ne sois pas obligé de les porter.

Le fils, Laurent Maistru, allait régulièrement prendre une assiette au buffet ; rien n'aurait pu le contraindre à manger à la gamelle, dans le plat rouge où s'enfonçaient les cuillers des deux hommes à la barbe inculte, son père et le domestique. Élie appelait son fils Bande-à-Part.

Jamais il ne lui refusait d'argent ; il aimait à le voir bien vêtu ; de la porte de l'écurie, le dimanche, il le regardait complaisamment, debout au milieu des groupes de jeunes gens qui causaient près du portail de l'église ; il le trouvait beau, l'image vivante de sa mère, de cette belle Laurence dont personne n'avait pris la place, ni dans le cœur du veuf ni dans sa maison.

Par la même incurie bizarre qui pesait sur les choses domestiques, l'éducation de Laurent avait été abandonnée au vieux maître d'école et n'avait pas reçu de complément. Le pasteur avait insisté en vain pour qu'Élie Maistru envoyât son fils passer une année dans le canton de Vaud ou dans la Suisse al-

lemande, chez un agronome, pour s'élargir les idées et apprendre les méthodes nouvelles de culture.

– Nous verrons, nous verrons, répondait Élie, à qui l'idée de se séparer de son fils était insupportable.

Et les saisons s'écoulaient ; Laurent avait vingt-cinq ans ; on disait de lui qu'il deviendrait un original comme son père. Il ne dansait pas ; il s'abonnait à des journaux, il avait eu une rixe avec François Deniset qui s'était moqué du bonnet de lapin d'Élie ; on savait qu'il tenait lui-même sa chambre en ordre et qu'il écurait le plancher comme un vieux garçon ; il faisait peu d'attention aux jeunes filles, et bien qu'on assurât qu'il en tenait pour Rose-Anne Dupommier, on n'était pas bien certain qu'il eût fait sa demande.

Beaucoup de gens, depuis vingt-cinq ans, s'étaient efforcés de mettre la main dans les affaires de la maison Maistru ; tous avaient reçu une taloche sur les doigts. Phanélie, le désordre, la cape de lapin, le linge sordide, restaient maîtres du champ de bataille.

Quant au domaine, il était tenu comme un jardin, et l'étable était plus propre, en son genre, que la cuisine. On réparait la grange tandis que le plâtre des chambres tombait par morceaux ; les volets de la façade du nord ne jouaient plus sur leurs gonds ; il n'y avait que le toit et les gouttières que l'on entretenait avec quelque régularité.

Deux ou trois fois, le pasteur avait doucement et discrètement sondé l'opinion du fils au sujet des étrangetés paternelles... Ce logis qui tombait de délabrement, mauvais exemple pour le village. La famille Maistru, une des premières, devait maintenir son rang. Un fils majeur avait le droit de préparer l'avenir... Laurent ne répondait pas grand'chose ; il aimait son père d'une affection tenace et loyale, sans fissures ; il savait que pour Élie Maistru la mort précoce de sa jeune épouse avait été

l'effondrement irréparable dont on n'essaie pas de tirer quelques pierres pour les remettre debout.

Comme sa jeune maîtresse, la maison était morte et s'en allait, débris par débris, où vont les choses mortes. Le désespoir muet des premiers mois de deuil, l'indifférence totale aux banalités domestiques, peu à peu transformée en négligence, puis en manie, expliquaient à la sympathie tendre du fils, – bien que ces phases lui eussent été décrites platement et stupidement par Phanélie – l'incapacité morbide qui, peu à peu, paralysant les instincts normaux, rendait son père la risée secrète du village et une énigme pour les gens réfléchis.

Car aux champs, Élie Maistru n'était plus le même homme. Actif, payant de sa personne, le coup d'œil prompt, il ne tolérait aucun défaut dans le travail. Ou même, assis sous la haie pour prendre les « quatre heures » avec Laurent, il s'animait sur la politique ou les nouveautés en agriculture. Il riait, trouvant des mots acérés dont son fils, plus lent d'esprit, admirait le rapide éclair. Dès qu'il rentrait sous son toit, Élie redevenait morne, et comme accablé par une habitude d'inertie dont les autres sentaient aussi le poids.

– Il faudrait !... il faudrait !... disait-il à Phanélie quand elle avait exhalé une des plaintes quotidiennes... Il faudrait refaire l'évier ?... Je ne dis pas non. Mais le conduit doit être obstrué ; on aura à creuser tout à travers la cour... Une fois les réparations commencées, on ne sait plus où on s'arrête. Nous verrons ça à la morte-saison...

– En attendant, je me passe de l'évier, faisait Phanélie aisément résignée, qui vidait ses eaux grasses dans une seille que le domestique emportait au jardin potager... On se passe de bien des choses quand il le faut.

Cette passivité molle exaspérait Laurent ; mais Phanélie aussi, comme les plâtres fendus, les papiers déchirés, les gonds tordus, la vaisselle ébréchée, faisait partie de l'ensemble bran-

lant auquel il ne fallait point toucher, crainte d'un écroulement complet.

« Si jamais je me marie »... songeait Laurent... Et il s'arrêtait là dans sa pensée. Vivre ailleurs, quitter son père qui n'avait que lui ?... exiger une réforme ? de quel caractère serait la jeune femme qui obtiendrait ce revirement non seulement dans le gouvernement de la maison, mais dans les habitudes du maître ? Rose-Anne ? Comme Laurent, elle avait toujours obéi ; et l'on savait quelle opinion la veuve Dupommier professait à l'égard des Maistru.

D'ailleurs, le laisser-aller devient une chaîne ; et rien que pour planter un clou qu'on a négligé de planter pendant dix jours, il faut dix fois plus de volonté que si on l'avait planté le premier jour... Non, à moins d'un miracle, Élie Maistru et son fils, s'hypnotisant et se figeant toujours plus dans leur apathie, mourraient cloués à leur vieille maison, et les plafonds s'effondreraient probablement le lendemain de leur mort, quand la force d'immobilisme qui semblait les soutenir se serait évanouie avec les deux êtres d'où elle émanait...

Cependant le miracle était encore possible. Tout comme un vieux saule tordu, ébranlé, grotesque, peut reverdir, de même Élie Maistru, racorni dans ses manies, possédait une sève vivante dans son affection paternelle ; dans son orgueil aussi d'aristocrate de village, auquel personne ne refuse un salut respectueux, et qui peut s'habiller comme il lui plaît, étant toujours Monsieur Maistru du Coin du Coin.

Il s'en allait très droit au milieu de la rue, sans se retourner, bien qu'il entendît un pas derrière lui, qui semblait le suivre ; bien qu'il se doutât que ce pas était celui de M. le pasteur, qu'il avait vu descendre son perron à l'instant. Élie n'était pas en humeur de causer ; il lui tardait de regagner son champ d'où l'inquiétude au sujet d'une bête malade l'avait fait revenir. Il pressa sa marche ; alors on toussa et finalement on appela.

Les pavés de la rue finissaient à cet endroit, devant une petite maison ancienne dont l'étage surplombant était porté sur une arcade de pierre à gros piliers trapus ; et sous l'arcade, retirée dans le fond d'ombre, on voyait une fenêtre toute treillissée de campanules grimpantes, de géraniums et de fuchsias. Pour qui connaît un peu le village et ses habitudes, il y avait des yeux derrière ces feuillages, des yeux furtifs et guetteurs auxquels n'eût pas échappé un chat traversant le pavé.

La rue tournait ensuite et n'avait plus qu'un trottoir. Elle montait doucement, puis s'arrêtait net devant une haute terrasse de pierre qui la coupait en ligne oblique ; se changeant en une pente sablée bordée de platanes, la route longeait cette terrasse, la prenant en écharpe pour aboutir à un portail d'assez belle allure.

Un chemin à ornières partait de là pour traverser les champs, les prairies, les bouquets de hêtres, le magnifique domaine d'un seul mas que depuis quatre-vingts ans, pièce à pièce, s'étaient acquis les Maistru, et qu'on appelait le Coin du Coin parce qu'à l'origine il avait consisté en l'extrême pointe d'un immense triangle appartenant aux Champieux.

Dans le pays, on disait que les Maistru avaient mangé les Champieux ; car les Maistru avaient grignoté ici, grignoté là, des bouchées de la grosse tranche triangulaire, dont il n'était rien resté finalement aux premiers propriétaires. Le Coin du Coin était devenu le Coin tout entier. Alors, vers 1850, le fils Champieux, en possession des dix mille francs qu'avait produits la vente de son dernier lambeau de forêt, s'était expatrié pour tenter la fortune. Vingt-cinq ans après, il revenait, et, choisissant un tertre qui dominait le Coin du Coin et le village, il y faisait construire une demeure en pierre de taille, à deux ailes, à pignons élevés, dont l'orientation en diagonale étonna tout le pays ; qu'à voix haute on appela Château Champieux, et à voix basse la Maltournée.

II

LES CHAMPIEUX

Par un instinct d'imitation sans doute, toutes les maisons du village suivaient le plan de la rue principale qui s'en allait directement de l'ouest à l'est, de telle manière que chaque maison eût une façade en plein midi et la façade opposée en plein nord. Le Château s'était mis carrément en travers, soit pour que le soleil léchât ses quatre faces, soit pour que la rangée principale de ses hautes et brillantes fenêtres, son fronton percé d'un œil-de-bœuf ovale qu'entourait une bordure sculptée, son balcon supporté par des colonnes blanches, fussent aperçus de tous les points de l'ancien domaine patrimonial.

Le fils Champieux parti pauvre, robuste et gai, revenait riche, – on le pensait du moins – veuf, usé de travail et de soucis à cinquante ans, bien décidé à jouir de son reste. Il resta au village, joua au châtelain dans sa belle demeure, et se remaria malgré les remontrances de son garçon, Sébastien Champieux, dernier de sa race.

« N'aie pas peur, lui dit son père, je ne te donnerai pas de petits frères. L'épouse qu'il me faut, c'est une femme de charge qui ne nous pille pas et qui fasse les honneurs. J'ai trouvé la personne... Et si tu boudes, ma foi, le monde est grand, tu sais ! »

Sébastien jugea plus prudent de conserver des relations diplomatiques avec la seconde madame Champieux, même après qu'il eut réclamé sa part légitime de la fortune de sa mère, consistant en la moitié des « acquêts ». Le père fut généreux, abandonna son usufruit légal, pour que son fils pût vivre largement.

Sébastien voyagea un peu, perdit un peu d'argent, s'associa à de vagues entreprises industrielles, finalement revint à son coin natal et épousa une fille du village, assez belle, ambitieuse comme le diable, hardie comme un moulin à vent, et gonflée à éclater, de l'orgueil d'avoir épousé un Champieux.

Sébastien, lui, était de petite envergure ; il se fût contenté, avec son pécule écorné, d'ouvrir un magasin d'épicerie sur la place, mais madame Sébastien n'y consentit jamais.

« Fais-toi marchand de quelque chose en gros, si tu veux, pour t'occuper, dit-elle, en attendant que nous nous installions au Château. »

Sébastien, de son air placide, se mit en rapport avec de grands fournisseurs et vendit en gros des avoines, des tourteaux, de la paille, des vins, sans y gagner à peine autre chose que le plaisir de changer son argent. Il avait un bureau au nord, où il faisait de longues siestes en été ; l'hiver, il déménageait son pupitre et ses registres dans la grande chambre au midi, où il y avait un beau poêle en catelles anciennes, historiées des fables de La Fontaine ; pour le reste, il laissait agir sa femme.

Madame Sébastien, née Angélique Penard, était agitée d'une activité dévorante, qui se jetait à droite et à gauche sur toute pâture. Fille de l'instituteur, héritière d'un petit bien de famille, elle avait dirigé d'abord le ménage de son père et sa classe, où elle faisait de fréquentes incursions, puis les ouvriers du champ et de la vigne, la femme qui lavait le linge, l'institutrice, le comité des dames inspectrices des ouvrages à l'aiguille, le comité de couture, le chœur sacré, le cordonnier qui confectionnait les chaussures pour pauvres, le surveillant du four banal, l'allumeur de réverbères, les nettoyages de la fontaine communale, et jusqu'aux travaux du cantonnier sur les chemins vicinaux.

Angélique était partout, compétente en toutes choses, dans sa propre opinion, et réduisant en farine non comestible tout ce

qui passait par son moulin. Car cette activité était plutôt destructive que productive ; elle s'exerçait par le conseil qu'on ne demandait point, accompagné de la critique qu'on souhaitait moins encore ; par des changements inutiles, par de petites révolutions qui excitaient la colère. Et la position exaltée où la poussait son mariage, ne fit que rendre plus frénétique l'aile de son moulin à vent.

M. et madame Sébastien avaient essayé de plusieurs appartements depuis leur lune de miel ; ils gardaient un œil sur le Château, et nombreux furent les assauts que le père Champieux essuya de la part de sa bru.

– Il serait si naturel de réunir nos foyers ! disait-elle. Vous avez là toute une aile du rez-de-chaussée, nous nous en contenterions. Vos petits-enfants joueraient sous vos yeux... Sébastien fera une folie ; il achètera une maison dans le village, chère et pas commode, pour qu'au moins je sois chez moi.

– Libre à lui, libre à lui ! répondait le beau-père avec bonhomie.

Madame Champieux la seconde, qu'on appelait madame Clotilde, bonne ménagère, un peu sèche et jalouse, mais bien élevée, ne discutait jamais avec madame Sébastien, tenant surtout aux apparences de la paix. C'était une femme de manières gracieuses, dont personne ne savait si elle était bonne au fond. Elle s'ennuyait un peu au village, étant née à la ville. Elle s'habillait bien et tenait dans la perfection son rôle de châtelaine accueillante. Jamais elle ne fut très intime avec son mari.

Quand il mourut, à soixante et onze ans, d'une pleurésie, après vingt ans de remariage, sa veuve passa un mauvais quart d'heure, car elle ignorait totalement les dispositions du défunt à son égard. Elle avait cinquante-huit ans, elle était un peu fatiguée, accoutumée au confort abondant du château ; elle ne possédait même pas les économies d'une femme de charge, et elle allait se trouver sans place, sur le pavé...

À la lecture du testament, elle éprouva une joie si aiguë qu'elle se serait évanouie, si la présence de madame Sébastien n'avait agi sur ses esprits comme le vinaigre et le sel d'ammoniaque...

Cependant les clauses du testament étaient bizarres et le village en glosa pendant six mois.

Il se trouva que Louis Champieux possédait deux cent mille francs, plus le château ; il avait toujours payé ses impôts sur cette base, mais on l'avait soupçonné de majorer sa déclaration de fortune pour augmenter son prestige, comme font certains extravagants.

« Mon fils unique, Sébastien Champieux, disait le testament, ayant déjà reçu cent mille francs comme moitié des « acquêts » selon inventaire à la mort de sa mère ma première épouse, et ma fortune s'étant augmentée dans le commerce depuis cette époque, mon fils susdit recevra à mon décès tout mon capital liquide que j'évalue aujourd'hui à deux cent mille francs en obligations et placements divers dont le détail se trouve chez M^e Marquis, mon notaire, à Neuchâtel. De cette somme, cent mille francs appartiendront à mon fils Sébastien en toute propriété, et cent mille en capital inaliénable resteront, placés de manière à fournir une rente au 4 % à ma seconde épouse Clotilde Champieux née Sécheret, rente qui lui sera servie par mon susdit notaire ou son successeur. Le susdit capital ne pourra en aucune manière être détourné de cet objet jusqu'au décès de ma susdite épouse Clotilde Champieux, époque à laquelle il devra faire retour à mes descendants directs, les enfants alors vivants de mon fils Sébastien, même si celui-ci vivait encore. La demeure que j'ai fait construire dans le village de Fonfrêche, mon endroit natal, demeure qu'on désigne communément sous le nom de Château-Champieux, je la lègue, avec ce qu'elle contient, en toute propriété et sans aucune servitude y attachée à ma seconde épouse, Clotilde Champieux née Sécheret, en re-

connaissance des bons soins qu'elle a prodigués à moi-même et à ladite demeure... »

C'est ici que madame Clotilde pensa s'évanouir dans une montée foudroyante de joie, tandis que Sébastien se mordillait les lèvres et remuait ses pieds, et que sa femme, pétrifiée, verdâtre, sentait son cerveau se remplir d'une fumée noire où passaient des visions de crime. Oui, pendant une minute, Angélique, dans ses pensées, fut criminelle ; elle incendia le Château, elle étrangla sa belle-mère... « Oh ! cette femme, cette femme ! mais elle mourra bien un jour, et alors, après ?... »

Les dispositions suivantes du testament, dans le sentiment secret du notaire qui les lisait à haute voix en présence des héritiers, étaient entachées d'une fâcheuse incohérence, et M^e Marquis ne pouvait s'empêcher de regretter que son client ne l'eût pas consulté sur le fond et la forme de ses dernières volontés.

« Cependant, si mon épouse, étant devenue veuve, se choisissait une autre résidence pour y fixer son habitation pendant plus de deux mois consécutifs, et si elle cessait d'habiter régulièrement le Château, celui-ci reviendrait au bout d'un an et appartiendrait en toute propriété à mon fils Sébastien et à ses enfants après lui. Dans le cas où ma veuve mourra propriétaire du Château et y habitant, elle fera à l'égard de sa propriété telles dispositions testamentaires qu'il lui plaira. Dans le cas contraire, mon fils Sébastien héritera de l'immeuble et des meubles y contenus. Ce sont là mes dispositions définitives que j'ai prises après y avoir mûrement réfléchi, et dans un désir d'équité à l'égard de toutes les parties... »

Suivaient quelques legs à des institutions de charité et à des domestiques.

Dès que le testament fut exposé au greffe, tous les notables défilèrent pour le lire, et bientôt chaque famille de Fonfrêche le sut par cœur.

– Ma foi, c'est un testament digne de la Maltournée ; tout ce qui se rapporte à cette maison est de travers ! Le vrai héritier du sang est exclu. A-t-on jamais vu une seconde femme, sans enfants, pousser de côté le fils et les petits-fils ? Car madame Clotilde, puisqu'elle est libre de tester, testera pour ses proches si elle en a. Elle a des nièces, si c'est pas une honte !

On supposait généralement que Louis Champieux, par ces clauses enchevêtrées, avait voulu, sans le dire expressément, empêcher sa veuve de se remarier. Mais alors il s'y était mal pris, car rien n'empêchait un second mari de prendre sa résidence à la Maltournée. Le défunt n'avait-il pas souhaité plutôt d'écarter des murs avait construits, des chambres qu'il avait meublées, du verger qu'il avait planté, une bru qu'il goûtait peu, et dont les mains brouillonnes auraient tôt fait de mettre le Château sens dessus dessous ? C'était peut-être une façon de la déshériter sans le dire trop crûment...

Il y avait aussi la clause des deux mois qui faisait hocher la tête aux gens raisonnables. Matière à chicane que cette clause-là. Qu'arriverait-il si madame Clotilde, faisant une cure de bains, se cassait la jambe et ne pouvait être ramenée chez elle à l'expiration des soixante jours ? Ou bien, si elle partait un 15 et rentrait un 16, aurait-elle outrepassé son congé ? Tiendrait-on compte du 31 qui pouvait terminer le premier mois ?

Mais, répondait-on, Louis Champieux connaissait son affaire ; sa veuve attirée vers la ville y aurait passé le plus clair de son temps, et le Château fût resté à l'abandon, sans utilité pour le village. Une dame qui réside, quelle différence cela fait pour les pauvres ! Et dans les œuvres, dans les comités, pour les concerts du chœur sacré, ou s'il y a des missionnaires à recevoir, des billets de loterie à prendre, la dame du Château est toujours en réquisition... Ah ! Louis Champieux avait bien su ce qu'il faisait !

Ainsi discourait le village, et la verve commençait une grande revue de tiroirs et d'armoires, et madame Sébastien, ma-

lade des nerfs, ne pouvait entendre le nom de son beau-père sans fondre en larmes...

– Ce n'est pas la valeur, non, disait-elle aux voisines venues pour la consoler ; non, ce n'est pas la valeur, nous sommes assez riches, mais nous avons le droit d'habiter au Château. Même en l'état des choses, nous pourrions y être comme locataires, si madame Clotilde y consentait... C'était même l'intention de mon beau-père. Il n'a pas songé à le dire tant ça lui paraissait naturel. Reste à savoir maintenant si madame Clotilde voudra...

Madame Clotilde, pressentie, répondit qu'elle réfléchirait... Et depuis huit ans, à la date où nous sommes, elle réfléchissait... Il y avait de grandes difficultés, la maison n'ayant qu'une seule cuisine ; pour établir une seconde cuisine, il faudrait bouleverser le rez-de-chaussée, gâter une belle chambre... Non, merci, madame Clotilde ne désirait point céder la cuisine et faire ménage avec les Sébastien. Elle avait ses habitudes particulières ; elle craignait le bruit des enfants... Assurément, le Château était trop grand pour elle, mais puisque la volonté du défunt était qu'elle y résidât...

On s'aperçut bientôt que cette clause du testament s'éludait avec la plus grande facilité, et peut-être Louis Champieux avait-il lui-même ri sa barbe en traçant ces mots qui semblaient implacables comme une grille de prison : deux mois consécutifs. Rien n'était plus aisé, plus agréable même que de s'absenter pendant six semaines, de revenir pour un mois, de repartir pour six autres semaines, et de varier ainsi les plaisirs du voyage et des séjours par les douceurs chez-soi.

Madame Clotilde n'abusa pas de cette interprétation que M^e Marquis lui-même eût considérée comme parfaitement légale ; passé la soixantaine, une femme ordonnée, méticuleuse, et dont la santé demande quelques ménagements, préfère sa propre chambre aux chambres d'amis ou d'hôtel, son avenue aux quais des gares, et ses vieilles robes encore très convenables

quoique démodées, aux toilettes neuves qu'il faut avoir dès qu'on se met en voyage.

Depuis huit ans cependant, dans l'espoir d'une rupture de clause, madame Sébastien surveillait les déplacements de sa belle-mère, en écrivait la date sur son agenda, et toujours éprouvait une déception poignante qui souvent tournait en migraine quand elle apprenait le retour prématuré de l'intruse.

Du reste on n'était pas apparemment brouillé les uns avec les autres ; madame Clotilde se considérait comme la grand'mère officielle des enfants Champieux, qui grandissaient ; elle leur faisait aux époques réglementaires les cadeaux auxquels ils s'attendaient.

L'aînée, que la mère, recherchant tout ce qui sortait de l'ordinaire, avait voulu nommer Myrielle, était une jolie fille de dix-neuf ans, pleine d'esprit, mais malicieuse avec un grain de vraie méchanceté ; plus condensée que sa mère en son propos, pas brouillonne, mais ambitieuse et orgueilleuse avec ténacité.

On l'avait envoyée en pension, mais elle était villageoise dans ses fibres les plus profondes, comme son grand-père Louis Champieux l'avait été. Elle voulait régner au village, se marier au village, et elle avait fait sien le propos classique que son professeur d'histoire lui avait enseigné : « Plutôt la première au village que la seconde à Rome. »

Peu à peu elle enlevait à sa mère les rênes des grands chevaux, et Angélique ne pouvait plus culbuter que de petits équipages tels que les affaires du rémouleur ou de la marchande de légumes.

Depuis deux ans, Myrielle était résolue à épouser Laurent Maistru dont la famille était l'égale des Champieux en richesse, sinon en position sociale : à laisser la maison Maistru s'écrouler quand elle voudrait, et à hisser sur le Château sa bannière triomphante. Elle serait madame Maistru du Coin du Coin et du

Château, réunissant en sa seule personne deux gloires jusqu'alors divergentes.

Il n'y avait aucun obstacle à ce projet d'une grande simplicité de lignes : Laurent était ici, le Château était là, et Myrielle entre deux, saisissant l'un et l'autre de ses énergiques petits poings... Ce n'était pas son frère, certes, qui l'empêcherait d'arriver à ses fins...

Mais nous avons laissé Élie Mastru (il y a de de cela tout un chapitre) arrêté au bout de la rue, bien contre son gré, pour attendre le pasteur qui, derrière lui, l'appelait.

- Monsieur Mastru !
- Du nouveau ?
- Ah, il y a toujours du nouveau...

III

ROSE-ANNE

Maintenant, il faut dire qu'Élie Mastru n'allait à l'église qu'une fois par année, le jour du Jeûne fédéral. S'il avait négligé cette marque de respect au Maître de tous les biens, il eût craint la grêle sur ses champs et la gelée sur ses jardins. La grêle et la gelée lui étant départies de temps à autre, comme à chacun, Élie pouvait se dire que du moins il n'y avait pas là de sa faute.

Au grand jour où l'église bondée regorgeait par ses trois portes, on pouvait voir les deux hommes de la maison Mastru assis côte à côte près du second pilier, un peu à l'abri des yeux de la congrégation, mais en plein regard de la chaire. Élie était rasé, sa peau tannée et brune luisait d'ablutions inaccoutumées ; il portait une chemise à plastron raide, une cravate noire et la redingote qui, depuis son mariage, voyait le jour une fois l'an. Au dernier Jeûne, c'était la vingt-sixième fois qu'il la portait.

Trois mois à l'avance, la cérémonie de se barder du plastron empesé, de passer les bras dans les manches inaccoutumées le troublait vaguement, comme la perspective d'aller chez le dentiste. Phanélie, enfiévrée d'un zèle excessif, lui frottait avec la poudre à polir les couteaux, sa lourde chaîne d'argent et même la grosse montre dont il ne se servait guère, car on entendait jusqu'au bout du Coin du Coin l'heure sonner à l'horloge du clocher.

Rajeuni de dix ans par sa mise décente, les lignes sèches du visage dégagées de leur broussaille, le corps droit et maigre, – Élie ne pesait pas une once de plus qu'à trente ans, – il figurait

bien parmi les notables, avec son fils à sa droite, ses deux domestiques et ses trois journaliers derrière lui.

Il écoutait le sermon, les psaumes, la liturgie, avec une attention concentrée qui ne perdait pas un mot. « Il faut que j'en aie pour mon année », pensait-il ; et le dimanche suivant il opposait sa vieille habitude à peine dérangée aux sollicitations de Laurent : « Remettre une chemise empesée, un col raide !... Merci. J'en ai encore le cou en chair vive ! Et puis me raser ! Je n'ai plus le temps... »

– Bien des paysans vont à l'église en plastron de grosse toile sans empois, et en col mou, disait Laurent.

– Non ; quand un Maistru va à l'église, il s'habille convenablement...

Impossible de le faire sortir de là... Le pasteur lui disait :

– Nous ferions de vous un ancien d'église, monsieur Maistru, si vous vouliez...

– Vous souhaitez me prendre par les honneurs, disait-il.

Laurent seul savait que chaque lundi matin, sous prétexte d'une petite visite amicale ou d'un remerciement – car les légumes et les fruits du Coin du Coin approvisionnaient la cure – le pasteur montait avec le paysan dans la seule chambre convenable de la maison, la chambre des jeunes époux trop tôt séparés, la plus belle pièce du premier étage, dont tous les meubles gardaient leur place depuis vingt-six ans. Les deux hommes s'asseyaient en face l'un de l'autre près de la table ronde en noyer poli où reposait la cassette à ouvrage de la défunte.

– Ah ! bien, monsieur le pasteur, de quoi leur avez-vous causé hier ? demandait Élie pour ouvrir cet entretien qui devenait un service religieux, car le pasteur ne s'en allait pas avant d'avoir répété tout son sermon de la veille et prononcé une prière.

Ces deux hommes éprouvaient l'un pour l'autre une affection grave, avec une nuance filiale de la part du pasteur qui était plus jeune qu'Élie Maistru, un peu délicat de santé et timoré de caractère.

– Eh bien ! voyons votre *nouveau*, dit le paysan, quand la poignée de main fut échangée. Mais faites dix pas avec moi, monsieur le pasteur. Laurent et le domestique m'attendent.

Le malheur de M. Lioumenet, pasteur en titre de la paroisse de Fonfrèche, était d'être sans cesse en proie à des scrupules discordants. Il détestait de s'immiscer : il croyait de son devoir de le faire ; les petites histoires du village l'intéressaient : il craignait de s'y intéresser par curiosité humaine plutôt que par sollicitude pastorale ; dès qu'il intervenait, il était certain d'avoir manqué de tact, mais il en était moins certain quand il en avait raconté la chose à sa femme. L'assurance de son infailibilité et cette sorte de candeur sacerdotale qui donnent à un pasteur de village la joie de conseiller, de trancher, de décréter, manquaient totalement à M. Lioumenet.

En ce moment même, à côté de ce paysan loqueteux, mais sûr de lui-même et de sa position, le pasteur se sentait un faux bourgeois dans un étui de drap noir, sans autorité sauf celle de sa charge officielle ; mal à l'aise dans une conversation laïque ; conscient d'avoir à donner l'exemple de toutes les vertus, s'observant trop, prenant trop au tragique ses inévitables bévues.

– Je ne sais, commença-t-il avec hésitation, si je fais bien de vous dire... Mais peut-être en avez-vous déjà entendu parler ?...

– Ma foi non, dit Élie Maistru, je n'ai entendu parler de rien du tout.

Les deux hommes étaient arrêtés au pied de la haute terrasse qui, avec une sorte d'arrogance, coupait la route en biais, d'un air de : « halte-là ! ».

– Madame Champieux du Château vient de me faire mander, reprit le pasteur. Il paraît que la nuit dernière, elle a été troublée et effrayée par des bruits extraordinaires ; on a frappé à ses volets, on a imité les plaintes d'un chien qui hurle à la mort... Rose-Anne Dupommier qui m'a apporté le message semblait éprouver plus d'indignation que de peur...

– Ces femmes sont trop seules, dit Élie. Rose-Anne devrait se marier ; comme cela il y aurait un homme au Château... Entre nous, je me demande ce qu'elle attend.

– Ah !... fit M. Lioumenet portant sa main sur son menton rugueux – un scrupule d'ascétisme l'empêchait de se raser tous les jours, comme il l'eût aimé... – Ah !...

Il regarda Élie Maistru, se tut.

– Quoi ? fit le paysan avec un peu d'impatience. Qu'est-ce qu'il y a là-dessous ? Vous dites ah ! comme si ce ah ! devait me renseigner...

– Même si Rose-Anne se mariait, fit lentement le pasteur, je ne crois pas que son mari irait habiter au Château.

– Tiens, pourquoi ? fit brusquement Élie... Mais après tout, ça ne me regarde pas. À vous revoir, monsieur le pasteur.

Il coupa en quelques enjambées l'angle de prairie qui le séparait du chemin à ornières conduisant aux champs.

M. Lioumenet monta le bout d'avenue sous les platanes, s'arrêta à la haute grille que surmontaient les initiales dorées L C dans un ovale élégant et dans des rinceaux en fer forgé. Il poussa l'un des battants de la grille, traversa la terrasse, mais au lieu de se diriger vers le large perron de trois marches blanches sur lequel s'ouvrait la porte d'entrée, il tourna derrière le bâti-

ment et vint sonner à une porte plus petite dans l'aile de l'est ; si tant est que la Maltournée, orientée tout de travers, eût une aile ouest et une aile est.

Un pas rapide se fit entendre aussitôt, et Rose-Anne ouvrit la porte au visiteur.

– Bonjour, Rose-Anne, ou plutôt rebonjour, dit M. Lioumenet. Il ne m'arrive pas souvent de te souhaiter le bonjour deux fois en une matinée.

Suivant la coutume du village, le pasteur tutoyait, jusqu'à leur mariage, les jeunes filles et les jeunes gens qui avaient été ses catéchumènes.

– Voulez-vous monter tout de suite chez madame ? elle a en ce moment la visite de madame Sébastien et de Myrielle, fit Rose-Anne avec un drôle de petit sourire.

– Dans ce cas j'attendrai un peu ; je ferai une petite visite à ta mère, dit M. Lioumenet.

– Vous aurez de la peine à causer avec elle, c'est le jour de ses pains, dit la jeune fille.

– N'importe ; j'entrerai chez vous un moment.

Rose-Anne marcha la première dans le corridor dallé, puis regarda d'un air significatif un paillason de ficelle bordé d'une large bande verte et posé devant un seuil de chêne admirablement ciré. M. Lioumenet se frotta les pieds tout en protestant :

– La rue n'est pas crottée ce matin !

Mais déjà se révélait une vaste et belle cuisine inondée de soleil matinal, brillante de cuivres fourbis, avec des rideaux blancs à ses deux fenêtres et des pots de géranium sur l'une d'elles ; avec des meubles de bois clair, un vaisselier rempli d'assiettes à fleurs qui étaient là pour le décor plus que pour l'usage ; un fourneau dont les bordures de fer gris luisaient

comme des lames de sabre, et deux casseroles dont l'odorante buée s'échappait avec discrétion, sans jaillir, sans crépiter, sans rien salir à l'entour.

Sur un fauteuil de paille adossé à la paroi, entre les deux fenêtres, une femme était assise, appuyant en arrière sa tête extraordinairement volumineuse. Le visage était petit, mince et pâle, un linge blanc noué sous le menton l'entourait, et par-dessus cette ligne qui ressemblait à une coiffe de nonne, un épais châte brun, tricoté, recouvrait deux grosses protubérances à la hauteur des oreilles.

Rose-Anne avança une chaise, le pasteur s'assit, sans paraître étonné le moins du monde de ce spectacle assez singulier.

– Bonjour, monsieur le pasteur, dit madame Dupommier sans remuer d'une ligne. J'entends encore plus mal qu'à l'ordinaire, rapport à mes pains.

M. Lioumenet se contenta de hocher la tête.

La mère de Rose-Anne était très sourde ; c'était un mal de famille qu'elle combattait par un remède de famille également ; une fois par semaine, quand on cuisait au four, elle faisait deux petits pains ronds, de dix centimètres environ de diamètre, qu'elle s'appliquait chauds sur les deux oreilles pendant toute la matinée, et pour maintenir leur température aussi élevée que possible, elle recouvrait les poches de linge où ces pains étaient suspendus d'un jupon ouaté, d'abord, puis d'un gros châte qui faisait l'office du cosy sur une théière. Les deux pains refroidis étaient ensuite rompus en petits morceaux et jetés aux poules. Madame Dupommier assurait que pendant deux jours au moins après le traitement son ouïe était améliorée au point de lui permettre d'entendre le tic-tac de la pendule ; et il était arrivé en effet que des voisines, croyant pouvoir impunément échanger devant elle des remarques indiscrètes, s'en étaient mal trouvées.

Rose-Anne allait et venait dans la cuisine, de l'évier au fourneau, et tous ses gestes étaient nets, délicats, silencieux. Son bras mince et joli sortait de la manche courte d'une blouse de toile blanche ; un tablier blanc coupé sans plis s'évasait en une gaine précise, empesée, d'une austérité soigneuse, et enveloppait de partout la jupe courte, de coutil bleu à raies blanches. Mais ce tablier avait des épaulettes à envollements brodés qui en étaient la coquetterie et l'audace.

Rose-Anne était brune, pas très grande ; ses cheveux brillants se relevaient au-dessus du front en une courbe un peu massive, sans frisotter, sans onduler, graves, ordonnés, puritains ; et les yeux gris sous leurs cils noirs étaient graves aussi, observateurs et un peu intimidants ; mais la bouche rouge aux lèvres fraîches se retroussait dans les coins et creusait un demi-sourire fugitif dans la joue brune où le carmin d'un sang jeune affluait par ondes. Le va-et-vient de cette belle couleur si riche et si virginale, combien de fois Laurent Maistru l'avait-il épié et suivi avec ravissement !

Rose-Anne vraie et franche, et pourtant exquise, mignarde, et si aisément dégoûtée ; Rose-Anne qui fricotait, qui lavait la vaisselle sans que jamais une tache l'éclaboussât, Rose-Anne qui examinait les gens de la tête aux pieds et ensuite des pieds à la tête, difficile, pointilleuse ; et tout à coup bonne, généreuse, sacrifiant ses répugnances, s'en moquant, s'il fallait soigner un malade bien misérable ou nettoyer des enfants abandonnés. Rose-Anne qui n'eût jamais pardonné si l'on avait ri des nombreuses manies de sa mère ; fille dévouée, et même obéissante à vingt-quatre ans, parfaite petite ménagère, minutieuse, effarouchée d'un grain de poussière ; et qui jardinait en gants, sans que d'ailleurs ses salades en fussent moins tendres ou ses choux moins gros ; Rose-Anne et sa personnalité fine, quelque chose comme une peinture sur émail faite en couleurs vives et à petits coups de pinceau figiolés, mais d'un éclat solide et durable, Laurent Maistru rêvait d'emporter, d'encadrer cette miniature dans sa baraque sordide.

– Madame Clotilde se remet-elle un peu de son émotion ? demanda M. Lioumenet. Comment faut-il lui en parler ?

– Je n’ai rien entendu, cela va sans dire, fit madame Dupommier de sa voix de sourde, haute et sans intonation ; mais il paraît que le chahut était scandaleux.

– Soupçonne-t-on quelqu’un ? demanda encore le pasteur.

Il procédait surtout par interrogations, comme font les gens craintifs, peu sûrs de leur terrain.

– Le poste de gendarmerie est averti ; mais moi, je ne chercherais pas trop loin, fit Rose-Anne de sa voix nette.

En même temps, penchée sur le fourneau, mais sans l’effleurer, elle soulevait le couvercle d’une casserole et d’un petit mouvement adroit rassemblait toutes les gouttelettes de vapeur en un seul ruisseau qui coula dans le potage fumant. Une autre femme aurait admiré sa dextérité, et le soin avec lequel, après avoir retourné et arrosé un poulet qui mijotait dans l’autre casserole, elle remit la grande fourchette et la cuiller à jus dans un haut pot de fonte plein d’eau chaude, posé sur le fourneau à côté des casseroles. Ces précautions, ces petites inventions contre les taches, contre la graisse, contre la rouille, c’était la poésie de la cuisine telle que Rose-Anne la concevait. Malheureusement il n’y avait là qu’un homme incapable d’apprécier ces finesses, et la vieille maman qui y était habituée.

– Je chercherais parmi les vauriens du village, dit encore Rose-Anne qui se gantait comme pour sortir, et c’était seulement pour prendre du bout des pincettes deux ou trois boules d’anthracite qu’elle posa sur le beau brasier rouge.

Puis elle se déganta ; elle regarda l’horloge ; malgré ses minuties, Rose-Anne était toujours prête à l’heure.

– Vous feriez bien de monter maintenant, monsieur le pasteur, dit-elle. Madame déjeune à midi juste. Madame Sébastien

et sa fille sont là depuis une demi-heure ; c'est à peu près tout ce que madame peut supporter.

Et son petit sourire railleur lui creusa la joue, éclaircissant son sérieux, assaisonnant sa raison d'une petite épice cachée et malicieuse.

Comme Rose-Anne précédait le pasteur, pour l'annoncer, sur le large escalier de chêne à massive balustrade, où se déroulait le ruban fauve d'un lapis pointillé de rouge, elle se retourna :

– Si madame Sébastien dit que c'est le doigt de Dieu, fit-elle à demi-voix, il faudra dire le contraire.

– Je dirai ce que les circonstances... commença M. Lioumenet un peu choqué de recevoir le mot d'ordre qu'il avait cependant sollicité cinq minutes auparavant.

Mais déjà Rose-Anne ouvrait la porte du salon et disait :

– Madame, monsieur le pasteur.

Le bel escalier qui partait d'un grand hall circulaire boisé et peint en gris, aboutissait à un long palier qu'éclairait une fenêtre à chaque bout.

IV

TOUTES LES DAMES CHAMPIEUX

M. Lioumenet, seul de son sexe, seul de sa mentalité, en face des trois dames Champieux, s'exhorta intérieurement à avoir du tact, beaucoup de tact.

Il commença par poser son chapeau sur une petite pagode d'ivoire que feu M. Louis Champieux avait rapportée d'un voyage. Madame Sébastien se leva, prit délicatement le chapeau et le porta à l'autre extrémité du salon, regardant autour d'elle d'un air incertain, comme si ce chapeau de feutre noir et à larges bords fût un objet suspect, capable de faire des dégâts autour de lui. Quand vous aviez commis une légère méprise, madame Sébastien ne vous le laissait point ignorer.

– Madame Clotilde tient beaucoup à cette pagode, fit-elle d'un ton discret, en revenant.

M. Lioumenet considéra la pagode, qu'il n'avait pas vue, et aussitôt, mentalement, il envoya l'officieuse personne à... Pas à tous les diables, non ; évidemment non ; mais à une destination synonyme. Au coin de la large embrasure qu'encadraient des rideaux de damas vert mousse doublés de brun rouille, – tout ce salon était dans les teintes fumeuses, chocolateuses ou boueuses qui, sous prétexte d'art, sévirent pendant la période 1870 à 1880, – madame Clotilde occupait un fauteuil profond, et sa table à ouvrage lui faisait vis-à-vis, car elle était de ces personnes vertueuses que les emblèmes du travail accompagnent partout.

Vêtue d'une robe d'intérieur violet foncé, élégante et sévère, et dont les dentelles en cascades étaient retenues par une

barre de petits brillants, ses cheveux gris et frisés à la Reine Alexandra, recouverts d'une guipure blanche qui caressait et adoucissait le contour maigre des tempes, le creux des joues, les tendons saillants du cou et du menton ; un coussin sous les pieds, un sous la nuque, et sur ses genoux un ouvrage de crochet, madame Clotilde avait trouvé, comme dans toutes les occasions de sa vie, le costume du rôle ; son rôle étant ce matin celui d'une dame qui a souffert d'un tapage nocturne et qui reçoit avec dignité les condoléances qu'elle mérite.

Madame Clotilde Champieux avait une figure froide et sans charme, mais correcte, et que l'âge avait affinée en la pâissant ; en ce moment, les joues blanches venaient de se teindre d'un rouge fugitif mais violent, d'un rouge outragé. Car la veuve de Louis Champieux vibrait d'indignation secrète chaque fois que sa bru prenait la liberté de l'appeler madame Clotilde, et c'était souvent, c'était même toujours ; de préférence devant témoins. Il semblait vraiment qu'une veuve n'eût plus le droit de porter le nom de son mari ; que son veuvage la mît en marge de la famille et de la société. Dans ces occasions, madame veuve Champieux pensait au testament de son mari, et cette pensée la remontait, à l'égal d'une gorgée d'oxygène.

– Bonjour, monsieur le pasteur, dit-elle, lui tendant sa main ornée d'une opale, – car Louis Champieux, s'il avait économisé les appointements d'une femme de charge, s'était toujours montré généreux en cadeaux, – c'est bien à vous de venir me voir sitôt après mon message.

– Pourquoi déranger M. Lioumenet ? fit madame Sébastien qui ne savait point se taire. Mon mari serait venu tout de suite...

« Non ! ce que maman est gaffeuse ! pensait Myrielle accoudée sur un guéridon, les jambes croisées, un peu renversée en arrière, dans l'attitude où l'on fume une cigarette. Le pasteur avait bien besoin de savoir que papa n'a pas été appelé !... »

Myrielle était blonde, maigrichonne et pointue ; elle se trouvait très distinguée. Intelligente et vulgaire, elle pouvait aspirer à tout ; mais son adresse était continuellement dépolarisée, si l'on peut dire, par l'adresse de sa mère, analogue mais à contre-fin, tout comme deux électricités semblables se neutralisent.

Myrielle, qui n'avait pas un joli teint, se poudrait discrètement ; sa mère aurait bien voulu en faire autant, mais elle n'osait pas.

Un peu couperosée, le nez grand et très avancé, en gouvernail de navire, ses cheveux bruns ondulés si régulièrement que les deux bandeaux avaient l'air d'une bordure faite au crochet, madame Sébastien se couvrait de jais, en broderie et en pendoques ; elle cliquetait à chaque mouvement, si bien que le pensionnaire de la cure, ce pendard, l'avait surnommée le serpent à sonnettes. Madame Sébastien avait du jais sur sa capote, une haute et bruissante aigrette ; du jais sur sa mantille ; des grelots, des guirlandes, des pampilles, du jais saupoudré ; et madame Sébastien était probablement la seule personne qui, à notre époque, trouvât moyen d'avoir des bottines à boutons brodées de jais à la pointe. Quand elle était en grande armure de visite, les yeux s'écorchaient à la regarder, et l'on n'osait songer à ce que devait être son contact...

– Vous êtes donc au courant ? fit-elle en se tournant vers le pasteur qui venait de s'asseoir. On vous a raconté ? Entre deux et trois heures madame Clotilde a été réveillée par une voix sinistre qui contrefaisait les aboiements d'un chien, et on a frappé des coups, trois par trois...

– Je n'ai jamais dit que ce fût trois par trois... interrompit sa belle-mère.

– C'est pourtant ce qu'on dit dans le village... On ne parle pas d'autre chose que de cette tentative d'effraction nocturne...

– Il n’y a pas eu tentative d’effraction, on n’a rien brisé, rien ouvert, fit encore madame Clotilde d’un air impatienté. Et je me demande qui a répandu l’histoire. Il était bien convenu entre Rose-Anne et moi que personne n’en saurait rien. Je n’attendais aucune visite, ajouta-t-elle en appuyant un peu, sinon celle de M. Lioumenet, à qui je voulais demander conseil.

Madame Sébastien eut un haussement d’épaules imperceptible qui fit bruire tout son jais. Cette armature trahissait ses émotions.

– Je serais accouru plus tôt, mais j’étais sorti quand Rose-Anne est venue, dit le pasteur ; elle n’a trouvé que ma femme.

Il s’arrêta, comprenant un peu tard qu’il avait dit précisément ce qu’il ne fallait pas dire. On savait maintenant par quel canal l’histoire s’était répandue. Il y eut un petit silence embarrassé.

– En tout cas, fit madame Sébastien se précipitant dans la brèche, si on a déjà bavardé, on bavardera encore davantage. C’est inévitable. Moi, je vois le doigt de Dieu dans cette affaire...

M. Lioumenet dressa l’oreille.

– Le doigt de Dieu ? Comment ? Pourquoi ? fit-il avec sévérité.

– C’est une indication claire ; grand’maman est trop seule ici, avec deux femmes seulement pour la garder, dans cette immense maison vide. C’est ce que j’étais en train de lui exposer quand vous êtes entré, monsieur Lioumenet, et je suis sûre que vous allez dire comme moi. De deux choses l’une : ou bien il faut que Sébastien s’installe au rez-de-chaussée avec sa famille, ou bien que Rose-Anne se marie et qu’il y ait ainsi un homme à tout événement...

– C’est exactement ce que M. Maistru me disait tout à l’heure, fit M. Lioumenet imprudemment.

– De quoi se mêle M. Maistru ? dit avec vivacité madame Clotilde, dont les joues blanches se colorèrent.

– Il trouve donc aussi que nous devrions vivre auprès de grand'maman ? s'exclama en même temps madame Sébastien. Cela ne m'étonne pas. C'est un homme de sens...

– Pardon, mesdames, pardon ! Il n'est pas question de cela... M. Maistru dit seulement qu'à son avis, Rose-Anne devrait se marier, fit le pasteur très ennuyé de s'être fourré dans un buisson d'épines.

– Tiens ! M. Maistru pense que Rose-Anne devrait se marier ? répéta Myrielle se penchant davantage en arrière, et balançant son pied chaussé d'une bottine blanche sous la batiste à jour de la jupe.

– Il me semble que nous disposons bien aisément de Rose-Anne, dit madame Clotilde avec quelque raideur.

La vieille pendule Louis XV dont le vernis Martin miroitait sur la boiserie tinta les trois quarts. Madame Clotilde regarda sa bru qui ne broncha pas ; et Myrielle eut tout à coup l'attitude d'une petite fille très sage qui ne se permettrait jamais de rappeler à sa mère que l'heure de prendre congé est arrivée.

– Je n'aurai plus une minute de tranquillité, dit madame Sébastien. Toutes les nuits je rêverai qu'on vous cambriole, qu'on vous...

Avant qu'elle eût prononcé un mot plus épouvantable, madame Louis Champieux étendit sa main blanche.

– Rassurez-vous, dit-elle. Je vais m'absenter.

– Pour longtemps ?

Ce mot fut dit trop promptement, fut chargé de trop de signification.

– Pour... deux mois... moins un jour, répliqua nettement madame Clotilde.

Jamais une parole aussi révélatrice de ses soupçons intimes ne lui avait échappé. Et ces dernières phrases s'étaient échangées vite, comme brille l'éclair de deux épées. M. Lioumenet en demeura ébahi et sans voix. Un homme n'aime jamais à intervenir quand deux dames croisent le fer. Il se leva.

– Je m'oublie, dit-il. J'oublie l'heure de votre dîner et du mien. Quoique le mien n'ait que peu d'importance.

– Le mien n'en a pas davantage, fit madame Champieux troublée.

– Oh ! comment donc ! au contraire ! dit sa bru un peu haletante du coup droit qu'elle avait reçu. Vous devez avoir besoin de vous soutenir. Partez-vous déjà cet après-midi, grand'maman ?

– À qui vous adressez-vous ? demanda la veuve, tout à fait hors des gonds. Je ne suis la grand'maman de personne, que je sache !

– Ah ! par exemple, voilà qui n'est pas gentil ! s'écria Myrielle en riant.

Mais c'était fait. La parenté était désavouée ; la façade en carton des apparences était renversée. Tout croulait.

– Faut-il que ta pauvre grand'mère soit énervée ! fit madame Sébastien en s'adressant à sa fille. Et pour un simple tapage à ses volets ! Que serait-ce si ?... Une chose sûre, c'est que je vais vous envoyer le brigadier de gendarmerie ; d'abord il dressera procès-verbal, pour que l'affaire soit noir sur blanc ; ensuite il postera ici un homme pour la nuit.

– Laissez-moi pourvoir à ma propre sûreté, dit madame Clotilde qui se ressaisissait. Je prendrai des mesures, certainement.

La pendule tinta douze coups ; on entendit un léger bruit derrière la porte ; Rose-Anne apparut, portant un plateau, car madame Champieux prenait ses repas dans son petit salon quand elle était seule.

– Rose-Anne, ma chère, dit la veuve, figure-toi qu'on trouve que tu devrais te marier pour que j'aie un gardien...

« Grand'maman devient folle ! pensa Myrielle. Elle qui se tient si bien à l'ordinaire ! »

– Ah ! vraiment ! fit Rose-Anne qui, ayant posé son plateau, lissait des deux mains sur un guéridon une petite nappe satinée. C'est vous, madame Sébastien, qui avez cette idée ?

– Moi ? pas du tout, répondit cette dame dont tout le jais s'entrechoqua, tinta, vibra, en une dénégation irritée. Il y a quelque chose de beaucoup plus simple à faire. Je ne demande que le rez-de-chaussée, les cinq pièces, et part à la cuisine... Il y a des années que mon mari le désire pour votre sécurité, ma pauvre belle-mère, si seule ici, loin de tout secours.

– Eh bien ! moi, fit Myrielle d'un ton léger, je vote plutôt pour que Rose-Anne se marie. D'abord elle doit le désirer, comme toutes les jeunes filles. Ensuite cela arrangerait tout.

– Cela arrangerait certainement bien des choses... dit Rose-Anne avec son petit sourire.

– Vous reverrai-je avant mon départ, monsieur le pasteur ? demanda madame Clotilde, congédiant ses visiteurs de l'air officiel qu'elle savait prendre. Non ? je n'ose y compter.

– Si j'apprenais quelque chose... Si l'enquête qu'on va faire avait quelque résultat... Alors je m'empresserais... dit M. Lioumenet.

– Et on la mènera rondement, cette enquête, je vous le garantis ! déclara madame Sébastien avec un nouveau frémissement de ses pampilles. Penser qu'il y a sur le territoire de la

commune des malandrins, des apaches capables d'effrayer une femme âgée...

– Je n'ai pas eu si peur que ça, je vous assure, et je ne suis pas encore décrépète ! prononça madame Clotilde avec une certaine aspérité.

À chaque pas, jusqu'à la porte du salon, les escarmouches s'engageaient de nouveau, chaque mot rallumait une mine cachée.

– Je trouve aussi, pour ma part, que le mauvais sujet doit être puni, et j'espère qu'il le sera, dit Rose-Anne en regardant madame Sébastien avec une insistance qui parut impolie à cette dame.

– Puis-je vous aider à vos emballages, grand'maman ? demanda Myrielle d'un ton amical.

– Merci, ma petite, ne te dérange pas.

– Où faudra-t-il vous écrire, grand'maman ?

– Je vous enverrai mon adresse quand je serai fixée.

Il n'y avait décidément rien à faire qu'à s'en aller...

Sur le perron, madame Sébastien Champieux s'arrêta, considéra pendant une minute la terrasse bien tenue, sous ses platanes taillés, les deux corbeilles de géraniums écarlate qu'un jardinier du voisinage entretenait ; les belles colonnes de pierre blanche qui formaient un péristyle à la porte d'entrée et un support au balcon ; cet air majestueux que donnent à une maison les lignes simples et l'espace à l'entour. Elle se retourna pour regarder les hautes fenêtres du rez-de-chaussée avec leur cadre de pierre cintré dans le haut, et leurs croisillons peints en blanc... « Tant de place perdue ! » murmura-t-elle.

Elle se voyait « royaumant » sur cette terrasse, y faisant dresser la table du goûter, recevant la femme du pasteur, cette

petite bavarde qui faisait si bien circuler les nouvelles... Des voitures monteraient l'avenue, on saluerait en premier lieu madame Sébastien ; et l'on verrait enfin que le Château appartenait aux Champieux, non à de vagues Sécheret.

Ces jouissances enivrantes, couronne de sa vie, elle les souhaitait avec plus de fureur, de haine, de flamme, de complots, que le prétendant royal exilé en Angleterre ou en Allemagne ne souhaite le trône de ses pères. En elle, dans le sein de cette femme plutôt médiocre et un peu sotte, c'était un embrasement, une rage de conquête, un élan de tout l'être vers le bien convoité, un vouloir acharné, digne d'Alexandre ou de Napoléon. Les mots manquaient, le geste était mesquin, le but méprisable ; l'ardeur était la même...

Cependant le pasteur et Myrielle avaient fait quelques pas en avant. La porte de la maison s'ouvrit derrière madame Sébastien toujours immobile et qui tressaillit. Rose-Anne était près d'elle, sur le perron, et lui tendait un petit paquet mince, oblong, enveloppé de papier blanc et correctement noué d'une ficelle.

– Mettez-le dans votre poche, dit la jeune fille à demi-voix ; ne l'ouvrez que lorsque vous serez rentrée chez vous, en famille.

Elle appuya sur ces deux mots : en famille. Puis elle disparut dans le vestibule et la haute porte se referma tout doucement...

« Un petit cadeau de ma belle-mère, sans doute, elle ne désirait point me le remettre devant le pasteur », songea madame Sébastien.

Dans tout le trajet jusqu'à la place de l'église, elle ne cessa de catéchiser ce pauvre M. Lioumenet.

– Vous devriez prendre notre parti, dire à ma belle-mère que sa conduite est absurde, qu'ou l'assassinera une de ces

nuits... Vous devriez montrer votre opinion. Vous n'osez rien dire. Vous ménagez la chèvre et le chou.

– Votre chèvre et votre chou me sont parfaitement indifférents, dit enfin M. Lioumenet vexé. Et reste à savoir si ce ne sera pas le chou qui mangera la chèvre.

Il savait que cette phrase n'avait aucun sens, mais que, venant de lui, elle ne laisserait pas que d'asticoter madame Sébastien.

– Encore une chose, dit Myrielle, d'un petit ton tout uni, quel mari voyez-vous pour Rose-Anne ?

– On parle de Laurent Maistru, fit M. Lioumenet dont les bévues étaient parfois des audaces, et les audaces souvent des bévues...

– Laurent Maistru ? répéta Myrielle d'une voix douce... Laurent Maistru. Eh ! bien, non, je ne le vois pas concierge de grand'maman...

Et ce simple mot montra au pasteur des abîmes ouverts devant ses pieds... Si l'on allait dire à Élie Maistru, ce déguenillé orgueilleux comme Lucifer, – on dénature si vite une phrase, au village, – si on allait lui dire que le pasteur, son ami, avait proposé Laurent comme concierge du Château... c'en était fait alors d'une vieille amitié...

– Madame Dupommier et Rose-Anne ne sont pas des concierges, dit-il avec une énergie désespérée. Ce sont des amies, d'humbles amies utiles... des dames de compagnie...

Myrielle eut un petit éclat de rire.

– Ah ! monsieur le pasteur, dit-elle, c'est pousser un peu loin la charité chrétienne.

– Des dames de bonne famille, persista M. Lioumenet.

– Il n’y a que deux familles à Fonfrèche, fit Myrielle en se redressant : les Champieux et les Maistru.

Ici le pasteur eut une révélation.

V

SCÈNE DE FAMILLE

Madame Sébastien avait une cuisinière, ce qui lui permettait de ne rentrer chez elle qu'à midi sonnant ; juste le temps de passer à la cuisine, de goûter la sauce, de mettre à droite la boîte d'épices quand elle la trouvait à gauche, de serrer le couteau à légumes dans le tiroir des livrets des fournisseurs, sous prétexte qu'il encombrait le dressoir, et madame Sébastien était prête à se mettre à table. Son mari y était déjà, Myrielle et son frère Louis causaient dans l'embrasure.

Sébastien Champieux était blond et épais, sans rien de la bonhomie brusque et savoureuse qui avait rendu son père digne d'amitié. C'était un gros nonchalant ; sa femme se trémoussait pour deux. Mais il n'était dépourvu ni de bon sans ni de sens moral.

Son fils avait été nommé Louis d'après le grand-père, et pour faire plaisir à celui-ci, assez indifférent d'ailleurs à la famille de Sébastien.

Le gamin, mal élevé et rageur, tirait du côté de sa mère. Il avait seize ans ; on le destinait au commerce ; il avait suivi jusqu'ici les classes de l'école supérieure, à la ville, partant par le train du matin, déjeunant à midi chez des dames sérieuses, rentrant par le tram du soir.

Il était actuellement en vacances et s'embêtait à la maison à vingt francs l'heure, suivant son aimable expression, car il avait un goût marqué pour le cinéma, les expositions canines, les concours de cigarettes entre camarades... On l'avait ramené une fois à sa mère comme mort, pour avoir fumé d'affilée vingt-cinq

cigarettes, et remporté une glorieuse victoire sur l'autre champion qui était tombé à la vingt-quatrième. Il lisait un tas de Journaux pour Rire qu'il ne passait point à sa sœur, sous prétexte que les femmes n'ont pas besoin de savoir « tout ça. »

– Eh ! bien, eh ! bien, dit le père en déployant sa serviette. Est-ce qu'on dînera aujourd'hui ?

Myrielle, en rentrant de son pensionnat, avait insisté, mais sans succès, pour que ce repas s'appelât le déjeuner ; Sébastien Champieux voulait manger sa soupe à midi, comme ses ancêtres.

– Nous avons un peu prolongé notre visite à grand'maman pour tâcher de lui faire entendre raison, dit sa femme. Quant à moi, je déménagerais d'un jour à l'autre si elle voulait.

– Est-elle bien ébranlée, la pauvre femme ? demanda Sébastien avec une réelle sollicitude.

– Tu connais grand'maman ; elle crâne, dit Myrielle. Pour rien au monde elle n'avouerait qu'elle a eu peur. Moi je serais morte de terreur à sa place. Je serais au lit, j'aurais le docteur.

– Voilà bien un raisonnement de femme, fit le jeune Louis. Premièrement tu es morte, ensuite tu as le docteur.

– Ah ! dit Myrielle, je te conseille de me critiquer, oui ! Quand on n'a pas plus d'intuition que ça ! L'intuition consiste à deviner tout ce qui ne se manifeste pas, disait notre professeur de psychologie, et il disait encore que l'intuition est la marque des plus hautes intelligences, et qu'il n'y a pas de génie sans intuition...

Louis, un peu écrasé, se tortilla sur sa chaise.

– La ferme ! grogna-t-il.

Mais personne ne fit attention à lui, car la cuisinière apportait le rôti et le légume qu'elle mit sur deux réchauds, puis elle

se retira... Le père de famille s'empara des attributs de sa charge, autrement dit le couteau et la fourchette à découper.

– Pas ainsi, cria sa femme ; tu prends le morceau dans le sens du fil.

– Je te demande pardon, Angélique ; je sais ce que je fais...

– Non, je t'en prie, tourne le plat ; commence à l'autre bout.

– Laisse-moi découper à ma manière, Angélique. Regarde, une tranche superbe. Est-elle à contre-fil, oui ou non ?

– Bien, bien, mon ami, fais comme tu l'entends, soupira Angélique quand elle vit qu'elle avait tort.

Il lui était positivement impossible de ne pas tatillonner son entourage ; elle avait peine à voir même une personne se moucher, sans lui expliquer que pour se moucher on doit s'y prendre autrement.

– Tiens ! fit-elle tout en servant le légume, j'ai là quelque chose que j'oubliais. Un petit paquet que Rose-Anne m'a remis comme nous sortions.

– Belle fille, Rose-Anne ; beau morceau, fit le détestable collégien.

– Sois convenable, Louis. Voici le paquet, dit-elle, le tirant de sa poche et le posant à côté de son couvert.

Elle défit la ficelle, écarta le papier, vit une enveloppe non fermée, et un couteau. Un gros couteau de poche, en corne de cerf, à plusieurs lames ; un nom gravé sur la petite plaque d'acier poli.

– C'est ton couteau, Louis, dit-elle tranquillement, comme une personne marchant sans le savoir sur le ressort qui déter-

minera une explosion de dynamite. Tu avais donc perdu ton couteau ? Et il y a un mot dans l'enveloppe...

Tout à coup Louis changea de couleur ; sa figure fadasse se figea dans une expression de frousse intense qui l'aurait étonné s'il avait pu se voir. Sa mère ajusta un lorgnon d'or sur son nez.

– La carte de visite de Rose-Anne... « Mademoiselle Rose-Anne Dupommier vous remet ce couteau qu'elle a trouvé ce matin sous la fenêtre de madame Champieux. Elle n'en a parlé à personne. »

Madame Sébastien avait lu ces mots à haute voix, sans paraître les comprendre. Elle les relut... Le père, la sœur gardaient un silence un peu effrayant.

– C'est ton couteau ? demanda enfin la mère, d'une voix tremblante.

– Bien sûr que c'est mon couteau ! qu'est-ce que ça vous fiche ? qu'est-ce que ça prouve ? fit l'aimable adolescent essayant de braver le regard vraiment terrible de son père.

– Ah ! tu sais, pas de blague ici, dit Sébastien. On va s'entendre, et à fond, mon p'tit.

– Voilà pourquoi Rose-Anne m'a recommandé d'ouvrir le paquet en famille ! s'exclama madame Angélique. La gueuse ! mauvaise créature sans cœur ! Elle voyait l'effet ! Elle voyait la scène.

– Je trouve au contraire qu'elle a eu du tact, dit Myrielle. Nous vois-tu ouvrant ce paquet devant la cuisinière par exemple ? Nous aurions eu les gendarmes dans cinq minutes.

– N'exagère pas ! fit sa mère avec irritation. Louis n'a pas commis un crime.

– Ah ! c'est toi les apaches, les malandrins dont maman parlait chez grand'maman, et sur qui il fallait lâcher des

troupes ! dit Myrielle sans pitié pour sa mère, et ne résistant pas à l'humour de la situation.

– Tais-toi, dit son père. Ne plaisante pas. Nous sommes dans une position honteuse !

Tout à coup son visage s'enflamma, se tourna vers le flasque Louis dans un flamboiement de colère...

– Se peut-il, tonna le père, se peut-il que mon fils soit une petite crapule, une lâche petite crapule, capable d'aller pendant la nuit épouvanter une vieille femme sans défense !

Jamais Sébastien Champieux, le marchand de tourteaux, d'orge et de paille, l'homme casanier, le bon pantouflard qui mettait ses pieds dans une chancelière, n'avait prononcé des mots pareils au sein de sa famille.

– Et que faire ? que faire ? dit-il ensuite, s'apaisant, s'éteignant comme un feu qui a fini sa flambée.

– Mais rien, mon ami, rien du tout ! qu'y a-t-il à faire ? sanglota madame Sébastien.

– Punir cette canaille de gamin, j'imagine ! souffla-t-il en une dernière bouffée. Va dans ta chambre, vaurien !

– Écoutez, fit Louis en se carrant sur sa chaise, car son aplomb revenait. Il faudrait tout de même s'entendre. On a trouvé mon couteau. En règle. Je pourrais nier. Je ne nie pas. C'est moi qui ai inventé ce truc ; c'est moi qui ai exécuté la chose. Pourquoi ? Pour vous aider, voyons ! Pour aider à maman. Qu'est-ce qu'elle désire, maman, au point que c'est une idée fixe ? Elle désire habiter au Château. Du Château, grand'maman n'en sortira pour de bon que les pieds en avant, et encore, c'est pas certain qu'elle nous le lègue. Alors quoi ? Lui faire comprendre bien doucement qu'elle aurait tout avantage à nous avoir pour locataires, puisqu'il y a des rôdeurs dans le

pays ; c'est une chose que maman m'a rabâchée pas une fois, mais cent.

– Je n'ai jamais parlé de rôdeurs ! cria sa mère.

– Non, c'est moi qui y ai pensé tout seul. C'est une intuition, fit modestement Louis en clignant de l'œil à sa sœur.

– Tu vois ! tu vois le résultat ! fit Sébastien qui se tourna vers sa femme.

– Si je m'attendais à ça ! fit-elle, rouge, haletante. Le résultat de quoi, s'il te plaît ?

– De n'être jamais contente, de toujours désirer ce qu'on n'a pas. N'es-tu pas bien ici, dans cette maison où rien ne le manque ?... Fichez-moi la paix avec cette Maltournée ! Me l'avez-vous assez rabâchée, votre Maltournée ! J'en ai par dessus les yeux, de votre Maltournée !

– On dit : j'en ai soupé, c'est plus moderne, fit observer Louis.

Il se croyait hors de cause, à présent que c'était maman que papa attrapait. Mais son père l'interpella d'un ton furieux.

– Je te montrerai ce qui est moderne, moi ! Tu seras dans ta chambre aux arrêts pendant quinze jours !

– Ah ! papa, fit le gamin imperturbable, ce n'est pas moderne, ça, c'est moyenâgeux, au contraire.

– Louis, dit sa mère, sors, si tu ne veux pas que les choses tournent mal.

– Pardon, fit Myrielle, une minute, s'il vous plaît. Il y a pourtant quelques mesures à prendre. Vous oubliez qu'il y a eu une plainte déposée.

– Par qui ? tonna Sébastien.

- Mais par maman, ce matin, en allant au Château.
- C'est cela, tourne-toi aussi contre moi ! dit sa mère qui recommença à sangloter.
- Pas du tout, maman. J'essaie d'arranger les choses.
- Tu as porté plainte, toi ! de quel droit ? demanda encore son mari.
- J'ai cru bien faire, Sébastien. Tout le village parlait de cette attaque nocturne.
- Attaque ! grommela Louis.
- Et comme tu étais absent, comme le pasteur était absent, comme personne ne remuait un doigt, je suis entrée à la gendarmerie en passant, vers onze heures moins un quart. J'ai dit au brigadier qu'il ferait bien de surveiller les chemins de la campagne et de ramasser tous les vagabonds. Maintenant il faut donner contre-ordre, c'est bien simple.
- Bien simple ! bien simple ! marmotta Sébastien. Et c'est moi qui ferai ta commission, je suppose ? Que dirai-je au brigadier ?
- Tu lui diras qu'on a exagéré les choses, que madame Champieux du Château a peut-être eu un cauchemar. Sans doute, elle a entendu un peu de bruit, des aboiements, mais on ne saurait empêcher les chiens d'aboyer. On n'a rien brisé, rien ouvert même ; ce sont les propres paroles de ta belle mère, Sébastien. Elle est très fâchée qu'on fasse tant d'esclandre pour rien. Tu exposeras tout cela au brigadier.
- Tu le lui exposeras mieux que moi, dit son mari. Moi d'abord, s'il me questionne un peu, je me couperai. Les hommes sont moins retors que les femmes.

– Maman est trop agitée, dit Myrielle. Elle gâtera encore les choses. J'irai moi-même. Finissons de dîner. Il faut que Caroline ne se doute de rien.

– Tu penses à tout ! dit son frère, moitié moqueur, moitié reconnaissant.

– C'est heureux ! Et toi, Louis, fais-moi le plaisir de n'avoir plus aucune espèce d'intuitions. Tu vois le gâchis qu'elles font, tes intuitions. Ce qui m'ennuie énormément, c'est que Rose-Anne nous tient par le manche à présent. Nous serons toujours mal à l'aise vis-à-vis d'elle...

– Ça, c'est vrai, dit le père de famille. Ah ! sapristi ! ah ! saperlotte ! ah ! mille bombes de mille tonnerres !...

Ce fut un crescendo terrible ; ses yeux s'enflammèrent de nouveau, la colère à demi éteinte se réveilla formidable.

– Nous ! nous les Champieux ! être à la merci d'un bout de fille, d'une fichue maligne qui nous fera marcher...

– Elle n'a rien dit à personne, papa, elle se conduit très bien, elle sait ce qui nous est dû ! balbutia sa femme.

– Elle nous tient, je te dis ! elle nous fera marcher, cria-t-il.

– Je ne crois pas, fit Myrielle tranquillement. Rose-Anne se respecte. Si elle avait voulu nous nuire, comme c'était simple pour elle de remettre le couteau de Louis à grand'maman !

– N'empêche, dit Sébastien, que je n'oserai plus jamais regarder Rose-Anne dans les yeux.

– Mon Dieu ! rétorqua sa femme avec quelque aigreur, je ne vois pas pourquoi tu la regarderais dans les yeux.

– Laissez-moi me tordre ! murmura Louis facétieusement.

Il était très content du tour que prenait l'affaire.

Tel était le ton moral du ménage Champieux. Le père, avec quelque idéal d'honnêteté, d'éducation, manquait de souffle et d'énergie ; sa femme, simplement vulgaire de sentiment, brouillait les cartes et trichait avec désinvolture ; les deux enfants sauvaient leurs enjeux comme ils pouvaient, Louis avec insolence, Myrielle plus finement, plus utilement, ne perdant jamais de vue l'intérêt de famille. Car, villageoise avant tout, elle savait qu'au village, si la famille n'est pas un bloc, elle n'est rien ; et qu'au village l'influence réside dans la famille plutôt que dans l'individu. Il fallait que les quatre Champieux marchassent toujours en bataillon carré...

Aussitôt qu'elle eut servi le café, ce qui était son rôle quotidien, Myrielle s'éclipsa. Elle mit soigneusement, devant le miroir, son grand chapeau de paille couvert de trop de bleuets ; elle se ganta et prit son parasol comme pour une promenade.

Flânant un peu, elle arriva comme par hasard devant le poste de gendarmerie, monta les deux marches, ouvrit la porte qui était vitrée. C'était une petite pièce entourée de bancs de bois, une sorte d'antichambre ; quelques affiches, règlements, arrêtés du Conseil d'État, circulaires officielles, faisaient des parois une sorte d'habit d'Arlequin quadrillé de rouge, de vert, de jaune. Une porte se trouvait au fond, Myrielle y frappa, personne ne répondit. Elle appuya sur la poignée ; c'était fermé à clef. Myrielle secoua la tête, très contrariée. Le brigadier et son gendarme étaient en tournée évidemment, et peut-être occupés à cueillir des malfaiteurs jusqu'aux extrémités les plus lointaines du territoire communal. Tout à coup une idée vint à Myrielle : « Si j'allais à la Maltournée ? Grand'maman fait sa sieste, madame Dupommier également. Je remerciais Rose-Anne ; je lui représenterais la sottise de Louis comme une simple étourderie de gamin dont il se repent d'ailleurs profondément. »

Myrielle reprit donc sa course vers l'extrémité de la rue, et marcha pendant quelques instants derrière deux hommes qu'elle s'arrangea ensuite à dépasser.

C'étaient Élie Maistru et son fils Laurent qui, après leur repas, retournaient au travail. « Comme Laurent marche bien ! Il n'a pas du tout le pas lourd du paysan ! se disait Myrielle. Il sera un gentilhomme campagnard dès qu'on voudra, dès qu'une femme l'aura pris en main. J'espère que le pasteur aura compris mon petit signe. Il peut m'aider s'il veut, le pasteur, mais il est timoré ; il s'avance, il se retire ; il a tout le temps l'air de demander pardon de prendre la liberté d'exister. Il tâte son terrain, et dès qu'il en est sûr, il se dépêche de s'embourber à côté... Maman ? Il suffit qu'elle touche à une chose pour la mettre en cannelle... »

– Bonjour, messieurs ! fit-elle répondant par une gracieuse inclinaison de tête au salut grave des deux hommes.

Elle glissa près d'eux, s'engageant dans l'avenue des platanes, tandis qu'ils prenaient à droite par le chemin des champs. Élie Maistru avait encore dans l'oreille le ah ! du pasteur, cette petite exclamation faite de mystères, de réticences, et qui semblait signifier : « Voyons ! voyons ! tâchez donc de comprendre à demi-mot... »

Tout à coup, comme s'il disait la chose du monde la plus banale, Élie Maistru aborda un sujet auquel il n'avait encore jamais touché, par réserve ou par chagrin farouche.

– Laurent, ne penses-tu pas à te marier ?

Le fils tourna vers son père un visage surpris, dont les yeux francs, sérieux, observateurs, s'arrêtèrent sur les yeux paternels, perçants et railleurs pour les autres ; pour lui affectueux toujours, et tristes.

– Mais oui, mon père, j'y ai pensé, répondit-il.

Le vieux paysan indiqua d'un mouvement sec du menton l'avenue où disparaissait la robe de linon bleu, les bottines légères et trottinantes de Myrielle.

– Celle-là ? demanda-t-il. Non, n'est-ce pas ? C'est trop bougillon, ça s'agite et ça tracasse. Outre que la mère... merci ! Mais alors... J'y pense depuis ce matin, Laurent. Une chose qui m'est venue dans l'esprit. Est-ce Rose-Anne Dupommier ?

– Oui, répondit Laurent très simplement, comme la question était faite.

– Eh ! bien, moi, je n'y verrais point d'inconvénient, reprit Élie. C'est une belle fille saine, une travailleuse. Peu d'argent ou point du tout. Mais on a assez. Qu'attends-tu ?

– Ça ne s'arrange pas, répondit Laurent avec laconisme.

Il porta la main à son col de chemise, un col de toile lâche qui ne devait pas le gêner, et pourtant sa voix s'étranglait un peu.

– Ça ne s'arrange pas ? répéta Élie surpris. Elle ne veut pas de loi ? Qu'est-ce qu'il y a donc ?

– Ah ! fit Laurent d'un ton vague, avec un haussement d'épaules.

– Elle ne veut pas quitter sa mère ? Ce n'est pas une raison, ça. On pourrait faire ménage ensemble, si c'est la seule difficulté. On vous arrangera deux chambres à l'étage... Tu n'as qu'à dire, mon Fils, tu n'as qu'à demander.

– Merci, dit Laurent. Vous êtes un bon père, je le sais.

DEUXIÈME PARTIE

VI

LES MANŒUVRES DE MADAME SÉBASTIEN

Les jours avaient fui, se tenant par la main en leur ronde incessante ; le chapelet infini dont les grains vont sept par sept, coulant vite sous les doigts de l'année, glissait vers les jours transparents et paisibles de septembre, d'octobre, vers les semaines dorées et bleues, vers les rouges couchants du lent automne. Et les gens disaient : « Comme l'été a passé vite ! » et se sentaient un peu tristes après avoir prononcé cette chose banale.

Car toutes les réalités profondes, poignantes, la vie, la mort, le temps, sont d'éternelles banalités.

Laurent Maistru trouvait aussi que l'été avait passé vite, et qu'il ne laissait rien derrière lui, sinon des récoltes dans les granges de son père, du jeune bétail à élever ou à vendre, et l'argent superflu qu'on avait mis à la banque. Élie Maistru n'avait plus parlé de mariage à son fils, était même, semblait-il, devenu plus laconique pendant les repas et dans les courts trajets que les deux hommes faisaient ensemble pour aller aux

champs. Se devinant un peu, mais ne se pénétrant point malgré leur affection mutuelle, le père et le fils pensaient l'un à l'autre, tristes, obstinés, amers, sans que rien en parût dans leur conduite.

Laurent se disait : « Ma jeunesse s'en va... Je la regarde s'en aller, et moi je suis acculé dans une impasse. Je ne veux pas quiller mon père ; il n'a que moi. Il en a assez de son grand chagrin, celui qui dure encore... Mais quelle jeune femme consentirait à vivre dans notre misérable maison ?... Misère de riches, misère d'avares, dirait-on. Nous sommes la risée du pays, on nous tient pour des toqués. Il faudrait tout changer de fond en comble... Ce qu'il nous faudrait, c'est un incendie... » Cependant il ne perdait pas l'espérance. Sa crainte la plus douloureuse, celle qui lui crispait le cœur à l'arrêter de battre, par moments, c'était que Rose-Anne ne se lassât d'attendre...

De son côté, Élie Maistru souffrait, mais sans vouloir formuler sa souffrance en mots ou en pensées précises... Un travail de désintégration s'opérait dans la carapace pétrifiée qui l'emboîtait. Certaines habitudes d'esprit tombaient par morceaux, laissant des trous à la place, et du malaise, de l'inquiétude, des impatiences. La vue des décrépitudes de la maison commençait à le troubler, mais la vieille inertie pesait sur ses épaules. Il était plus malheureux que l'année d'avant, où il pensait seulement : « La baraque durera autant que moi. Ensuite Laurent fera ce qu'il voudra... » Car il pensait à présent : « Un jeune ménage ! Un jeune ménage !... Laurence, tu n'es restée qu'un an avec moi... sans toi, la vie ne m'était plus rien... Mais Laurent a le droit d'avoir son tour... »

Les liens de l'incurie tournée en marotte le liaient plus que jamais, mais il les sentait à présent dans ses membres, dans sa volonté paralysée. Il se disait chaque dimanche matin : « Il faudrait... » C'est un grand supplice parfois que de se dire seulement : « Il faudrait... »

Élie Maistru prenait en grippe Phanélie, la fidèle cousine Phanélie, l'indolente, la philosophe, celle qui, à l'instar de Diogène, aurait cassé la dernière écuelle du ménage en disant : « On peut s'en passer ».

« C'est la faute de Phanélie. Des chiffons, des tessons... Elle s'en contente. Qu'est-ce qu'un homme peut y faire?... Nous ayons eu du malheur de tomber sur Phanélie... Ah ! Laurence, ma belle, ma chère Laurence, ce que la vie aurait été avec toi !... »

Au profond du cœur, la source scellée et cachetée de l'ancienne douleur se rouvrait ; le flot amer s'en échappait à gros bouillons... « Rien à faire. C'est trop tard. Il faut m'user comme je suis... »

Il essayait de se représenter une demeure neuve pleine de vaisselle neuve et de linge neuf ; quand il s'y logeait en esprit, il aurait préféré être dans son cercueil. « Car alors il faudrait faire peau neuve. »

Et ses idées allaient tout de suite aux détails de toilette, aux affreuses habitudes de négligence personnelle qu'il abhorrait et chérissait à la fois... L'impasse ; c'était l'impasse en effet pour le père et pour le fils...

La fin d'octobre était marquée pour le village de Fonfrèche par une célébration dont le charme et l'importance ne s'atténuaient point avec sa répétition ; c'était la vente de charité annuelle, coïncidant avec la foire. Une grosse foire où il y avait du bétail, des choux, des broderies de Saint-Gall, et dans la salle du presbytère, les objets les plus variés s'étaient étalés sur de longues tables pour être vendus au profit des Soupes scolaires, du Dispensaire médical, et d'autres œuvres locales ou lointaines.

Les divers comptoirs étaient tenus par des jeunes filles de la paroisse ; madame Lioumenet présidait au gigantesque samovar d'où coulait un fleuve de thé inépuisable ; on vendait des

gaufres à la crème, qui par processions de corbeilles odorantes, émergeaient sans cesse d'un sous-sol où des dames spécialistes les confectionnaient. Aucun paysan, aucune fermière ne quittait la foire sans avoir mangé des gaufres et laissé une pièce blanche dans la sébile des vendeuses.

Il n'était pas d'exemple que la dame du Château eût omis d'être à Fonfrèche pour cette date, et d'ajouter une contribution assez importante au total des bénéfices de la journée. Cependant on était à la veille de la foire, et madame Louis Champieux, absente depuis la fin d'août, n'était pas rentrée.

Elle avait écrit deux ou trois fois – carte postale illustrée, le minimum. Elle assistait aux vendanges à Lugano ; des amis l'entraînaient à Venise ; elle rentrait par le Tyrol ; elle s'arrêtait à Zurich...

Madame Sébastien Champieux avait marqué sur son calendrier la date du départ de sa belle-mère, et maintenant, chaque matin, elle calculait en frémissant...

– Trois jours, fin août... trente jours en septembre. Nous sommes le 26... La malheureuse aura oublié ces trois jours fin août... Elle compte sur les trente-un jours d'octobre... Mais si elle n'est pas rentrée le 28, elle aura dépassé le délai... Alors nous aurons le droit pour nous, incontestablement ; il faudra bien que Sébastien sorte de ses pantoufles, se montre un homme enfin !...

N'y tenant plus, le 28 au matin, madame Sébastien Champieux mit son chapeau rond garni de rubans bruns, sa jaquette ordinaire, et se dirigea vers la Maltournée sans en rien dire à personne.

Il se trouva que c'était de nouveau le jour des pains pour madame Dupommier qui prenait ses précautions en vue des solennités auxquelles elle désirait assister, pour entendre, si possible, un peu ce qu'on dirait.

Madame Sébastien frappa à la porte de la cuisine, entra sans attendre de réponse.

– C’est inutile ! dit madame Dupommier d’une voix forte, quand elle aperçut la visiteuse, et sans remuer d’une ligne sa tête appuyée à la paroi entre ses appliques. C’est inutile ; je ne peux pas causer : j’ai mes pains.

– Rose-Anne est sortie ! demanda madame Sébastien.

– Je vois bien que vous remuez les lèvres, mais je n’entends pas. C’est inutile.

– Je venais vous demander seulement si ma belle-mère rentre aujourd’hui : j’ai un petit cadeau de poires à lui envoyer pour son retour, persista madame Sébastien.

– Si c’est important, écrivez sur l’ardoise, dit la sourde.

Mais au même instant Rose-Anne entra, rapportant un petit panier de pommes du verger. Elle ne s’éloignait jamais beaucoup le jour des pains.

– Il suffit que je tourne le dos ! dit-elle.

– Je n’ai pas fait de mal à votre mère ! dit madame Sébastien avec un petit rire agressif. Tiens ! vous cueillez déjà les reinettes brunes ! Il vaut mieux les laisser sur l’arbre jusqu’au 15 novembre.

– Sauf si on désire en manger, répondit Rose-Anne en étalant ses pommes sur la table.

– Je venais vous demander des nouvelles de madame Clotilde. A-t-elle fixé la date de son retour ?

– Nous n’avons rien reçu depuis samedi dernier, dit Rose-Anne après avoir avancé une chaise à la visiteuse.

– C’est bien étrange, bien étrange ! fit-elle en hochant la tête.

– Madame Champieux n’avertit jamais longtemps à l’avance. À quoi bon ? Tout est prêt pour son arrivée. Elle prend une voiture à la gare ; une demi-heure après, elle est chez elle.

– Oui, je sais. Ce n’est pas vous qui me renseignerez sur les habitudes de ma belle-mère, Rose-Anne. Mais je voudrais lui envoyer des poires à point ; vous ignorez vraiment si elle rentrera ce soir ?

– Elle rentrera sûrement, affirma la jeune fille.

– Vous voyez bien que vous le savez.

– Madame Champieux est partie le 29 août. Il est donc évident qu’elle rentrera le 28 octobre.

– Mais nous y sommes, au 28, s’exclama madame Sébastien.

– Précisément. C’est pour cela que je dis que madame Champieux rentrera certainement aujourd’hui. Vous auriez tort de vous... inquiéter, ajouta-t-elle, ayant l’air, malicieusement, de chercher son mot.

– Je ne m’inquiète pas, s’écria madame Sébastien assez sottement, car elle était maintenant tout à fait en colère.

– Pardon alors, je le croyais, fit Rose-Anne avec le plus grand calme.

Madame Dupommier s’agitait un peu ; sa fille alla à elle, lui rajusta soigneusement le coussin sur lequel s’appuyait sa nuque alourdie, lui sourit, et fit un certain signe convenu, en croisant un index sur l’autre, ce qui signifiait : « Je te raconterai plus tard... »

Mais madame Sébastien n’avait pas encore démasqué toutes ses batteries. Elle demanda un verre d’eau, et tout en buvant à très petites gorgées, car elle n’avait pas du tout soif, elle regardait autour d’elle cette jolie cuisine fourbie, ensoleillée.

– Comme ce ménage est bien tenu ! dit-elle. Autant ma belle-mère est privilégiée de vous posséder maintenant, autant elle sera malheureuse quand elle devra vous perdre.

À ce propos mystérieux et invitant, Rose-Anne ne répondit rien.

– Car elle vous perdra immanquablement le jour où vous vous marierez, Rose-Anne, poursuivit madame Sébastien. Je prépare déjà mon petit présent, ajouta-t-elle d'un ton folâtre.

– Ne le préparez pas trop tôt, les modes changent, répondit Rose-Anne de son grand air sérieux, tandis que ses cils foncés battaient sur ses prunelles grises.

– Oh ! la mode n'aura pas le temps de changer d'ici-là. D'ailleurs, à quoi bon attendre ?

– Vous êtes plus pressée que moi... fit Rose-Anne, cette fois avec une intention tout à fait marquée.

– Ah ! ah ! dit madame Sébastien en essayant de rire, pourquoi serais-je pressée ?

– C'est ce que je me demande.

Mais cette femme était comme un traîneau sans frein sur une pente, incapable d'arrêter son train de casse-cou.

– N'est-ce pas, madame Dupommier, fit-elle en se tournant vers la mère, n'est-ce pas que Rose-Anne doit songer à se marier ?

Elle élevait tellement le timbre déjà aigu de sa voix, que deux ou trois syllabes percèrent l'épaisseur des pains.

– Se marier ? qui, se marier ? demanda la sourde.

– Votre fille ! cria madame Sébastien, pointant son doigt vers Rose-Anne afin qu'il n'y eut pas d'erreur.

Alors madame Dupommier redevint sourde totalement ; elle ferma même les yeux pour ne pas voir les gestes. Madame Sébastien, comprenant enfin qu'elle gâtait son jeu, prit un air de sentiment.

– Les mamans sont toutes de même, fit-elle, quand on leur parle de marier leurs filles... Écoutez, Rose-Anne. Dès que ma belle-mère sera rentrée ou qu'elle vous aura prévenue de son retour, faites chercher mon petit cadeau de poires, voulez-vous ? Comme cela je serai tranquille.

– Je le ferai certainement, dit Rose-Anne, mais vous pouvez envoyer vos poires dans l'après-midi car madame Champieux rentrera certainement ce soir.

« Oh ! la pauvre femme ! exclama-t-elle, dès que cette visiteuse agitée fut partie. Rien ne lui manque ; elle a un brave mari – un peu flasque, c'est vrai – des enfants, un ménage, une belle maison ; et tout ça ne lui est rien parce qu'elle ne demeure pas au Château. Moi j'appellerais cela une manie. Folie des grandeurs... Et cela lui empoisonne l'existence. À nous aussi, d'ailleurs... »

– À qui veut-elle te marier ? demanda madame Dupommier quand sa fille, un peu plus tard, l'eut débarrassée des pains et de leur emballage. Tu n'as pas besoin de crier ; j'entends pas mal quand j'ai les oreilles encore chaudes. Mais dépêche-toi.

– Elle n'a nommé personne, dit Rose-Anne, qui devint rouge cependant.

– Non, mais elle pensait à quelqu'un, fit la mère dont les yeux noirs et cernés, dans sa petite figure blanche, s'agrandirent d'inquiétude et d'attention intense. Voyons, Rose-Anne, dis-le-moi franchement, à moi qui n'entends pas ce qu'on chuchote. Est-ce que, dans le village, on parle de toi et de Laurent Maistru ?... Parce que, vois-tu, ça n'est pas possible, ce mariage-là, ça n'est pas possible ! Voyons, Rose-Anne, est-ce possible ?

veux-tu que je finisse mes jours sur ce fumier ? C'est un fumier que leur maison, un fumier !

Sa voix monta peu à peu, et finalement se brisa.

– Non, maman, non, ce n'est pas possible en effet, dit Rose-Anne, qui vint s'asseoir auprès de sa mère et lui prit les mains, et se pencha pour lui parler de plus près. Je reconnais que ce n'est pas possible. Mais d'un autre côté, Laurent ne peut pas quitter son père. Ils sont attachés l'un à l'autre comme toi et moi. Tu comprends ?

– Oui, oui, je comprends...

Elles étaient là, un petit groupe touchant et tendre, tout baigné dans la poudre d'or du soleil, sur un joli fond de tableau hollandais minutieux et brillant ; deux humbles femmes qui signifiaient la douceur du foyer, mais aussi son esclavage.

– Il est écrit dans la Bible, reprit madame Dupommier, que l'homme quittera tout pour s'attacher à sa femme.

Rose-Anne sourit, comme on sourit aux petites bêtises puériles d'un enfant.

– Il y a cas et cas, dit-elle.

Puis elle mit sa tête sur l'épaule maternelle, et son bras autour de la taille un peu courbée de la frêle vieille femme.

– Laurent Maistru pourrait venir demeurer avec nous, persista madame Dupommier ; c'est un brave garçon, je n'ai rien contre lui. Ce sera même un beau parti, plus tard...

– Voyons, maman, ne dis pas de ces choses-là ! fit Rose-Anne se redressant et regardant sa mère en face, d'un air de reproche.

– Je ne dis que la vérité ! Il n'aurait qu'à avoir un peu de caractère, ce garçon-là ! Brusquer les affaires. Dire à Élie

Maistru : « J'en ai assez d'être la risée du monde... Je m'en vais. » Il viendrait ici. Il verrait son père tous les jours. Il continuerait à travailler au Coin du Coin. Madame Champieux serait très contente d'avoir un homme dans la maison.

Rose-Anne, avec un petit sourire triste et ironique, songeait aux fils nombreux qu'on tirait de tous côtés pour la faire mouvoir, comme si elle eût été une simple marionnette articulée. Elle discernait fort bien leur complexité ; elle s'amusait de voir madame Sébastien et Myrielle tirer de toutes leurs forces, chacune à soi et en sens contraire. « Madame Sébastien veut que j'épouse Laurent et que je quitte le Château, et qu'ainsi notre pauvre dame reste à sa merci. Myrielle veut que j'épouse un autre garçon, probablement François Deniset, pour qu'elle ait le champ libre avec Laurent qui la prendrait de dépit, croit-elle. Voyez-vous cela ! une jolie fille qui se contenterait d'être prise par dépit et faute d'une autre... Enfin, chacun son goût... Tout cela ne change rien à nos difficultés. Je ne saurais amener ma mère dans la maison Maistru, même si je consentais à y entrer moi-même. Et Laurent ne peut pas quitter son père. Il me l'a dit clairement. Son père est un homme qui a été brisé par le chagrin ; un homme qui n'est plus tout à fait normal... Je comprends qu'il y ait de la tendresse et de la pitié comme pour un malade, dans le sentiment du fils pour le père... Et pour rien au monde il ne lui manquerait de respect... C'est comme un mur. Oui, il y a un mur. Et Laurent ne peut pas plus que moi sauter par-dessus. »

Rose-Anne restait là, les yeux fixés droit devant elle, immobile, perdue, lointaine. Sa mère la regardait, attendant de voir ses lèvres remuer.

– C'est dur, bien dur ! dit enfin la jeune fille.

Une chaleur brûlante lui montait du cœur à la gorge ; ses yeux étaient cuisants de larmes retenues. Il y avait des moments comme cela où tout le fond remuait, bouillonnait, répandait dans les veines une flamme et une fièvre qui couraient partout ;

où la jeunesse inapaisée qui s'était crue soumise reprenait les armes avec un grand cri intérieur...

Madame Dupommier remua.

– Jamais, dit-elle, tu ne me traîneras dans la maison Maistru. J'irai à l'hospice plutôt... ou au cimetière.

Rose-Anne alors se leva. Elle n'aimait pas que sa mère employât ces moyens. Elle n'aimait pas les scènes pathétiques ; elle les évitait. Son devoir, elle était décidée à le faire. Mais elle estimait aussi que les fils et les filles ont le droit de vivre leur vie, comme les pères et les mères ont vécu la leur ; elle prenait en cet instant la résolution, au lieu de se laisser acculer dans l'impasse, de chercher tous les espoirs d'en sortir... « Il faut que Laurent parle à son père, se dit-elle. La seule issue est de ce côté-là. M. Maistru doit changer sa manière de vivre... »

En même temps elle vit la figure sèche, l'œil sardonique du vieux paysan qui depuis plus de vingt ans bravait l'opinion, affirmait son droit de vivre comme un pauvre, de s'habiller comme un vagabond et de laisser sa maison lui tomber sur la tête. Et alors le cœur lui manqua.

VII

LA POUPÉE

Madame Clotilde Champieux, dans une jolie toilette de foulard gris que complétaient la mantille de tulle brodé et le chapeau pailleté d'argent, achetée au cours du récent voyage, faisait son apparition à la vente, et des sourires, des signes de tête, des questions empressées lui témoignaient un accueil flatteur.

Madame Champieux était une personne désillusionnée qui, avec excès sans doute, rapportait à sa bourse les sourires et l'accueil. Elle n'aimait pas beaucoup les gens de Fonfrèche ; elle s'imaginait aisément que les intrigues du ménage Sébastien étaient contagieuses ; le sentiment public, croyait-elle, eût préféré voir les héritiers naturels au Château. Elle n'avait guère de confiance qu'en la sincérité de Rose-Anne et de sa mère ; ces deux fermes étaient le bastion derrière lequel elle abritait sa légitime défense.

Mais à vivre toujours sur ce pied de guerre... civile, repoussant les incursions de l'ennemi, déjouant ses ruses, à maintenir d'ailleurs les apparences de la paix, madame Champieux s'usait. Le docteur qu'elle avait consulté à Lausanne pour ses palpitations leur attribuait une cause nerveuse. Désordre non organique, mais purement fonctionnel, avait-il décrété ; et il avait enjoint d'éviter les tracas, les fatigues, les émotions.

Madame Champieux rentrait chez elle préoccupée de sa santé, remplie de fâcheux pressentiments. Ah ! sans la clause détestable qui la liait, comme elle aurait déserté pour six mois le poste qu'une sorte de point d'honneur, une sorte de respect pour la volonté mystérieuse et mal articulée du mari défunt, l'obligeait à garder !... Cependant elle souriait, sourire officiel de

fonctionnaire en tournée ; et elle ouvrait sa bourse à chaque comptoir.

Bien modestes, ces comptoirs ; bien dépourvus de fioritures. On vendait des bas de laine, de grosses mitaines pour les bûcherons, les paysans, les écoliers ; des vêtements de dessous en flanelle, des gilets de tricot. Il y avait bien un coussin peint à l'huile sur satin saumon, œuvre de Myrielle Champieux ; mais chacun savait à l'avance que cet objet d'art ne se vendrait point, pas plus qu'un parasol japonais grand comme un pavillon, et une idole en bois, de la Polynésie. Le sort en disposerait, le soir même, dans une loterie volante, et l'on se demandait déjà à quelle extrémité le gagnant de l'idole serait réduit. Une crainte superstitieuse l'empêcherait probablement d'en faire du bois de chauffage.

Il était onze heures ; dans la salle, il faisait chaud ; les chrysanthèmes en pots et en bottes envoyés par le jardinier, exhalaient leur odeur d'amande amère qui se mêlait au parfum des gaufres et du thé. Le temps joli et clair avait amené à la foire une grande affluence de femmes de paysans ; les affaires de la vente marchaient bon train. On s'écrasait un peu autour des petites tables ; on retenait ses chaises à l'avance, on s'interpellait, c'était très gai. M. Lioumenet allait et venait, faisant les honneurs, cherchant des sièges.

Sa femme faisait circuler le thé et les nouvelles. C'était une petite personne assez piquante, dont le principal défaut était de ne pas prendre le village au sérieux.

– Non ! regardez-moi ces têtes ! disait-elle à une cousine en séjour chez elle, et qui lui aidait. Mon Russe en fera des caricatures, vous verrez ! ce soir il nous donnera une représentation... Et moi je vous raconterai les mariages qui s'ébauchent. Vous voyez cette jolie fille brune au comptoir des jouets. On se l'arrache.

– Vraiment ! dit la cousine indifférente et polie.

C'est qu'il n'y avait pas grand monde devant les joujoux de Rose-Anne. La jeune marchande pouvait tout à loisir surveiller les entrées, les allées et venues, les petits incidents ébauchés. Elle suivait des yeux la lente promenade de madame Champieux, digne, élégante, un peu condescendante. Elle voyait aussi sa mère assise à une petite table, sa main on cornet derrière l'oreille, s'efforçant de saisir au vol quelques-unes des flèches qu'on se décochait entre voisines.

Madame Sébastien abordait madame Clotilde ; on pouvait vraiment parler d'abordage, car ces deux belles frégates frémisantes, toutes voiles dehors, vibraient du seul choc de la vague hostile qui les portait à la rencontre l'une de l'autre.

– Vous voilà de retour, ma chère belle-mère, dit madame Sébastien avec expression, et pour la galerie. Je n'en doutais pas. Je l'ai dit ce matin à Myrielle : « Tu verras que grand'maman ne désertera pas notre vente. » Mais vous semblez fatiguée...

– En effet. C'est le voyage. Et tout va bien chez vous, Angélique ? prononça madame Champieux d'une voix distincte, comme parlent les souverains ou les présidents en corvée, dont les menus propos se répercuteront ensuite sur les fils télégraphiques.

– Nous allons très bien, merci. Nous sommes tous à la vente. C'est notre devoir. Mon mari est là-bas avec Louis. Myrielle prépare les billets de loterie pour ce soir.

– Je serais bien aise de dire un mot à votre mari, fit madame Champieux qui, lasse de voguer sur la mer agitée, trouva son port dans un coin derrière les chrysanthèmes. J'ai des ennuis.

Ah ! quelle imprudence ! quelle erreur de la part d'une femme avisée qui en commettait si rarement ! des ennuis ! cette

belle frégate hautaine faiblissait donc ! Madame Sébastien se précipita.

– À peine rentrée vous avez des ennuis ? fit-elle, s’asseyant à côté de sa belle-mère et baissant la voix. Quel genre d’ennuis ?

– Pas graves. Mais à l’instant où l’on arrive, n’aspirant qu’à retrouver sa maison comme on l’a laissée, apprendre qu’une partie de la toiture demande à être refaite, c’est un coup... un coup d’assommoir ! ajouta-t-elle d’un ton énervé.

– Ah ! je le crois bien ! dit madame Sébastien en hochant la tête, et faisant vibrer toutes les clochettes de la pagode de jais qui surmontait ses bandeaux festonnés.

– Je désire en parler à votre mari le plus tôt possible. J’ai besoin d’un conseil. C’est la première fois que j’ai des réparations à faire. Le Château est si bien bâti, si solide... Et nous sommes soigneuses. Mais les tuiles de l’aile ouest sont de mauvaise qualité, paraît-il. Nous avons des gouttières dans les mansardes. Madame Dupommier a été obligée de m’en prévenir. La réfection de cette partie du toit s’impose. Avant l’hiver. Tout de suite enfin. Et cela m’agite un peu.

Sa voix s’altéra ; ses yeux se remplirent de larmes involontaires ; elle détourna la tête.

– On a si peu de ressources dans ce petit village ! reprit-elle au bout d’une minute, étonnée, à vrai dire, que madame Sébastien ne se fût pas confondue déjà en offres de service, ne lui eût pas entassé la bonne volonté de son mari, la sienne, celle de ses enfants, comme un sacrifice sur l’autel...

Madame Sébastien avait pris un air réservé ; elle continuait à hocher la tête et à tinter, mais elle ne disait mot.

– À la ville, ce serait fort simple ; j’irais chez un entrepreneur qui se chargerait de tout, fit madame Champieux, s’exaspérant à sa manière qui était froide. Choisir des tuiles !

m'assurer qu'elles sont de bonne qualité ! Est-ce que je me connais en tuiles ?

– Je ne le pense pas, prononça catégoriquement madame Sébastien. Choisir des tuiles, surtout pour le Château, quelle responsabilité ! Je doute que mon mari s'en charge... On peut être fort trompé dans les tuiles ; surtout ces tuiles façon ancienne qui sont souvent mal cuites. Le dessus est goudronné, vous savez ? cela donne la teinte antique... Et souvent cette couche se fend, s'écaille... Je regrette bien que vous ayez ce désagrément... Sébastien se connaît en avoines, en pailles... Mais en tuiles, je ne crois pas. Puis il est extrêmement occupé cette semaine... et jusqu'à la fin du mois...

Elle assénait l'un après l'autre ces petits coups mesurés ; elle les espaçait pour voir l'effet...

« Ah ! se disait-elle, vous voudriez, madame ma belle-mère, demeurer seule au Château et nous donner pour tout potage vos réparations à surveiller ! Vous les aurez sur les bras, vos réparations, ça je le garantis... Et j'espère que les couvreurs vous en feront, du gâchis, et que vous en aurez, de l'agrément ! Vous ne voulez, ni pour or ni pour argent, de nous sous votre toit ! Eh bien ! faites-le rapiécer, votre toit, et je vous souhaite bien du plaisir... »

– Cependant, poursuivit-elle quand elle crut sa belle-mère absolument concassée par son petit battage mécanique, si vous souhaitez que j'en parle à Sébastien... Il pourrait peut-être écrire pour vous... à quelques adresses...

– Merci, je sais écrire, dit madame Champieux, dont la figure tout à l'heure altérée, redevenait lisse et blanche et froide comme un email. Non, non, ne dérangez pas votre mari. J'ignorais qu'il fût extrêmement occupé. Je me tirerai d'affaire.

– Il vous donnera volontiers un conseil, dit madame Sébastien, très protectrice.

– Quand je le lui demanderai, répondit la douairière qui cette fois n'en pouvait plus.

Elle se leva ; sa seule crainte était de perdre contenance, d'élever la voix, de se livrer enfin à quelque manifestation dont la curiosité du village eût pu se repaître. Et en elle-même elle faisait un grand serment : laisser les tuiles pleuvoir, les poutres s'effondrer, le Château s'écrouler, plutôt que de faire paraître encore ses pauvres inquiétudes de femme misérablement seule au monde.

Était-elle donc si malade, si démolie que le seul mot de réparations la courbât, humble et prosternée, devant les Sébastien ?... Son cœur battait, affolé, jusque dans sa gorge, jusque dans sa bouche. Elle passa devant le comptoir de Rose-Anne ; elle s'arrêta...

– Donne-moi une chaise, ma petite, dit-elle. Je te regarderai vendre ; cela m'amusera.

– Je ne vends pas grand'chose, fit Rose-Anne. Les fermières, vous savez, commencent par l'utile. Elles regarderont mes poupées cet après-midi.

Ses yeux allaient vers la porte où paraissaient des jeunes hommes qui avaient quitté leur travail à midi et qui venaient déjeuner à la vente, traditionnellement, d'un bol de bouillon, d'un œuf farci, d'une tranche de ramequin au fromage...

Myrielle avait quitté son pupitre jonché de petits papiers ; elle s'affairait maintenant aux déjeuners ; robe de toile blanche, bottines blanches, tablier blanc, et dans les cheveux le papillon de mousseline, façon de petit bonnet, qui indiquait les « demoiselles du bouillon Duval », comme Myrielle, qui avait été une fois à Paris, nommait son escouade.

– Monsieur Deniset, vous serez servi le premier, et vous, monsieur Laurent, le second, dit-elle en apportant deux couverts ; grosse assiette et bol de faïence d'où montait un odorant

arôme de vrai pot-au-feu. Mais les ramequins ne sont pas encore là... Je vous dirai... fit-elle subitement, s'adressant à François Deniset, un petit jeune homme blond qui se tenait droit comme un sabre et qui caressait fréquemment une moustache soyeuse et dorée. Faites une chose. Allez donc étrenner Rose-Anne Dupommier, elle n'a rien vendu encore. Ça lui fera plaisir... Cette poupée à robe bleue, vous voyez ? debout, appuyée contre une boîte. Eh ! bien, c'est Rose-Anne elle-même qui l'a habillée. Chaque point, chaque maille. Elle sera bien vexée si cette poupée lui reste. Allez, allez donc, monsieur Deniset, c'est une bonne œuvre, je vous dis, Rose-Anne vous en saura gré...

Le petit blond n'avait pas attendu les derniers mots, trop heureux d'une occasion de plaire. Plaire d'un seul coup aux deux petites reines du village, l'une la plus riche, l'autre la plus jolie, quoique peu abordable... C'était de la chance ou il ne s'y connaissait pas...

Et comme Myrielle avait bien manœuvré ! Laurent lui restait, seul à cette petite table ; elle allait s'asseoir un instant, causer avec lui, l'insaisissable, le farouche Laurent Maistru. Elle se sentait très en forme, comme elle eût dit ; animée, bien coiffée, avec ce rien de travesti qui rend une jeune fille plus piquante.

– J'ai trouvé ma vocation : vous servir ! fit-elle avec audace, mettant devant lui le petit plat d'œufs farcis aux anchois.

Et elle attendit, le cœur un peu battant, ce qu'allait répondre ce grand garçon, toujours courtois, et bien élevé sous sa sauvagerie.

– Veuillez m'excuser une minute, fit-il en se levant. Je crois que j'irai aussi acheter une poupée...

En trois pas il fut devant le comptoir de Rose-Anne. Il désigna la poupée bleue à l'instant même où François Deniset étendait sa main pour la prendre.

– Combien cette poupée, mademoiselle Rose-Anne ? demanda-t-il.

– Ah ! permets, dit François ; j’allais l’acheter.

– Est-elle vendue ? persista Laurent.

– Non, mais je... j’allais la choisir, je te dis !

– Eh bien, sais-tu ? fit Laurent. Nous allons enchérir. Mademoiselle Rose-Anne ne peut pas refuser cela, pour le bien de la vente... Je commence : dix francs.

– Onze ! murmura François, qui ne tenait pas à attirer un auditoire.

– Douze, cela va sans dire.

– Treize, puisque tu le veux.

– Ah ! non, treize est un mauvais nombre. Quinze, poursuivit Laurent.

Madame Champieux, assise derrière le comptoir des poupées, laissait ses regards glisser sur les deux compétiteurs, puis revenir à Rose-Anne dont les joues s’empourpraient de leur plus riche carmin, mais dont l’attitude restait calme, un peu détachée...

– Rose-Anne, dites donc un mot en ma faveur, je suis arrivé le premier, s’écria François.

– Rose-Anne n’a pas d’autre intérêt que celui de son comptoir, fit posément madame Champieux.

– J’ai dit quinze, répéta Laurent. Tu en restes là ?

– Seize, dit François maussade.

Il était économe de sa nature, bon commerçant. Le bazar qu’il tenait avec sa mère, et où ce district agricole venait cher-

cher absolument tout ce que la terre ne produit pas d'elle-même, les étoffes, les fruits et les légumes secs, la vaisselle, les bicyclettes, les souliers, les cartes illustrées, le tabac, la ficelle, les faux, ce magasin sans grande apparence, plein comme un œuf, profond et ramifié comme un terrier de lapins, était en réalité une petite mine d'or. Mais les Deniset, qui par modestie sans doute, ne déclaraient au fisc que les deux tiers de leur fortune, avaient un train de vie discrètement confortable, et n'affichaient aucune dépense.

– Dix-huit ! fit Laurent dès que François eut dit seize.

– Dix-neuf ! grommela le concurrent qui devenait rouge et qui mordait rageusement sa moustache.

– Vingt.

Ce fut le dernier mot ; car une main gantée de filoselle se posa sur l'épaule de François, et la voix de la mère, une voix sèche qui s'était emmiellée à parler aux clients, prononçait aigre-doux :

– Assez, François. Il faut savoir céder, mon fils...

– Je cède. J'abandonne la partie, fit-il en regardant Rose-Anne d'un air significatif. Je crois, ma parole, que Laurent serait allé jusqu'au billet de mille...

– Nous donnerions une bonne fois mille francs aux pauvres, où serait le mal ? répondit Laurent avec gravité.

Et lui aussi regardait Rose-Anne, et ce *nous* signifiait bien des choses. Il signifiait : « Je me solidarise avec mon père. Je représente ici mon père. Mon père n'est peut-être pas ce que vous croyez. Il a la main ouverte. Il serait une puissance au village s'il voulait. Vous vous faites de lui une idée fausse. » Et Rose-Anne répondit, tandis que ses doigts arrondis en coupe soutenaient la poupée bleue.

– Ma recette vous doit bien des remerciements, ainsi qu'à monsieur Maistru.

Laurent prit la poupée, qui n'avait pas plus de vingt centimètres de haut, et qui valait bien un franc cinquante : il la considéra un instant, puis la roulant doucement dans les plis de sa robe satinée comme on roule un parapluie, il la planta toute droite et avec soin dans la poche de son veston, sur sa poitrine, à gauche. La petite tête de filasse blonde, les petits bras raides écartés dans leurs manches bouffantes, le buste penché en avant vers le public, lui donnaient l'air d'une personne minuscule à une tribune d'où elle interpelle un auditoire. Rose-Anne ne dit rien. Une autre jeune fille aurait protesté par coquetterie ou par timidité. Mais elle, tout à coup, adorait Laurent, et cette crânerie tranquille, ce défi qui voulait dire : « Les Maistru se singularisent comme il leur plaît... » Le cœur lui battait de l'émotion délicieuse, poignante, douloureuse, qui passe comme une décharge foudroyante dans toutes les fibres de l'être, et dont on n'éprouve qu'une fois en une vie l'inoubliable commotion. Mentalement, elle s'abandonna, elle crut en Laurent, en sa force, en ses ressources ; il saurait bien franchir ou renverser la mur qui les séparait. Elle s'en remit à lui, lasse, contente, et pleine d'une gratitude émue ; elle glissa dans une case séparée de sa petite sacoche la pièce d'or qui venait de passer par les doigts de Laurent ; pour l'échanger contre une autre et la garder toujours.

Le jeune homme, dont la singulière décoration attirait tous les yeux, se dirigea de nouveau vers la table où son couvert l'attendait. Mais Myrielle ne l'y attendait plus. Ah ! la mère et la fille avaient fait belle besogne ce matin-là !

VIII

REMOUS

Un quart d'heure plus tard, et dans tout le village, et pendant les trois jours qui suivirent, on ne parla que de la poupée bleue. Ce fut l'incident culminant de la vente. Cette poupée alluma des petites guerres domestiques, enflamma des colères, réduisit en cendres des espoirs ; étonna, scandalisa, anéantit ; et le vieux cœur passionné et racorni d'Élie Maistru se remit à battre. Et les rancunes lointaines, mystérieuses, ensevelies, de madame Dupommier, palpitérent comme un tison qui se ranime.

Quant à madame Sébastien, elle se tenait, sans le savoir, à la fine pointe d'une éminence croulante, et elle y chantait son triomphe à gorge déployée...

C'était le soir de ce beau jour, au souper de famille. Personne n'avait faim ; on avait grignoté trop de gaufres, trop d'œufs farcis, on avait en somme mangé toute la journée pour le bien des pauvres. Myrielle était de mauvaise humeur, Louis s'étirait. Madame Sébastien dit tout à coup, jouant avec une miette de jambon sur son assiette :

– Ta belle-mère a des ennuis, Sébastien. Il paraît que son toit s'écroule.

– Ah ! bah ! voilà qui me surprend, fit son mari, dont l'instinct, malgré les habitudes d'indolence, restait obligeant. Il faudra que j'aie vu ça. Des réparations, ma belle-mère n'en a encore jamais eu. Ça doit l'épouailler.

– Pas tant que ça. Je lui ai offert tes conseils. Elle m’a répondu... Sais-tu ce qu’elle m’a répondu ? « Quand je les demanderai »...

– Elle est haute comme les nues, fit Sébastien vexé. Parfaitement. Comme elle voudra...

– Mais en attendant, le Château se détériore. Tu sais le proverbe : « Dans une maison, il faut planter un clou chaque jour. » Si j’y étais, moi, je te garantis qu’on le planterait, ce clou. Avez-vous vu comme on saluait votre grand’maman partout où elle passait dans la vente ? Et qu’est-elle, je vous le demande, votre grand’maman ? Elle est née Sécheret tout bonnement. Elle n’avait pas le sou quand votre grand-père l’a épousée en secondes noces, elle s’est établie, elle a accaparé. Et la voilà ! la voilà ! jamais elle n’en bougera...

– Tu vas te rendre malade, maman, dit Louis. Moi j’ai fait ce que je pouvais, on m’a arrêté ; c’est bon. Ça me rase, c’t’affaire-là.

– Nous avons encore une ressource, fit madame Angélique, après avoir bu un peu de vin coupé d’eau.

– Ah ! ouah ! dit son mari qui fit un mouvement comme pour se lever.

Mais l’agréable petite somnolence d’après le repas l’envahissait doucement sur son siège confortable. Quand il eut dit : Ah ! ouah ! il pensa avoir assez fait comme chef de famille.

– Laurent Maistru s’est affiché cette fois avec Rose-Anne à la vue de chacun. Il ne peut plus revenir en arrière. Il ne peut plus la lâcher, reprit madame Sébastien. Et alors vous voyez d’ici madame Clotilde, toute seule dans sa grande caserne... Elle sera trop contente de nous faire signe. Je calcule que dans six mois nous serons au Château. J’ai déjà pensé au mobilier. Pour le salon, notre reps rayé n’ira plus, Sébastien. Les pièces du rez-de-chaussée sont meublées, à coup sûr, mais c’est un peu an-

tique. On fait mieux à présent. On a des meubles blancs, des meubles roses, des couleurs de dragées. C'est frais, c'est coquet. On viendra nous voir de partout...

Elle allait, elle allait, parlant toujours plus vite, dans une sorte de fièvre... Les paroles lui manquèrent, sa vue se brouilla.

– Mes enfants ! Sébastien ! fit-elle en éclatant... Toute ma vie... J'ai vu ce Château toute ma vie... L'injustice ! c'était une horrible injustice... Mais il y a un Dieu, pour finir !...

À ce mot un peu effrayant, le père, la fille et le fils se regardèrent interdits et comme gênés.

– Voilà maman qui prophétise ! fit Louis pour rompre ce malaise.

Myrielle se détourna. Ah ! que lui importait le Château, si, à ses avances claires et nettes, Laurent répondait par le mépris ! Soudain la vie ne lui fut plus rien ; une sorte d'obscurité, un nuage de suie lui voila le soleil. Elle se haïssait d'avoir précipité sur elle la catastrophe, et l'intolérable folie du triomphe maternel l'exaspérait.

Dans sa tête, les idées les plus insensées s'entrechoquaient ; les romans les plus absurdes et des échafaudages de moyens même criminels surgissaient, s'écroulaient... Des lettres anonymes brouillaient Laurent avec Rose-Anne. Rose-Anne mourait, madame Clotilde du Château mourait, et quand les gens sont morts, on a le champ libre. En elle-même, Myrielle finit par rire, d'un rire un peu sauvage, des dénouements tragiques qui défilaient en cortèges funèbres parmi les replis de son cerveau. Sans doute, elle voulait aussi, de toute sa ténacité sans scrupules, régner au Château, mais en réunissant les couronnes de deux dynasties, maîtresse du Château, maîtresse par surcroît de ce beau domaine de Coin du Coin, dont Laurent était l'héritier. Ses mains étaient-elles trop fluettes, ses bras trop

minces pour saisir et retenir une ambition si démesurée ? pour écarter les blocs énormes d'obstacles semés sur le chemin ?...

Sauf le désir effréné qui lui brûlait le cœur, Myrielle ne sentit plus rien qu'une lassitude inexprimable... Elle se leva.

– Je vais me coucher, je n'en peux plus, dit-elle.

Son frère, qui n'était pas sans quelque tendresse pour elle, la suivit d'un regard expressif. Il comprenait bien des choses.

Si Louise Duplan n'avait pas rencontré à midi la cousine Phanélie, il est possible qu'une foule de contingences ne se fussent point développées, ou tout au moins que leur épanouissement eût été plus tardif. Mais Phanélie se trouvait être à court d'eau dans sa cuisine.

L'eau était la seule chose dont Phanélie n'eût point encore trouvé moyen de dire : « On peut s'en passer ». Elle en employait certes le moins possible, mais il en fallait tout de même une certaine quantité. La distribution de l'eau sur l'évier était inconnue à Fonfrèche ; les ménagères, par tous les temps, allaient chercher leur eau aux diverses fontaines qui coulaient à plein goulot, abondantes et fraîches, aux quatre coins du village et sur la place de l'église.

Les feuilles jaunies du tilleul jonchaient le bassin, semblables à une mosaïque de vieil or et de cuivre incrustée sur un fond de verre glauque. À travers le lacis dépouillé des branches, on voyait le clocher et les façades de la place devant lesquelles, en été, l'épais rideau du feuillage s'étendait.

Un peu en retrait, la maison Maistru, avec ses plâtres écaillés et lépreux, ses grandes taches d'humidité jaune autour de la porte de l'étable, ses quatre hautes fenêtres sans rideaux, au premier étage, – l'une d'elles avait ses volets fermés ; c'était le petit sanctuaire du chagrin, – et sur le toit, deux girouettes compliquées, tortues, qui tournaient et grinçaient avec obstina-

tion ; cette maison avait, entre ses voisines cossues, l'air d'un pauvre encore insolent qui brave la pitié.

La cure, à droite, coquette, parée de sa poignée de sonnette étincelante et de ses pots de chrysanthèmes sur le perron ; à gauche, la maison de Sébastien Champieux, grande, large, peinte à neuf, étalant des rideaux à dentelles crochetées, une plaque en émail à la porte, faisaient paraître plus vétuste, plus délabrée, la demeure de l'homme malheureux que personne ne plaignait parce qu'il était riche...

Phanémie, debout près de la fontaine, attendait que sa seille se remplît, lorsque Louise Duplan, surnommée Cloche de Buttes, s'avança pour le même objet.

– Bonjour, Phanémie. Quoi de neuf ? vous n'êtes pas allée à la vente ? Tout le monde y était sauf vous.

– Oh ! ces ventes ! dit Phanémie. C'est bien de l'*aria* pour rien. Du reste Laurent y est allé pour représenter la famille...

– Il a la bourse bien ouverte, votre Laurent. Savez-vous ce qu'il a payé une poupée, une simple poupée bleue habillée par Rose-Anne Dupommier ?

– Comment est-ce que je le saurais ? demanda Phanémie sans empressement. Je n'y étais pas.

– Moi j'y étais. J'ai vu. Ils ont fait une sorte d'encan, lui et le fils Deniset... Mais c'est vrai que ça ne me regarde pas après tout... Si je vous le dis, Phanémie, ce n'est pas pour que vous aliez le « corner ».

– Bonté du ciel ! répondit Phanémie en retirant sa seille, à qui voulez-vous que j'aille le « corner » ?

– À son père, une supposition.

Vous croyez que Laurent se cache de son père ? Laurent fait exactement ce qui lui plaît...

– Réparer la maison, par exemple, insinua Louise Duplan avec quelque malice.

– Quand ça leur conviendra de réparer, ils répareront.

– Qu'ils se dépêchent alors. Les grosses voitures n'osent plus passer devant, crainte de la faire tomber... Mais pour en revenir à cette poupée... L'enchère a monté jusqu'à vingt francs. Vous entendez, Phanélie, vingt francs !

– Oui, j'entends bien ; vingt francs, dit l'imperturbable cousine. C'est une façon comme une autre de donner son argent aux pauvres ; une jolie façon, une façon qui a grand air... Ça ne m'étonne pas de Laurent.

– Ah ! si vous le prenez comme ça. Les pauvres ! les pauvres ont bon dos ! Quand je vous dis que c'est Rose-Anne qui a habillé cette poupée...

– Rose-Anne a bon goût, Laurent également, prononça Phanélie d'un ton énigmatique...

– Si vous en parlez, ne dites pas que c'est moi qui vous l'ai dit ! cria Louise Duplan après elle, comme la courte et massive personne s'éloignait, portant la seille appuyée sur son ventre, sans s'inquiéter des petites ondées que chaque pas faisait jaillir à droite et à gauche, sur son tablier déchiré, sur sa jupe pendilante.

Puis Louise ajouta encore, comme un dernier son de cloche perdue, et mettant sa main autour de sa bouche afin que cette vibration désespérée parvînt à son adresse :

– Il a mis la poupée dans la poche de son veston... sur son cœur... la tête en dehors, comme un bouquet...

« La tête en dehors comme un bouquet », se répétait Phanélie avec distraction, et sans chercher à rapprocher ces fragments de métaphore. Le plus clair pour elle, c'est que le mariage de Laurent était dans l'air. Mais tant de menaces sont dans l'air,

comme la foudre, les bolides, comme les avions, et ne tombent jamais, ou du moins jamais où l'on s'y attend...

« Je n'en parlerai pas au cousin », se dit Phanélie après avoir profondément réfléchi.

Et elle lui en parla, naturellement ; appartenant à ce type de femme qui suit toujours la ligne du moindre effort. Un secret qu'il faut garder, c'est un courant d'eau à retenir sur une pente : il est plus facile de le laisser couler.

Élie Mastru et ses deux domestiques entrèrent dans la cuisine en même temps que Phanélie.

– Laurent déjeune à la vente, inutile de l'attendre, dit le maître en s'asseyant.

Oh ! cette table grailonneuse, ces couverts graisseux, et la vaisselle ébréchée, et les verres de toutes les paroisses... Un beau verre de cristal que Phanélie n'avait pas encore cassé ; un gobelet de métal émaillé bleu en dehors, blanc et fendillé en dedans, un gros verre épais à côtes ; Phanélie buvait sa piquette dans une tasse sans anses. Un ménage de naufragés.

La soupe était épaisse, et le morceau de bouilli énorme ; car s'il ne s'agissait que de flanquer viande et légumes et pommes de terre dans la marmite, Phanélie y allait avec entrain. Ce qu'elle haïssait, c'était les tarabiscotages, comme elle disait, c'est-à-dire les légumes apprêtés, la viande rôtie, les fruits en compote. L'idéal eût encore été pour elle la viande crue et l'herbe qu'on aurait broutée dans le verger.

Pour nourrir ces quatre hommes et un ou deux journaliers à l'occasion, elle dépensait plus chez le boucher que trois autres familles ; elle jetait tous les restes dans la chaudière aux cochons ; et c'était pot-au-feu, pot-au-feu, pot-au-feu, deux cents jours par an ; les autres jours, c'était un morceau de porc, bouilli également, qui remplaçait le bœuf. Phanélie affirmait en pleine

table, sans mâcher ses mots, que le rôti donne aux gens le cancer et le ténia.

Élie Mastru découpa d'épaisses tranches de bœuf qu'on mangea avec les carottes et de céleri dans les mêmes assiettes creuses où l'on avait mangé la soupe. Ensuite Phanélie apporta une grande platée de pommes de terre en salade ; elle avait une prédilection pour tout ce qui s'accommode à l'huile et au vinaigre, fricots aisés qui ne ratent point et ne vous échauffent pas au fourneau.

– Il est à supposer, dit Élie d'un air content, que le garçon déjeune mieux que nous...

– Pas sûr, répondit Phanélie. On lui servira de ces tarabiscotages qui s'agglutinent dans l'estomac.

Un certain nombre de vocables à cinq ou six syllabes, qu'elle employait d'ailleurs avec une grande indépendance quant à leur sens propre, et plutôt dans un sens légèrement figuré, faisaient partie de son vocabulaire quotidien.

Les domestiques s'en allèrent ; le repas de midi ne durait jamais plus de vingt minutes, après quoi Élie Mastru prenait une tasse de café noir.

Il était difficile pour son café. Pendant quatre ans au moins, Phanélie avait lutté pour le sevrer de cette habitude qui, disait-elle, compliquait le ménage. « Allez donc prendre votre tasse au *Guillaume Tell* ; elle ne vous coûtera pas plus cher qu'à la maison... » Mais Élie Mastru, qui pour plaire à sa jeune femme, n'avait pas mis le pied dans l'auberge pendant sa courte année de vie conjugale maintenait cette abstention comme un vœux religieux. Phanélie avait perdu sa bataille. Elle s'en dédommageait en faisant pour deux tasse une grande cafetière pleine, et elle buvait ce qui restait pendant les heures longues et vides de l'après-midi.

Lentement elle mettait devant Élie la petite tasse de porcelaine écornée, le sucre sur une soucoupe fendue, la petite cuiller d'argent bosselée. Elle pensait : Je ne dirai rien, parce que... on ne sait pas...

– Cet évier répand une odeur, dit Élie tout à coup humant l'air.

– Oui, c'est drôle, répondit Phanélie. Je ne m'en sers plus, de l'évier, depuis longtemps. La *conduite* est entièrement bouchée.

– Il faudrait pourtant faire réparer ça, reprit le maître d'un ton hésitant et faible, qui ne ressemblait guère à sa voix ferme, coupante, quand il donnait des ordres, à l'écurie ou aux champs.

– Oh ! on peut s'en passer... murmura Phanélie haussant les épaules...

– Vous ne devriez pas dire ça, fit tout à coup Élie, l'air irrité.

– Non ? pourquoi ?

– Parce que c'est stupide ! parce que c'est bon pour des sauvages, de se passer de tout ; et même de propreté, et même d'hygiène.

– Pour ce qui est de la propreté, dit Phanélie, je lave la salade à trois eaux, voilà ce que je peux dire devant qui voudra...

– Je ne vous parle pas de salade, je parle de l'évier... C'est aux femmes à maintenir la maison. La femme gouverne au dedans, l'homme au dehors.

Du moment où le maître tombait dans les généralités, Phanélie vit que l'affaire n'était pas grave.

– Vous n'avez que le mot à dire, fit-elle. Quand les ouvriers viendront pour les réparations, ce n'est pas moi qui les renver-

rai. Mais tout le rez-de-chaussée est à refaire, et comment est-ce que le premier étage tiendra en l'air si on le tire par les pieds ?

– On fait des échafaudages, dit le maître.

En même temps il songeait à cette chambre sainte et paisible, son refuge, l'abri jamais profané où vibrerait encore une présence ; ce qu'il avait de plus cher au monde avec Laurent. Et il savait que le premier étage branlait et craquait comme toute la demeure, et que le plus simple eût été d'y mettre l'allumette... Il se dit : « Non. Pas de mon vivant... »

Il se butta tout à nouveau dans cette idée, comme une borne qui se trouve un peu déchaussée hors du champ, et qu'on renfonce et qu'on cale à grandes pelletées de terre.

Phanémie pensa : « Ce n'est pas le moment de parler du fils... » Mais elle était au bout de son effort ; la digue se rompit...

– Il en fait de belles à la vente, prononça-t-elle.

Puis elle s'arrêta, comme cent mille autres femmes dans la même journée et sur divers points du monde, qui s'interrompent étonnées d'avoir mis le pied sur le terrain qu'elles s'étaient juré d'éviter.

– Laurent ? demanda le père. S'il s'amuse un peu, j'en suis bien aise.

– Il a donné vingt francs pour une poupée.

– Sans doute que cette poupée les valait...

– Après ça, il a mis la poupée à sa boutonnière... La tête en dehors, comme un bouquet... reproduisit Phanémie à la façon d'un phonographe...

– Tiens ! tiens ! fit Élie. Ça prouve qu'il est jeune. Ça prouve aussi qu'il est de mon sang et qu'il se fiche du qu'en dira-t-on.

Ayant parlé ainsi et fini sa dernière gorgée de café, il se leva.

– Vous lui direz quand il rentrera que je suis au champ des Blosses. On *arrachera* les pommes de terre...

– Elles sont bonnes, pas mouilleuses ?

– Excellentes. Il faudra en envoyer un panier à la cure. Et puis faire demander à madame Champieux du Château si elle en prendra pour sa provision d'hiver.

– Je peux y aller dans l'après-midi, proposa Phanélie avec un empressement qui ne lui était pas ordinaire.

– Au fait, non. Laurent y passera ce soir, dit Élie Maistru en s'arrêtant sur le seuil.

Phanélie demeura béante.

– Cette poupée, s'exclama-t-elle sans chercher d'autre transition, cette poupée, c'est Rose-Anne qui l'a cousue...

– Je vous parlais de pommes de terre, fit le maître avec le sourire d'ironie qui glissait, rapide comme une onde, sur toutes les rides de son visage tanné et tout rugueux de poil dur.

Il sortit.

– Ah ! le malheureux ! le malheureux ! gémit l'apathique cousine... Où logera-t-il une bru, puisqu'il ne veut point réparer sa baraque ?...

IX

LA DEMANDE

Vers deux heures, Laurent traversa la cuisine, s'arrêta pour offrir à Phanélie un châle tricoté en laine violette qu'il avait choisi à son intention, puis monta dans sa chambre. Et durant les deux minutes de remerciements, la cousine, un peu bouleversée dans sa molle épaisseur, avait pu se repaître de la vue de la poupée toujours à la tribune dans la poche du veston ; souriant de ses yeux bleus, de sa bouche en bouton de rose, de ses joues de pêche à fossettes ; étendant vers l'univers ses bras ridicules et pathétiques dans les manches bleues garnies de dentelles à un sou le mètre.

Phanélie se sentit frappée de stupeur. Ce grand garçon sérieux, avec le pli habituel entre ses sourcils, ses yeux foncés, son menton volontaire et carré, ce grand Laurent du Coin du Coin serrant une petite poupée sur sa poitrine, l'arborant comme une décoration ou comme un trophée de victoire, c'était tellement incongru que cela en était un peu tragique... Penser qu'il s'était promené dans la vente, qu'il avait traversé tout le village avec cette marque de folie sur lui !...

Elle sentit une crispation de chagrin, de pitié, qui lui fut nouvelle ; car sa consistance morale était plutôt gélatineuse. Et elle répéta en le suivant des yeux comme il montait l'escalier au fond de la cuisine : « Ah ! le malheureux ! le pauvre malheureux !... Cette poupée, c'est tout ce qu'il en aura... Comment voulez-vous, avec le père qu'il a !... »

Même intérieurement, Phanélie finissait rarement ses phrases, par pure habitude d'éviter l'effort.

La chambre de Laurent était au second, à demi-mansardée, avec une grande fenêtre au midi. Chambre d'un jeune fermier, chambre d'un lecteur de livres, d'un songeur aussi qui vivait en dedans et chez les disparus.

Le lit, étroit, était fait comme à la caserne ; le couvre-lit étendu et tiré sans un pli ; la toilette très simple avait tous ses petits ustensiles, plus nombreux qu'il n'est d'usage chez les paysans, arrangés comme des outils sur un établi d'horloger, la boîte à rasoirs, l'onglier, les brosses, deux ou trois sortes de savons, et le marbre du lavabo n'avait pas une tache. Au-dessus du miroir s'arrondissaient en une gerbe tombante les plus longues avoines qu'on eût récoltées sur le domaine, et il y avait à la paroi, du même côté, des photographies d'autres céréales remarquables, de bêtes primées aux expositions, et du vieux cheval, Coquin, au vert dans l'enclos où il avait terminé une heureuse, quoique laborieuse existence.

Mais sur l'autre paroi près de la fenêtre se trouvaient une étagère en bois blanc chargée de livres soignés, reliés, classés, et deux grandes estampes anciennes, que Laurent avait découvertes au galetas. Elles représentaient deux paysages du Poussin ; des colonnades, la mer, des groupes d'arbres nobles et majestueux. Pour Laurent, ces deux estampes, c'était le rêve, c'était tout ce qu'il ignorait du monde et du passé.

Le portrait de sa mère, une mauvaise peinture qui s'était appliquée à rendre minutieusement tous les trous et les festons d'un grand col brodé et même, dans la broche d'émail, un autre petit portrait, celui d'Élie Maistru jeune, occupait le centre d'un groupe de souvenirs, au-dessus de la commode. Il y avait là de petits drapeaux, des médailles, des cartes de banquets, une touffe d'edelweiss ; des instantanés vagues pris au cours d'une ascension alpestre ; vestiges des plaisirs rares ; évocation du travailleur.

Le petit canapé brun était fait pour s'y asseoir, non pour s'y allonger ; deux chaises seulement ; les visites étaient rares. La

table, en beau noyer poli, était arrangée comme une table à écrire, avec un casier, une large écritoire de bronze, un grand buvard à serrure.

Laurent s'arrêta, debout devant la commode ; il prit dans ses doigts robustes la frêle poupée bleue et doucement la défripa ; il étendit les plis de la jupe ; il passa la paume creusée de sa main sur la tête de filasse blonde, pour la lisser ; puis il lui saisit les deux pieds entre son pouce et son index, et contempla, à bras tendu, l'absurde petite créature. Il eut alors un sourire tendre ; cet extraordinaire sourire qui change la figure en un instant, qui en adoucit les lignes, qui en spiritualise l'expression, et qui révèle l'âme plus que n'importe quel acte ou quelle parole...

Cette poupée, cette pauvre folie, ce prosternement devant Rose-Anne, cette bravade crâne qui seulement ne lui avait pas coûté assez, ce n'était rien ; c'était risible à force d'être peu de chose. Et pourtant, Laurent savait bien que la grande commotion était déchaînée.

Sur un petit socle brun en bois sculpté où quelques brins de réséda trempaient dans un petit vase, il assit la petite poupée bleue comme une idole ; il l'attacha par la ceinture avec un fil, au crochet du socle, pour empêcher qu'elle ne glissât. Puis il lui sourit de nouveau et lui fit un signe de tête. Ensuite il changea de vêtements pour retourner au travail.

Son père, dès qu'il l'aperçut à la lisière du champ, lui dit :

– Tu aurais pu rester là-bas, à la vente, jusqu'à ce soir.
« On aurait fait » sans toi. Bonnes emplettes ?

– Très bonnes. J'ai dépensé trente francs en tout.

– Si chacun dépense autant... murmura Élie d'un ton d'approbation.

Ensuite il reprit :

– Il te faudra aller ce soir – pas trop tard – au château, pour savoir si madame Champieux prendra ses pommes de terre chez nous...

Laurent très étonné, même un peu saisi, regarda son père. Celui-ci hocha sa tête grise que recouvrait l'inusable bonnet en peau de lapin.

– Pourquoi n'irais-tu pas ? insista Élie.

– Vous savez, mon père, qu'on ne va pas le jeudi dans les maisons où il y a des jeunes filles à marier... quand on ne...

– Vas-y tout de même ! prononça le père.

Une heure plus tard, à la façon des paysans, il acheva sa phrase.

– Puisque ta déclaration est faite.

Le père et le fils étaient assis côte à côte sous la haie d'alisiers qui donnait son nom au champ des Blosses ; le feuillage d'argent, épais, zébré de rouille par la gelée, bruissait au-dessus de leurs têtes avec un frôlement sec, et les grappes d'alises roses et cotonneuses se balançaient au bout des branches... Élie mangeait sa dernière bouchée de pain, coupait sur son pouce sa dernière raclette de fromage. C'était, avec un verre de piquette, le goûter rustique qu'on apporte dans un panier et qu'on appelle les « quatre heures ». Les deux domestiques avaient déjà fini leur collation ; ils avaient repris le fossier, et ils brisaient les mottes, éparpillaient les tubercules, se baissant pour les ramasser et les jeter dans la hotte. Au bord du champ le tombereau attendait, attelé de Coquin II, une bonne bête grise qui n'avait jamais médité la moindre coquinerie. Élie Mastru prononça donc :

– Puisque ta déclaration est faite.

Laurent sourit. Il n'avait jamais songé à cacher à son père l'épisode de la poupée, mais il n'avait pas eu la pensée, non plus, de lui en parler tout de suite.

– C'est vrai, dit-il, que la déclaration a été faite, et devant témoins.

– Je te l'ai déjà dit, reprit son père. Je te l'ai dit cet été : Rose-Anne te plaît, donc elle me convient aussi. Je suis d'accord. Va de l'avant.

– Vous n'avez peut-être pas songé... aux conséquences, dit le fils, hésitant et cherchant ses mots. Une jeune mariée, il faut la recevoir, la loger convenablement. C'est un sujet que nous devons traiter à fond.

– Sans doute, sans doute, dit le père, dont la voix baissa tout à coup en une intonation de faiblesse impatiente. On n'a pas bâti Rome en un jour ; on ne rebâtit pas une vieille maison, ni un vieil homme, en cinq minutes. Tu n'as pas encore fait ta demande. Je suivrai le mouvement, ne t'inquiète pas...

– Vous pensez sérieusement à réparer, à reconstruire ? demanda Laurent qui, de toute sa vie, n'avait poussé son père de si près, jusqu'au pied du mur.

– Réparer, en tout cas, dit Élie vaguement.

Quelle souffrance bizarre était-ce là, dans les muscles et les tendons atrophiés de sa volonté ? Pourquoi ce mot seul lui coûtait-il à dire ? Pourquoi cette sensation d'arrachement tout au fond de son être ; pourquoi cette vision d'un passé saint qui s'éparpillait en poussière, foulé aux pieds par des ouvriers ? En cette seconde, ses mains calleuses serrées entre ses genoux remontés, et ses yeux un peu hagards, creusés, fixés tout droit devant lui, Élie Maistru souhaita de mourir, car sa mort aurait tout arrangé... Laurence ! détruire la chambre de Laurence... Ah ! si l'on avait pu la prendre comme une cassette précieuse et fermée, cette chambre avec tous ses souvenirs, et la déposer dans

une alvéole préparée au cœur d'une maison neuve, Élie aurait consenti immédiatement à tous les bouleversements indispensables...

Et Laurent, qui voyait son père noyé tout à coup dans une sombre indécision, n'osait plus rien dire.

– En tous cas on réparera... reprit Élie avec effort. Tu peux le dire à Rose-Anne et à sa mère, si c'est tout ce qu'il leur faut...

Les deux hommes se remirent à leur travail et n'échangèrent plus que les paroles indispensables.

– Il vaut mieux que tu ailles au Château après souper, fit Élie un peu plus tard.

– Comme vous voudrez, dit Laurent.

Il était triste et perplexe. Certes, il n'avait qu'à poursuivre son avantage, parler net et poser ses conditions. « Vous ferez construire une petite maison pour moi, pour Rose-Anne, pour sa mère. Car Rose-Anne ne peut abandonner sa mère. » Et lui, et lui donc, il abandonnerait le père solitaire, bizarre et tendre dont il était l'unique bien !... Cela se concevait malaisément...

« Il faudra, songea Laurent pour se cramponner à quelque chose, il faudra revenir sur ce sujet. Peu à peu mon père s'y habituera. Est-ce à moi peut-être, puisque j'ai l'âge d'homme, à saisir les mancherons de la charrue ? » Mais il avait été trop accoutumé à demander conseil et à obéir. La seule idée de déposer son père d'une parcelle d'autorité lui semblait un sacrilège.

Il oubliait de compter sur la force impétueuse des simples minutes qui nous emportent... C'est elles qui nous prennent, nous font tourner, nous jettent au tumulte des cataractes ; et nous abordons, sans l'avoir su vouloir, à des rives inattendues.

Les minutes machinales et muettes mirent Laurent sur le chemin du Château comme la nuit était déjà venue. Il vit de la

lumière aux deux fenêtres du petit appartement que les dames Dupommier occupaient dans l'aile de l'est. Il monta les trois marches du perron de côté, il frappa à la porte de la cuisine. Rose-Anne parut, une lampe à la main. Elle eut une exclamation à demi réprimée en reconnaissant le visiteur, et elle murmura, presque sans savoir ce qu'elle disait :

– Il est tard !

– Sept heures et demie ! fit-il en précisant. C'est encore une heure sortable.

L'indécision disparaissait. Il voyait clair devant lui, il savait ce qu'il allait dire.

Marchant derrière Rose-Anne, il entra dans la jolie chambre boisée de gris, toute parée de ses mousselines blanches à pois, de ses petits tapis brodés, de ses trésors puérils sur des étagères, de ses plantes fleuries ; un logis très féminin où chaque chose avait sa place délicatement choisie, les grands ciseaux à papier suspendus à un crochet doré dans l'embrasure, les petits ciseaux dans un étui de maroquin rouge, sur le bol en fin osier qui venait de Chine... Le contraste avec sa demeure misérable saisit Laurent à la gorge, comme un coup d'air glacial ou comme un miasme vous saisit.

Madame Dupommier, assise près de la table ronde où Rose-Anne venait de replacer la lampe sur une plaque de porcelaine, interrompit le mouvement du crochet d'ivoire que maniaient ses maigres doigts agiles ; elle salua Laurent d'un signe de tête et tourna vers Rose-Anne des yeux qui interrogeaient : « Que veut-il ? »

– Asseyez-vous, dit la jeune fille, avançant une chaise. Si vous voulez bien parler un peu haut, maman n'entend pas trop mal aujourd'hui.

– Je vois, fit madame Dupommier, ouvrant la conversation ou plutôt les hostilités, que vous n'avez plus votre décoration...

Ce n'était guère convenable, laissez-moi vous le dire, d'arborer ainsi cette poupée.

– Mais, fit Laurent se penchant vers elle pour se faire entendre, on porte ses emplettes comme on veut !

– Comme on veut ! oui, et on met une jeune fille dans l'embarras ; on fait parler d'elle...

Laurent se tourna vers Rose-Anne et sourit :

– Je vous demande pardon ! dit-il.

Puis il se tourna de nouveau vers la mère.

– Si vous le voulez, poursuivit-il, et si Rose-Anne le veut, les gens ne parleront plus de cette poupée ; ils parleront d'autre chose. De nos fiançailles.

– Qu'est-ce qu'il dit ? fit madame Dupommier à sa fille.

Ah ! ce n'est guère commode d'adresser à une sourde – une sourde intermittente – les grandes questions de vie ou de mort, les paroles fatidiques qu'on dit toujours mal parce que la voix tremble et qu'on a un grand bruit de mer dans la tête.

Rose-Anne pensa : « Ce n'est pas le moment de faire l'effarouchée. » Alors elle prit les deux mains de sa mère, la regarda en pleins yeux et articula nettement, en détachant les mots :

– Laurent me demande en mariage.

Puis elle se tourna vers lui et ils rirent tous deux, d'un rire heureux et jeune.

– Oui, dit madame Dupommier, vous pouvez rire. Moi je ne ris pas.

Et le fait est que sa petite figure frêle, grosse comme le poing dans le bonnet à ruche noir, semblait se figer, se durcir en une sévérité immuable. Madame Dupommier reprit :

– Si j’entends mal, j’ai mes idées claires, et je veux parler. Vous demandez ma fille en mariage. Vous n’êtes pas le premier.

– Je m’en doute, fit Laurent.

– Vous dites ?... Peu importe d’ailleurs. Rose-Anne peut choisir entre plusieurs. Maintenant je vais vous le dire tout uniment : la chose est impossible.

– Pourquoi ? demanda Laurent que l’impossibilité de plaider avec cette sourde faisait frémir dans tous ses membres.

– Il demande pourquoi ? fit Rose-Anne que sa mère entendait toujours et ne feignait jamais de ne pas comprendre.

– Faut-il dire pourquoi ? murmura madame Dupommier hochant la tête. Ça lui fera de la peine à ce garçon. Pourquoi ? Mais parce que sa maison est une baraque... une ruine... Parce que leur ménage est un fumier !...

Laurent se dressa avec violence ; le dossier de sa chaise craqua sous sa main.

– Rose-Anne ! cria-t-il, il faut que je vous aime terriblement pour supporter ces mots...

– Oui, dit-elle à voix basse. J’ai honte. C’est moi qui vous demande pardon à présent...

– Répondez. Me refusez-vous ? poursuivit-il presque brutalement.

– Non, Laurent ; je ne refuse pas.

– Vous attendrez... avec moi... que les obstacles aient disparu.

– J’attendrai... Mais c’est ce que je fais depuis deux ans, s’écria-t-elle, vibrante et presque joyeuse... Depuis le premier jour où vous m’avez dit un mot que j’ai pu comprendre. J’ai attendu !

Il voulut lui prendre la main, mais elle s’écarta un peu, lui montra sa mère qui s’était levée, redressant sa taille frêle de vieille femme, et frappant la table du bout d’un doigt raide et blanc comme une mince baguette d’ivoire.

– Fils Maistru, dit-elle d’une voix frémissante, ma fille m’obéit encore. Je n’ai rien contre vous. J’ai contre votre père qu’il est la risée des gens raisonnables ; que sa mise, et ses habitudes, et sa maison, nous répugnent... Et si le chagrin d’être veuf l’a fêlé, je ne veux pas que ma fille passe sa belle jeunesse à servir deux insensés... Car le fils suit le même chemin que son père...

– Non ! oh ! non ! cria Rose-Anne.

– Qu’il prouve le contraire, alors. Que la maison change, que tout change !

– J’ai la promesse de mon père, lui cria Laurent avec effort. Il fera des réparations...

Mais ce mot lui parut grotesque, après les mots tragiques qui vibraient encore dans l’air...

– Promesse ? répéta la sourde. Promesse de quoi ? Il nous faut plus que des promesses... Quand on verra la maison démolie, rebâtie, quand Phanélie la sotte et la malpropre aura déguerpi ; quand Élie Maistru tiendra son rang dans le village et qu’on le verra en costume convenable à l’église et à la maison communale, et qu’il n’aura plus sa peau de lapin sur la tête et des souliers qui boivent l’eau comme des poissons ! Un homme qui aurait pu être le premier ; ancien d’église, président de commune... Un homme d’intelligence et de conduite se ravalait

ainsi... Tombé à ce point-là, d'être montré au doigt et ricané par les enfants...

Peu à peu la voix de la vieille femme, aiguë d'abord, exaspérée, descendit à des notes assourdies, et se brisa, au dernier mot, dans une sorte de gémissement... Et ce n'était plus de la colère, mais de la douleur, du reproche, presque de la pitié, qui tremblait ainsi sur cette évocation de misère...

Laurent pensa subitement : « Cette vieille femme a dû aimer mon père dans sa jeunesse. De le voir comme il est maintenant, ça la fait souffrir... » Alors un flot de reconnaissance bouillonna en lui, avec une résolution ardente et nouvelle de sauver son père... Il dit d'une voix forte :

– Madame Dupommier, tout n'est pas perdu. J'avais mal compris mon devoir. Je me soumettais simplement. Je comprends mieux. Toutes les choses que vous avez dites arriveront, vous verrez...

Puis il revint à Rose-Anne :

– Je vous demande six mois, dit-il.

– Je veux bien, fit-elle avec un sourire un peu triste. Mais dépêchez-vous tout de même. La vie passe.

Madame Dupommier s'était rassise, la tête renversée ; les yeux à demi clos, si blanche et si immobile qu'on l'eût crue morte... Rose-Anne n'accompagna pas Laurent ; elle tint seulement la porte ouverte pour qu'il trouvât son chemin à travers la cuisine obscure.

X

UN COUP DE TÉLÉPHONE

Laurent Maistru avait naturellement, pour des intérêts bien différents, oublié la commission de son père. Ce qui fit qu'il dut retourner le lendemain matin à la Maltournée. Il espérait être introduit par Rose-Anne ; il fut entièrement déçu de rencontrer sur la terrasse madame Champieux qui, en robe du matin, faisait la toilette d'une corbeille de sauges écarlates et de dahlias. Elle accueillit Laurent d'un bonjour un peu préoccupé, mais cordial cependant, et elle lui tendit sa petite main maigre dans le gros gant de chamois.

Madame Clotilde Champieux était de ces femmes à qui l'apparition d'un être masculin fait toujours plaisir, par le sentiment de sécurité et d'appui que cette vue leur procure instantanément ; une de ces femmes qui ont toujours un service, un conseil, une sympathie à réclamer de l'homme qui croise leur chemin ; de ces femmes qui ne vivent seules qu'à leur corps défendant, et en sentant à chaque minute que quelque chose de très important leur manque.

Toute la nuit, tantôt dans des rêves vagues ou dans un état de demi-veille, douloureuse et tâtonnante, la propriétaire du Château Maltourné avait refait son toit, inspecté des monceaux de tuiles, saisi par la manche des ouvriers-fantômes qui s'évaporaient sous ses doigts. Elle s'était réveillée vingt fois en disant d'une voix gémissante : « Il faudrait un homme dans cette maison. »

N'était-ce pas ce que madame Sébastien disait... l'autre jour ? Non, il y avait des semaines de cela... Et rien ne bougeait. Ce grand garçon capable et sérieux, et bien posé dans le village,

pourquoi ne s'avancait-il pas ?... S'il épousait Rose-Anne, consentirait-il à s'établir au Château ? Quelle ressource, mon Dieu ! quand on n'est plus jeune et qu'on a le cœur en détraque, quelle ressource qu'un homme qui prend tout sur lui, qui parle avec le jardinier, avec les bûcherons, avec tous les gens bougons et brusques.

Madame Champieux sentit tout à coup le poids de la vie et des honneurs, comme un souverain que la pensée d'abdiquer aborde soudainement et pour la première fois. Et Laurent se trouvait là, devant elle, juste comme elle l'évoquait dans son esprit.

Il exposa son message et reçut immédiatement une commande pour la provision de pommes de terre, sans se douter à quel point les idées de madame Champieux dépassaient et négligeaient ces utiles tubercules.

– Du temps de mon mari, dit la vieille dame, – ses soixante-dix ans étaient inscrits profondément ce matin dans les rides de son visage battu d'insomnie, – nous cultivions tout ce qu'il nous fallait en légumes ; mais le courage m'a manqué pour maintenir cette bonne tradition. Nous n'avons plus qu'un petit jardin potager. J'ai loué le reste à Grisard, comme vous le savez sans doute. Il m'aurait fallu des journaliers... Avec les journaliers on se ruine si on n'est pas à leur coude tout le temps...

Laurent ne pouvait s'empêcher de regarder vers la droite de la façade, espérant à chaque minute voir Rose-Anne tourner l'angle de cette aile.

– Je voudrais vous demander un conseil, fit madame Champieux subitement, en se laissant tomber dans un des fauteuils rustiques qui se trouvaient là, près du beau perron à colonnes blanches. Avez-vous dix minutes à me donner ?

– Mais certainement, madame, et davantage, répondit Laurent avec courtoisie.

– Asseyez-vous, je vous prie. Vous saurez que le toit de l'aile ouest se détériore. C'est le vent qui en hiver chasse de la poussière de neige sous les tuiles, et qui les effrite. Du moins madame Dupommier explique la chose ainsi. Donc une réparation s'impose. Je pense que vous vous connaissez en réparations.

Comme un enfant qui se demande si l'on se moque de lui, Laurent devint très rouge. Le mot réparations commençait à le hanter, telles ces syllabes qu'on se répète machinalement cent fois et dont le sens s'efface tout à coup comme une vapeur... Il lève la tête subitement, un peu comme un jeune cheval fier qui sent la piqure du fouet. Mais madame Champieux, innocente de toute intention ironique, continuait avec quelque agitation :

– Auriez-vous quelqu'un... un entrepreneur, un patron couvreur, à recommander ? Dois-je m'occuper moi-même de choisir des tuiles, ou puis-je m'en remettre entièrement à un homme de confiance ? Qui est-ce qui fabrique de bonnes tuiles ?... Des tuiles durables, et pas trop rouges... M. Champieux tenait beaucoup à un toit qui eût déjà l'air ancien... Voyez, je suis dans une perplexité, depuis que cette réparation s'impose !

– Votre beau-fils, dit Laurent, serait mieux à même...

Madame Clotilde l'interrompit avec une ardeur, une âpreté qui l'étonnèrent.

– M. Sébastien s'entend en avoines, mais je doute qu'il s'entende en tuiles, dit-elle, frémissant encore d'orgueil froissé. Non, je ne lui demanderai pas de conseil. Mais si vous, ou votre père...

De nouveau Laurent la regarda, prêt à prendre les armes si l'intention était moqueuse.

– Vous êtes, poursuivit madame Champieux, mes plus anciens voisins, et... des personnalités si honorables... Je serais reconnaissante, bien reconnaissante, je vous assure, dans cette difficulté qui me survient...

– La chose me paraît assez simple, dit Laurent qui pour la première fois de sa vie jouait le rôle de conseiller, et qui s’y trouvait plus à l’aise qu’il n’aurait cru. Vous écrivez d’abord à un maître couvreur de la ville, et il viendra faire une expertise. L’entrepreneur qui a construit le Château n’existe-t-il plus ?

– Non, il est mort, et sa maison s’est liquidée...

– Mais vous devez avoir un notaire, ou un banquier, à la ville.

– Assurément j’ai mon notaire, dit madame Clotilde, et j’ai mon banquier.

– Les notaires connaissent en général les maîtres d’état, dont ils ont souvent les affaires en main. Votre notaire vous indiquera un entrepreneur... Si je puis, au cours de l’expertise ou des réparations, vous être de quelque secours, je vous assure, madame, que je suis bien à votre disposition, dit Laurent, étonné et touché de saisir dans la voix, dans les gestes de la vieille dame, des signes de vraie détresse...

– Ah ! merci ! merci ! Tout cela me pèse beaucoup. Figurez-vous que je ne sais même pas si nos échelles sont en bon état, depuis le temps qu’on ne s’en est pas servi.

– Si ce n’est que cela, dit Laurent, j’examinerai les échelles. Du reste, madame, un entrepreneur s’occupe de tout et fournit tout.

Non, décidément, Laurent avait beau appeler du fond de son âme éloquente une chère apparition, le coin de la terrasse demeurait désert. Tout à coup madame Champieux, silencieuse depuis un instant, sortit de sa méditation courte mais profonde.

– Si vous aviez un moment pour revenir me voir, soit aujourd’hui, soit demain, fit-elle intensément diplomatique, nous reprendrions le sujet, et je demanderais à madame Dupommier et à Rose-Anne de prendre part à l’entretien. Nous aviserions ensemble à ce qu’il faut faire. Vous pourriez venir ce soir ? Je téléphonerais à mon notaire avant midi ; je vous dirais sa réponse...

– Je suis à votre service, madame, fit Laurent derechef, et avec une vraie ferveur.

C’est donc en cette minute-là, minute historique, que fut jetée la petite graine imperceptible d’où jaillit toute une plante empoisonnée, la fameuse affaire du téléphone qui tourna en guerre civile – ou plutôt incivile – et enveloppa tout Fonfrèche dans son inextricable lacs.

Madame Champieux n’avait pas le téléphone chez elle, à cause de la surdité de madame Dupommier qui se trouvait parfois seule ; mais surtout parce que la douairière n’aimait pas les visites qui, de la ville, s’annoncent par téléphone à la dernière minute. Pour envoyer un message téléphonique, elle allait à la poste, ou de préférence à la boutique – pardon, au magasin, et mieux aux magasins Deniset. À la poste, la cabine téléphonique n’était pas fermée ; c’était un coin du bureau où tous les bruits convergeaient ; de plus, le buraliste était un ours, tandis que chez les Deniset, on recevait avec de grands égards madame Champieux du Château.

Le magasin Deniset, où l’on vendait de tout et où l’on pratiquait en même temps de petites affaires de banque discrète, – ce que les paysans appellent des prêts de complaisance, – se trouvait dans la rue étroite et tortueuse qui de la place de l’église se faufilait entre le bureau postal, le poste de gendarmerie, l’auberge du Guillaume-Tell, et des maisons à façade urbaine, à pignons, à porte en voûte, pour se perdre enfin en placettes et en ruelles dans la partie tout à fait rurale du village.

Le rez-de-chaussée d'une vieille demeure en pierre jaune qui ne manquait point d'un certain grand air avait été percé de fenêtres pour les devantures, et de couloirs, de portes pour les divisions infinies de ce terrier compliqué. Madame Champieux entra, moins élégante assurément qu'à la vente, le jour précédent ; mais drapée cependant et gracieusement maigre, dans les plis tombants d'une mantille de soie à gros grain un peu surannée.

Elle s'approcha du comptoir d'où madame Deniset se leva immédiatement : une femme de cinquante ans, grande et sèche, et dont les gestes comme la voix étaient imprégnés d'une douceur artificielle qu'on eût comparée à un sirop un peu poisseux. Madame Champieux était la seule cliente à qui madame Deniset ne donnât pas la poignée de main molle et collante de son universelle amitié. Madame Deniset comprenait les nuances. Mais d'autre part, elle ne parlait jamais à la troisième personne, car elle connaissait les dettes de chacun, les embarras de ménage et tous les potins, et il était peu de gens qu'elle ne méprisât point un tantinet, par devers elle. Sa robe grise d'alpaga brillant était parfaitement convenable, mais sans garnitures.

– Qu'y a-t-il pour votre service ce matin, madame Champieux ? demanda-t-elle.

Madame Champieux fit une commande, et un petit compliment sur l'ordre parfait et l'assortiment complet qu'on trouvait toujours, avec un bon accueil, chez madame Deniset. Ses yeux en même temps erraient avec distraction d'un rayon à l'autre, puis s'enfonçaient dans les couloirs un peu sombres qu'enserraient des deux côtés, comme des parois, des étagères montant jusqu'au plafond et chargées de vaisselle, de pièces d'étoffe, ou de petits tiroirs contenant des clous de toutes les espèces.

– Je désire téléphoner, dit madame Champieux.

– À votre service, madame. Voulez-vous qu'on appelle le bureau pour vous ?

– Merci, merci. Je m'en tirerai seule.

– Vous savez le chemin, madame.

Au fond du labyrinthe plafonné ici de casseroles et là de pelotons de ficelle, – car le plafond était utilisé pour toutes les marchandises qu'on pouvait suspendre, – se glissant entre des piles d'écuelles de terre rouge, et des barils inquiétants pour sa robe, madame Champieux parvint au recoin un peu sombre, isolé et silencieux où l'appareil téléphonique était installé. La porte brune du petit bureau particulier où le fils Deniset recevait les clients des Prêts de complaisance s'ouvrait tout à côté. En ce moment elle semblait hermétiquement close. Madame Champieux sonna, s'appliqua le cornet à l'oreille gauche.

– Monsieur Marquis, notaire, 336, s'il vous plaît, dit-elle quand elle eut la communication avec le bureau de la ville.

Derrière la cloison faite d'assiettes entassées et de bols de grosse faïence, Myrielle Champieux debout, mince, serrant sa jupe, ne bougeait pas. Voyant sa grand'mère approcher, elle avait eu d'abord un mouvement pour aller au-devant d'elle, mais une curiosité subite, un peu méchante, la retint. Grand'maman ne téléphonait pas souvent, et grand'maman faisait des mystères de tout... Ce serait amusant, qui sait ? de l'entendre... Myrielle était venue choisir une tasse peinte que sa mère voulait offrir à leur bonne pour son anniversaire, et elle avait dit à madame Deniset, seule au magasin en ce moment : « Ne vous dérangez pas, madame Deniset, je choisirai bien seule... »

La mère de François sachant que son fils était en ce moment tout au fond de l'arrière-boutique, ou dans son bureau, avait pensé : « Il n'y a pas de mal s'ils se rencontrent, ces deux-là... » C'est ainsi que les brins minces, tissés d'ici et de là, se

croisaient, épaississant la toile... Myrielle écoutait, retenant son souffle :

– C'est vous, monsieur Marquis ? disait la voix un peu faible, même tremblante, de madame Champieux qui, ainsi que beaucoup de vieilles dames, s'émouvait de peur au téléphone. C'est madame Champieux du Château de Fonfrèche... Oui, c'est moi-même. Écoutez, j'ai un ennui... Oui, merci, vous êtes bien bon... Oui, je sais... C'est mon toit. Figurez-vous qu'il va me tomber sur la tête un de ces jours... Si. Je vous assure. Les tuiles tombent... Non, ne vous dérangez pas. Indiquez-moi un bon maître-couvreur... Vous dites ? Mon beau-fils ? non, il n'y entend rien. Il se connaît en avoines. Je dis : avoines. Vous ne comprenez pas ? ça ne fait rien. Il y a ici un jeune homme qui s'occupera des échelles. Vous devez connaître... Le jeune Maistru. Je dis : M-a-i-s-t-r-u... Oui, du Coin du Coin. Très honorable... Non, je ne dis pas qu'il est couvreur, je dis... Enfin, peu importe. Indiquez-moi un bon entrepreneur. Le jeune Maistru est mon voisin, il a du loisir, il viendra tous les jours pendant les réparations. Moi, je me sens très caduque... Tout ce tintouin me fatigue. Heureusement qu'il y a ici ce jeune homme... Il a des idées de mariage qui me conviendraient... Vous ne pouvez pas m'indiquer un entrepreneur immédiatement ?... Vous dites ? répétez. Malta et C^{ie} ? J'ai bien compris ? Oui ? Dites-leur de m'envoyer quelqu'un pour l'expertise – Merci. Au revoir, monsieur Marquis...

Ayant sonné de nouveau, et accroché le cornet, madame Champieux s'écarta du téléphone. Allait-elle, pour sortir, prendre la gauche ou la droite, le couloir de vaisselle, ou celui des instruments aratoires ? Madame Champieux, par instinct, prenait toujours la droite ; elle s'éloigna, un peu bruisante, très droite, entre les faux et les râteaux dressés en gerbes épaisses...

Myrielle immobile, serrée dans sa jupe mince qu'elle ramenait autour de ses jambes, au point qu'elle ressemblait à une frêle statuette de Tanagre dressée parmi les pots et les écuelles,

retenait sa respiration, tandis qu'un tumulte de colère palpitait sous l'apparence d'albâtre rigide. Voilà donc où aboutissaient les idiotes manœuvres de sa mère ! Abandonnée des siens, la grand'mère affolée se tournait vers les Maistru. Ses voisins, elle l'avait dit, et des gens fort honorables... Laurent dès lors avait ses entrées au Château, il voyait Rose-Anne tous les jours. Grand'maman connaissait le projet de mariage, elle le favorisait... Et dès lors tout croulait, les complots de la mère comme les combinaisons de la fille.

Une rage tellement furibonde s'empara de Myrielle que ses yeux tournèrent comme lorsqu'on a une crise nerveuse ; et ses mains de leurs dix doigts crochus battirent l'air comme pour l'égratigner. Elle renversait la tête, elle suffoquait. Elle avait une envie folle de jeter la vaisselle par terre, de la piétiner. Sa tête virait à droite, à gauche, rapidement, épiant, flairant une idée, un moyen. Il fallait empêcher à tout prix cette chose vague et menaçante... Il fallait écarter Laurent. Comment ? Brouiller son jeu ? Fâcher Laurent avec grand'mère, avec Rose-Anne ? Comment ? comment ? et vite, et sans se découvrir, si possible...

Myrielle fit un pas vers le téléphone... Des nuages se mouvaient dans son esprit, mais ils prenaient des contours, à présent... Elle sonna :

« M. Marquis, notaire, 336, s'il vous plaît... Qu'est-ce que je vais lui dire ? Laurent refuse de surveiller les réparations ? Oui, il refuse, cela, c'est le b-a-ba. Mais...

– Ah ! monsieur Marquis ? lui-même ? Oui, c'est de la part de Laurent Maistru.

– C'est M. Laurent Maistru ? j'ai bien compris ? demanda la petite voix qu'on semble deviner assise au fond du cornet, une petite voix haute comme l'ongle, comme une miniature sur vélin...

En une seconde, la tentation se cramponna de toutes ses griffes à l'âme de Myrielle, lui souffla une haleine brûlante dans le cerveau, dans les veines ; un vertige tournoyant s'empara de ses idées. Elle ne vit plus clair... Puis tout son être, et l'air autour d'elle, redevint froid et immobile, et lucide comme une eau. Myrielle avait pris son parti ; très calme et grossissant sa voix, elle répondit :

– Oui, c'est Laurent Maistru. Je tiens à vous dire que je ne m'occuperai en aucune façon des réparations de la Maltournée... Madame Champieux est très agitée.

– Très agitée, n'est-ce pas ? fit la petite voix lointaine.

– Oui, vous avez pu remarquer ?

– Elle m'a téléphoné tout à l'heure. Je n'ai pas très bien compris. C'était son toit, mais il s'y mêlait des avoines et...

– Et une question de mariage, peut-être ? dit Myrielle qui s'efforçait de trouver des intonations basses et sourdes...

Le notaire ne répondit pas à cette invite. Myrielle était bien naïve de s'imaginer qu'un notaire allait lui faire des confidences par téléphone. Elle reprit :

– En tous cas, je ne me mêle pas de ces réparations. D'abord il faudrait savoir si elles sont bien nécessaires. Et puis... j'ai mes raisons...

– Très bien, j'aviserai. Bonjour, monsieur Maistru, conclut le notaire.

Myrielle avait maintenant les joues enflammées et une lueur étrange dans ses yeux bleu vert. Un sourire allongeait ses lèvres fines qui semblaient peintes d'un seul trait de carmin. « Ça va être intéressant de suivre les développements de l'affaire », songea-t-elle, se glissant entre les étagères de tasses et d'assiettes... Elle prit une tasse au hasard et s'en alla.

Ce qu'elle n'avait pas vu, c'était la fente imperceptible d'une porte brune dont le pêne bien huilé ne faisait aucun bruit ; et derrière cet entrebâillement discret, une oreille large ouverte où les syllabes espacées étaient tombées l'une après l'autre. L'oreille de François Deniset...

TROISIÈME PARTIE

XI

PREMIER ÉCLAT

Ce n'est pas impunément que pendant soixante années on a porté le nom de Marquis : noblesse oblige ; on était fils d'artisan, on devient un peu marquis tout de même. On est galant avec les dames ; on trousse avec grâce un compliment ; on porte ses cheveux, qui sont maintenant d'un blanc fin et comme poudré, en deux grosses touffes brossées derrière l'oreille, presque en aile de pigeon, et depuis que les gilets de fantaisie sont revenus à la mode, on choisit, quand ce n'est plus le piqué blanc estival, la soie brochée ou le velours gaufré à petits creux de satin. Tout le reste d'ailleurs est sérieux, notarial, cossu.

M. Marquis était fort aimé de ses clientes, des plus âgées surtout, pour lesquelles il avait des soins comme d'un fils aîné.

Les deux communications téléphoniques du matin lui avaient laissé un trouble dans l'esprit.

« Madame Champieux n'est pas dans son assiette, songeait-il, en se pinçant le bout du nez qu'il avait long, entre le pouce et l'index qu'il avait blancs et fins, – ce geste caressant

qui commençait à la racine de l'organe pour le suivre jusqu'à son extrémité, en le modelant comme une cire, lui aidait à fixer ses réflexions dans les cas difficiles. – Et quant, au jeune homme, son message m'a déplu. Cavalier, et puis indiscret... Une question de mariage ? Voilà qui m'inquiète à fond. Madame Champieux n'a pas moins de soixante-cinq ans. Mais on ne sait jamais, avec les dames. J'ai eu deux cas, dans ma clientèle... Son langage était incohérent. Voyons... Si je laissais l'étude cette après-midi ? Si j'allais me rendre compte ? »

M. Marquis prit donc le train de deux heures, puis une voiture, et il arrivait à la Maltournée à trois heures et demie. Ce fut Rose-Anne qui vint lui ouvrir la grande porte à laquelle il sonnait.

Tout en la saluant d'un air paternel, M. Marquis détaillait cette jolie fille à l'air un peu grave, bien mise, avec sa jupe noire, sa blouse de flanelle tennis à fines raies blanches et rouges, son haut col de lingerie et sa cravate rouge foncé, tout cet ensemble de lignes correctes qui s'harmonisaient avec la vague lisse des cheveux, avec les yeux sérieux sous les cils noirs courbés qui ne se relevaient pas tout à fait.

– Pourquoi diantre mademoiselle Rose-Anne n'est-elle pas encore mariée ? se disait le notaire. Les garçons de Fonfrèche manquent-ils de goût à ce point ?

– Madame Champieux peut-elle me recevoir ? demanda-t-il. Se porte-t-elle bien ? Et vous-même, mademoiselle Rose-Anne ? Mais quelle question ? Vous avez toutes les roses sur vos joues et tous les rayons dans vos yeux !

Rose-Anne sourit, un peu gênée.

– Vous dites cela pour me faire rougir. Vous prenez plaisir à me voir rougir, monsieur Marquis. Je m'en suis déjà aperçue.

– Qui n'y prendrait plaisir ? rétorqua-t-il galamment, car en effet, un flot incarnat passait sous la peau brune et veloutée

du jeune visage et semblait vraiment obéir au regard qui l'appelait.

Rose-Anne se détourna avec un rien d'impatience.

– Je vais annoncer votre visite à madame Champieux, dit-elle.

Elle monta en courant le grand escalier de chêne, tandis que le notaire la suivait plus posément.

Madame Clotilde faisait tout doucement les préparatifs de son petit thé solitaire, et sa première pensée fut qu'il fallait changer de théière, car celle qu'en cette minute elle « ébouillantait » dans les règles contenait tout juste deux petites tasses.

– Rose-Anne, donne-moi la théière d'argent qui est sur le dressoir de la salle-à manger, et fais vite quelques tartines au beurre d'anchois, minces et pas mal de beurre, comme les messieurs les aiment.

Elle connaissait bien, étudiait et flattait doucement les goûts masculins. C'est ce qui lui avait fait faire un si beau mariage.

– Je ne m'attendais pas au plaisir de votre visite, monsieur Marquis, dit-elle comme le notaire entra. Est-ce mon coup de téléphone qui vous a dérangé ? J'en serais confuse, quoique charmée de vous voir.

– Une promenade à la campagne de temps en temps m'est recommandée, et quel but plus agréable aurais-je pu choisir ? Nous parlerons de votre toit. Cela vous tracasse ?

– Beaucoup ! répondit-elle.

Et ses lèvres tremblèrent tout à coup, tandis qu'elle recevait des mains de Rose-Anne la jolie théière d'argent.

– Asseyez-vous là, monsieur Marquis. Vous aimez ce fauteuil, je crois. Oui, comme confort, il n’y a rien de mieux que le fauteuil Louis XV. Je préfère les dossiers droits aux dossiers trop renversés, surtout à mon âge, où il ne faut pas s’affaïsser. Ne vous placez pas en face de la lumière, c’est mauvais pour les yeux. Là, vous serez bien, en face de moi, et Rose-Anne vous approchera un petit guéridon pour votre tasse. Il y a des gens qui vous laissent avec votre tasse à la main, et alors on ne sait que faire de sa tartine... Oui, parlons de mon toit si vous voulez...

– Ne vous faites pas de souci pour si peu de chose, dit le notaire. Une expertise, un petit devis de réparations que je vérifierai, et puis les ouvriers arrivent, et vous ne vous inquiétez de rien. Vous pouvez même vous absenter.

– Ah ! merci ! je sors d’en prendre ! dit madame Champieux d’un ton lassé. Je suis rassasiée de faire et de refaire mes malles. Je n’aspire plus qu’à rester chez moi... Et si l’on allait découvrir des poutres pourries sous les tuiles ?

– C’est peu probable, mais enfin les poutres se remplacent aussi.

– J’ai un mauvais fonctionnement du cœur, mon pauvre notaire ; cela me rend très sensible à tout... Les procédés de mon beau-fils et de sa femme ne sont pas bienveillants comme on pourrait s’y attendre...

– Vraiment ? vraiment ? fit le notaire. Voilà qui m’étonne, car ils auraient tout intérêt...

– N’est-ce pas ?

Il y eut un silence. Le notaire ignorait les dispositions testamentaires de madame Clotilde, ou même si elle en avait pris. Cela le vexait un peu. Les termes extraordinaires du testament de Louis Champieux ouvraient la porte à toutes les fantaisies.

– Heureusement, reprit la douairière, que l'on trouve de l'obligeance ailleurs que dans sa propre famille... J'ai un jeune voisin...

M. Marquis dressa l'oreille...

– Le jeune Maistru, le fils de M. Élie Maistru, le propriétaire du Coin du Coin. Des gens plus riches que moi, mais qui vivent très... très... modestement. Un jeune homme vraiment distingué et courtois. Il m'a promis de surveiller les réparations... Entre nous, je crois qu'un projet de mariage n'est pas étranger à...

– Madame, interrompit le notaire qui se souleva un peu, les deux mains à plat sur les bras du fauteuil, et qui se pencha en avant, comme enlevé par la force de sa propre parole, madame, il est urgent que je vous détrompe. Ne comptez pas du tout sur les services, sur l'obligeance du jeune homme en question. Quelques minutes après votre communication téléphonique, j'en recevais une autre. M. Laurent Maistru téléphonait lui-même. Il tenait à me dire qu'il ne s'occuperait en aucune manière des réparations de la Maltournée... pardon, du Château – et qu'il doutait même que ces réparations fussent bien nécessaires...

Madame Champieux regarda le notaire, fixement, tandis que peu à peu ses yeux se vidaient de toute expression et qu'une pâleur gagnait ses joues, ses lèvres... Au bout de ses doigts, la petite cuillère d'argent pleine de thé sec et noir qu'elle mesurait trembla, puis tomba dans la soucoupe en cliquetant...

« J'ai été un peu brusque, songea le notaire. Mais tant pis ! J'ai arraché la dent d'un seul coup... »

Toute sa vie, – d'abord à l'étranger, ensuite avec un mari dont elle était la pourvoyeuse de confort plutôt que l'épouse, – madame Clotilde avait pratiqué l'empire sur soi, et cette réserve extrême qui tient de la dissimulation autant que de la dignité.

Le nuage qui avait obscurci sa vue se dissipa, son cœur se remit à battre, parce que, l'espace de deux minutes, elle avait lutté héroïquement, silencieusement, contre le désir fou qui lui venait de s'abandonner soit à la crise de nerfs, soit à l'évanouissement. Une horreur de tout, des gens, des choses, de la vie même, l'étouffait... Son premier mouvement fut pour reprendre la petite cuiller et pour rassembler tout doucement, avec une minutie lente, les parcelles de thé éparses sur la soucoupe.

« Une maîtresse femme ! comme elle se tient ! songea M. Marquis. De sa part, une idée folle, une idée sénile m'étonne beaucoup. Mais du moins je n'ai rien dit qui puisse lui faire deviner mon soupçon... »

Au bout de quelques minutes, madame Champieux fit lentement, et en surveillant sa voix :

– M. Laurent aurait pu me dire à moi-même qu'il avait changé d'idée... C'était plus simple.

– Assurément, dit M. Marquis. Mais son concours ne vous est pas du tout nécessaire.

– Nécessaire, non. J'étais contente de penser qu'un homme allait s'occuper des échelles et de tout cela...

Ses yeux se remplirent de larmes. C'était la réaction. Mais ses mains adroites allaient et venaient cependant de la bouilloire à la théière, sans oublier aucune des petites cérémonies minutieuses et délicates du rite quotidien. M. Marquis se rassura. Il aimait le thé bien préparé, et il appréciait celui de madame Champieux.

– C'est un affront malgré tout, reprit-elle.

– C'est un procédé désagréable en effet, concéda M. Marquis.

– J'en suis d'autant plus surprise, si j'y réfléchis bien, que ce jeune homme avait toutes les raisons du monde de désirer

ses entrées au château... Il a dit : *La Maltournée*, par téléphone ?

– Oui, j'en suis sûr. Cela m'a frappé comme une impolitesse.

– Oh ! cela n'a pas d'importance, fit madame Champieux qui trouvait que cela en avait beaucoup. Du moment que ce jeune homme est un malappris.

Rose-Anne entrait, portant l'assiette de beurrées à l'anchois. Elle remarqua aussitôt le teint décomposé de la vieille dame.

– Mon Dieu ! s'exclama-t-elle, vous ne vous sentez pas bien !...

Car le verdict du docteur sur un mauvais fonctionnement cardiaque l'avait sérieusement inquiétée...

– Ce ne sera rien, dit madame Champieux. Achève de faire le thé, Rose-Anne, et donne-m'en une tasse dès que tu pourras. Mais il faut que tu saches...

C'était le premier signe d'affaiblissement chez cette vieille femme fière et susceptible qui avait au cours de son existence dévoré bien des humiliations sans en rien laisser voir, parce qu'à s'en plaindre elle eût avoué qu'elle en avait souffert.

– Il faut que tu saches que Laurent Maistru m'a fait une avanie... et une lâcheté, Rose-Anne, une lâcheté !... Il a téléphoné à M. Marquis, après m'avoir offert – car je crois me souvenir que c'est lui qui me l'a offert... – de surveiller les réparations du toit ; il lui a téléphoné qu'il ne s'en occuperait en aucune façon, qu'il tenait à le lui dire... Et il a appelé le Château *La Maltournée*, par téléphone...

– Ce n'est pas possible, dit Rose-Anne posément. Laurent n'a pas fait cela.

Madame Champieux se tourna vers M. Marquis.

– J’avais, moi aussi, dit-elle, beaucoup d’estime pour ce jeune homme. Il recherche Rose-Anne ouvertement, aux regards de tout le village. Il s’est même affiché étrangement. Et moi, j’aurais volontiers favorisé cette recherche... Vous voyez comme on se trompe.

– Mais non, fit Rose-Anne, sans s’inquiéter de la vive rougeur qu’elle sentait monter à ses joues, on ne se trompe pas tant que ça. Laurent n’a pas promis une chose d’abord, et puis téléphoné pour s’en dédire. D’ailleurs, madame, savait-il que M. Marquis est votre notaire ?

– Il paraît bien qu’il le savait, fit le notaire.

– Mais j’en doute, moi. Et puis... qui l’avait informé que M. Marquis était déjà au courant de cette affaire de toit ?

– Évidemment, fit le notaire, il y a là un ou deux fils qui nous échappent. Mais le fait lui-même est manifeste... À mon avis, d’ailleurs, cela n’a aucune importance.

– Ah ! pardon, pour moi cela en a beaucoup, fit Rose-Anne. Une lâcheté ? non ! un message comme celui-là, non ! Offrir, promettre, se dédire ! et derrière le dos de madame Champieux ! Je vous assure, madame, que ce n’est pas possible...

– Donne-moi mon thé, et n’en parlons plus ! dit péniblement la vieille dame.

Rose-Anne servit le thé, gracieusement, avec l’attention et les petits gestes doux, soigneux, qui lui étaient naturels et que madame Champieux avait encore affinés. M. Marquis était enchanté d’elle. « Du charme, du bon sens, et saine comme un beau fruit !... Je ne souhaiterais pas mieux pour mon propre fils, dans le cas où madame Champieux aurait la bonne idée d’avantager par testament cette aimable fille. Quelle sorte de garçon est ce Laurent Maistru pour lequel il semble que Rose-

Anne mettrait sa main au feu ?... Il me semble qu'on m'a dit... vaguement... que ces Maistru, père et fils, étaient des sauvages, mal lavés, riches, avarés... cette histoire de téléphone est peut-être providentielle, si elle dessille les yeux de deux femmes aveuglées. Mais non, la petite voit très clair... Je n'y comprends rien... »

Dès que le thé fut pris, madame Champieux alla s'asseoir à l'autre bout du salon, devant son bureau en marqueterie, pour écrire un billet.

« Monsieur, ne prenez pas la peine de venir ce soir. Je serais désolée de vous déranger, et je vous dégage de toute obligation. M. Marquis fera le nécessaire. Recevez mes salutations bien sincères.

« Clotilde Champieux, à monsieur Laurent Maistru, chez lui. »

« Le nom de M. Marquis lui montrera que je sais tout », se dit-elle en cachetant l'enveloppe.

– Rose-Anne, tu enverras ce billet, non par la poste, car il arriverait trop tard, mais par le petit quand il passera pour prendre les commissions. Et dis-lui bien d'y aller tout droit...

Rose-Anne savait qu'à cinq heures, dès que l'obscurité tombait, Laurent Maistru et son père rentraient de leurs champs par le chemin qui bifurquait sur l'avenue du Château. Le cœur lui battait tandis qu'en embuscade au coin de la terrasse elle plongeait ses regards dans le rideau mince des branchages dépouillés, entre les ornières profondes creusées dans le terreau rougeâtre, et qui s'en allaient minces et convergentes par la brume fine comme une gaze qui là-bas montait et se mêlait à la fumée d'un petit feu de débris...

Bientôt, dans le clair-obscur brun et limpide, elle aperçut deux silhouettes ; larges épaules, et le trait noir d'un outil en l'air ; puis elle entendit le cahotement du tombereau entre les ornières, le pas du cheval, les voix espacées.

Elle descendit le bout d'avenue et attendit à la croisée des chemins. Laurent la devina tout de suite malgré l'ombre. Il dit en soulevant son chapeau :

– Bonsoir, Rose-Anne.

– Bonsoir, Laurent. J'ai une commission de madame Champieux pour vous.

Elle prononça cette petite phrase très distinctement, à cause des deux domestiques qui passèrent avec le cheval et le tombereau. Le père et le fils s'arrêtèrent.

– Je suis bien aise de vous voir, mademoiselle Rose-Anne, dit Élie Maistru, remuant son bonnet de lapin. C'est un plaisir rare pour moi, mais j'espère l'avoir plus souvent par la suite.

– Merci, fit-elle écoutant à peine. Il vient de se passer une chose assez extraordinaire. Laurent, savez-vous qui est le notaire de madame, à la ville ?

– Son notaire ? ma foi non, dit Laurent. Madame Champieux m'a bien parlé ce matin de son banquier et de son notaire, mais sans me les nommer.

– Avez-vous téléphoné à M. Marquis dans la journée ?

– Je n'ai téléphoné à personne. Pourquoi ces questions, Rose-Anne ?

Élie écoutait attentivement, mais tout à coup il demanda s'il était de trop.

– Non, au contraire, dit Rose-Anne. Vous nous aiderez. Encore une énigme. Quelqu'un a téléphoné à M. Marquis en prenant votre nom, Laurent.

– Allons donc ! c'est trop bête ! dit-il. Et c'est dangereux.

– Oui. Vous – censément – avez déclaré au notaire que vous ne vous occuperiez pas des réparations du toit, et vous avez appelé le Château la Maltournée...

– C'est un peu fort ! dit Laurent. J'éclaircirai cette affaire. Madame Champieux doit me tenir pour un grand goujat. Moi qui lui avais offert mes services, au contraire. Et téléphoner derrière son dos, à son notaire !... C'est inouï ! Il faudrait savoir d'où l'on a téléphoné, et l'heure exacte. On ne téléphone qu'à la poste, au magasin Deniset, à la cure, et encore chez M. Sébastien Champieux... Mais on va surtout à la poste, ou au magasin Deniset... Je suppose qu'à la poste on ne me répondra pas, à cause des règlements.

– Et madame Deniset est très prudente, fit Rose-Anne. Le malveillant qui a pris votre nom était au courant de deux choses... une, des réparations ; deux, de l'offre que vous avez faite à madame Champieux.

– Moi, je n'en ai parlé à personne, déclara Laurent.

– Tu en es sûr ? demanda son père.

– Parfaitement sûr. C'est ce matin même que nous avons eu cette conversation.

– Veuillez dire à madame Champieux tous nos regrets de l'ennui qui lui arrive, fit Élie Maistru avec la courtoisie naturelle qu'on s'étonnait de rencontrer sous son apparence déguenillée. Nous allons chercher le mauvais plaisant, mon fils et moi, et je vous garantis que nous le trouverons.

– Madame m'a dit de vous remettre ce billet. S'il est un peu hautain, Laurent, n'en soyez pas vexé, fit Rose-Anne, avec une

inflexion de sollicitude presque tendre dans la voix. Je vous assure que madame Champieux est malade de cette affaire.

Élie pensa : « Cette fillette a du cœur et de la raison... Je devrais... je devrais... m'ôter de leur chemin. C'est moi qui barre la route... »

XII

ENQUÊTE ET GENDARMES

– Tu n’as aucun soupçon ? demanda Élie en reprenant sa marche, les genoux un peu affaissés à chaque pas, ce qui le faisait paraître moins grand que Laurent.

– Aucun. Je m’y perds. Je ferai mon enquête immédiatement, dans les quatre maisons où l’on peut téléphoner. Mais ce coup de téléphone peut être parti d’ailleurs que du village.

– Voilà qui compliquerait les recherches, dit Élie, dont toutes les rides dures se concentraient, se nouaient entre les sourcils et autour des lèvres... Nous tenons deux faits certains : la personne connaissait le nom du notaire de madame Champieux, et elle savait que madame Champieux avait communiqué à son notaire ton offre de t’occuper des réparations... Quand madame Champieux a-t-elle fait cette communication ?

– Tout de suite après notre conversation, je suppose. Elle m’a dit en effet qu’elle téléphonerait, avant midi, à son notaire, pour avoir l’adresse d’un maître-couvreur.

– D’où a-t-elle téléphoné ?

– Je n’en sais rien, mais je suppose qu’elle va chez madame Deniset pour cela, comme tout le monde... Je vous quitte ici, père. Je prends la ruelle. Ne m’attendez pas pour le souper.

Le passage étroit qui serpentait entre des cours de ferme, des murailles d’étables et de « chartis », débouchait finalement sous une voûte, presque en face du magasin Deniset. Laurent traversa la rue en deux enjambées, entra dans le magasin, si

préoccupé qu'il oublia presque d'abaisser la pioche qu'il tenait sur l'épaule.

Madame Deniset et son fils, accoudés épaule contre épaule au pupitre, vérifiaient ensemble une longue colonne de chiffres sur lesquels la mère faisait glisser par petites saccades le bout de son porte-plume fait d'une aiguille de porc-épic noire et blanche. La grosse lampe à pétrole suspendue au plafond sous un large abat-jour de tôle peinte en blanc, les éclairait d'une lumière crue. Le magasin était vide de clients à cette heure où toutes les ménagères s'affairaient à préparer le souper pour leurs hommes.

– Ah ! bonsoir, monsieur Laurent, dit madame Deniset avec son amabilité de commande. Qu'est-ce qu'il y a à votre service ?

– Un lit pour ta poupée ? proposa François qui n'avait pas encore tout à fait digéré sa petite rancune.

– Voyons, voyons, François ! fit la mère. Sois raisonnable. On n'en parle plus de cette poupée, n'est-ce pas ? Voyez-vous deux grands gaillards qui causent d'une poupée ? On se moquerait de vous...

– Voudriez-vous me dire, madame, commença Laurent sans s'arrêter aux bagatelles de la porte, si c'est d'ici que madame Champieux a téléphoné dans la matinée ?

La question fut si directe que la marchande allait y répondre par surprise... Mais comme elle ouvrait la bouche, son prompt instinct l'arrêta, en même temps que François la poussait du coude...

– Ça, dit François trop gravement, c'est notre affaire.

– D'accord, c'est votre affaire. Mais tu m'obligerais en me donnant ce renseignement. D'ailleurs, je peux l'avoir de madame Champieux elle-même. Je peux aller le lui demander.

Mais c'est pour gagner du temps. Et je vous ferai une autre question. Après madame Champieux – car si elle n'avait pas téléphoné d'ici, vous auriez dit non, tout simplement, – après elle, une autre personne a téléphoné en prenant mon nom. En avez-vous connaissance ?

– Monsieur Laurent, êtes-vous bien sûr de ce que vous dites ? s'écria madame Deniset. En tout cas, la chose ne s'est pas faite chez nous. Personne n'a téléphoné après madame Champieux.

– ... Personne que nous sachions... corrigea son fils.

Elle le regarda, un peu saisie du ton très réservé qu'il prenait.

– Tu peux compter sur notre discrétion, Laurent, poursuivit François.

– Je ne te la demande pas, au contraire, fit Laurent avec un rire bref. Je désire que cette affaire s'ébruite. Je l'éclaircirai plus facilement si tout le monde en parlé. Quelqu'un, dans l'intention de me brouiller soit avec madame Champieux, soit avec les dames Dupommier, a pris mon nom pour envoyer au notaire de madame Champieux un message désagréable.

– Est-ce possible ! mais est-ce possible ! s'écria madame Deniset avec des apparences de grande consternation, quoique enchantée au fond, comme on l'est au village, d'un remous dans les eaux dormantes de la vie quotidienne. En tout cas, monsieur Laurent, personne n'a demandé le téléphone après madame Champieux...

– Personne que nous sachions, répéta son fils avec insistance.

– Mais comment veux-tu, François ?... il faut traverser le magasin pour aller à notre téléphone...

Laurent Maistru resta immobile une minute, dans l'espoir vague qu'une petite lumière allait luire... Mais la mère et le fils ne disaient plus rien.

– Excusez-moi de vous avoir dérangés, fit le jeune homme. Je vais m'informer à la cure.

Quand il fut sorti, madame Deniset se tourna vers François.

– Il y a une chose bien simple à faire, prononça-t-elle, avec un petit bruit dans sa gorge qui n'était pas un rire, mais une sorte de léger bêlement trois fois répété à bouche fermée, un petit euh ! euh ! euh ! moqueur indiquant sa supériorité, et qui signifiait : « Devant le monde je te laisse parler, mon petit François ; mais entre quatre-z'yeux, tu n'es que le petit garçon que j'ai fessé bien des fois... »

– Je vais, poursuivit-elle, sonner le bureau pour qu'on me dise combien de communications on a portées à notre compte aujourd'hui.

François approuva, hochant de la tête très longtemps, comme un mandarin de porcelaine, et tortillant sa moustache dorée qu'il essayait de tirer jusqu'à l'oreille, dans sa préoccupation. Sa mère revint au bout de cinq minutes, des régions obscures où elle avait disparu.

– Trois ! fit-elle d'une voix un peu altérée. La troisième, c'est moi, à quatre heures, pour ces pruneaux, tu sais. Mais la seconde ? avant midi ? C'était pour la ville, à ce que me dit le bureau. Le bureau, naturellement, ne veut pas nommer l'abonné... Mais voilà quarante centimes, avec la taxe d'abonnement, qui nous restent sur les bras... J'appelle ça une filouterie ! s'écria-t-elle exaspérée. S'introduire chez nous pour téléphoner gratis !

– Il s'agit bien de ces quarante centimes ! dit François.

Sa mère le regarda sous la lampe, en plein dans sa figure rose et ses yeux bleus.

– François ! articula-t-elle, tu me caches quelque chose... Tu sais... – une lueur montait dans son esprit. – Tu sais qui a téléphoné ?

Pareil à un pauvre oiseau hypnotisé, il cligna des yeux ; il s'effara.

– Est-ce toi ? poursuivit la mère.

– Ah ! tu ne voudrais pas ! protesta-t-il.

– Alors, qui est-ce ?

– Je ne te le dirai pas ; c'est très grave.

Il jouissait énormément de la situation, tout à coup.

– Tu ne me le diras pas ! cria la mère qui en croyait à peine ses oreilles. Tu veux donc te brouiller avec moi !

– Mais non, mais non, maman... Seulement, vois-tu, c'est une affaire... une grosse affaire... Laisse-moi réfléchir un peu, et voir ce qu'on en pourra tirer.

– Je sais garder un secret, et même mieux que toi, insista madame Deniset. Si tu ne me le dis pas tout de suite, c'est fini, tu sais, d'avoir du cacao à l'avoine pour ton déjeuner...

– Ah ! soupira François, les femmes tiennent toujours le manche...

Il se décida. Faisant de ses deux mains un cornet, il mit sa bouche à la hauteur de l'oreille maternelle, et souffla un nom. Madame Deniset recula, impressionnée.

– Ne me dis pas ça ! exclama-t-elle.

– Parfaitement. C'est comme je te le dis.

– Eh bien ! voilà du propre...

Laurent sonnait à la porte de la cure. On l'introduisait, par le petit vestibule plein d'un fumet de pommes de terre frites, dans le cabinet de travail de M. Lioumenet. Le pasteur arriva au bout de cinq minutes, se frottant les mains, ce qui lui donnait une contenance et un air de cordialité.

– Ce n'est pas la peine de m'asseoir, merci, dit Laurent. Je voudrais savoir seulement si aujourd'hui, avant midi, quelqu'un est venu à la cure pour téléphoner sous mon nom...

– Sous ton nom ? aujourd'hui ? avant midi... Voyons... Mais c'est que je suis absent, moi, presque toute la journée, tu sais... fit le pasteur un peu éperdu... Sous ton nom ? Qu'est-ce que tu me racontes là ?

– Seriez-vous assez obligeant pour le demander à madame ?

– Hum ! à ma femme ?... Attends un peu... Si c'est une chose plutôt... particulière... ne crois-tu pas qu'il vaudra mieux la garder... entre nous ?

– Au contraire, je désire qu'elle se répande, persista Laurent.

– Dans ce cas, ma femme est là... dit M. Lioumenet trop troublé pour être suspect d'ironie. Je vais voir... je vais la questionner.

La petite personne ébouriffée, pomponnée, bruissante, se précipita deux minutes après et assaillit Laurent de questions pointues qui ressemblaient aux coups de bec d'une mésange ; elle ne fut pas longue à décortiquer cette noix.

– Ce n'est pas à la cure que la chose s'est faite, malheureusement ! dit-elle. Mais je vais mener ma petite enquête. Demain j'aurai le mot de l'énigme. N'en doutez pas, monsieur Laurent. C'est un rival à vous, cela va sans dire. Un rival amoureux ; nous serons vite sur la trace. Étant donnée la personne que vous aimez, quelle autre personne aime la même personne que vous ? Voilà tout le problème... Maintenant, comme vous le dites très bien, le message peut être parti de la ville, quoique ce ne soit guère probable... C'est très amusant, en tout cas. Je veux dire que c'est bien triste, certainement... Non, mon ami, je ne dis rien de contraire à la morale, puisque je dis que c'est bien triste !

Car son mari lui adressait des signaux de réprobation.

La famille Sébastien allait se mettre à table pour le souper quand un coup de sonnette très vif retentit dans le corridor. La bonne vint dire un instant après qu'on demandait monsieur.

– Tâche de revenir tout de suite, Sébastien ; les œufs sur le plat froidissent si vite, dit sa femme.

Mais il fut bien dix minutes avant de reparaître. Et il soufflait, et il faisait : « Peuh ! peuh ! peuh ! » en gonflant les lèvres, comme un homme qui va dire : « En voilà de belles ! »

– Qu'est-ce que c'est ? demanda madame Angélique impatiente.

– Tout à l'heure, ma chère. Ça ne froidit pas. Tandis que les œufs...

Il coupait sans se presser le croûton de pain frit ; il moulait du poivre.

– C'est heureux, dit-il, la bouche pleine, que je ne sois pas sorti ce matin. Comme ça, je suis sûr de mes affirmations, si jamais la justice s'en mêlait.

– La justice ! crièrent à la fois sa femme et son fils.

Myrielle semblait indifférente ; elle jouait avec sa fourchette. Tout l'ennuyait. Sa surexcitation du matin était tombée.

– Figurez-vous, poursuivit Sébastien entre ses bouchées qui se rattrapaient, figurez-vous qu'un quidam mal intentionné a téléphoné ce matin en prenant le nom de Laurent Maistru.

– Pourquoi faire ? demanda Louis intéressé.

– Pour l'embêter, évidemment. Pardon, Angélique, mais c'est un fait. Pour brouiller ses cartes avec le Château...

– Le Château ! s'exclama sa femme comme si on fût allé sur ses brisées en ennuyant le Château.

– Parfaitement : le Château, madame Champieux, ma belle-mère... On n'en finit pas de lui jouer des tours à cette pauvre femme. C'est à la déguster du pays.

– Le Ciel t'entende ! dit madame Angélique avec ferveur. Mais comment Laurent Maistru est-il fourré là-dedans ?

Son mari expliqua l'imbroglio du mieux qu'il put. Laurent, qui ne tenait pas le moins du monde à en faire mystère, lui avait donné la version complète et exacte de l'incident, pour qu'elle fût répandue telle quelle.

– Mais c'est fou ! dit madame Sébastien. Pourquoi en parle-t-il à chacun ? Quelle rumeur ça va faire dans le village ! Surtout si madame Lioumenet mène le branle. Tu ne dis rien, Myrielle ?

– Ça ne m'intéresse pas du tout, fit-elle, dédaigneuse. Ces cancans de petit village... Dieu ! que c'est assommant ! Je donnerais cent sous pour être née ailleurs...

– C'est vrai qu'on choisit ses parents bien à la légère ! dit Louis avec l'impertinence que sa mère excusait toujours, que son père avalait plus péniblement...

Madame Sébastien frétillait de hâte d'être au lendemain.

– J'irai voir madame Clotilde, comment elle prend la chose...

Myrielle poussa un éclat de rire aigu, nerveux.

– J'irai aussi, fit-elle. J'aime à danser au bord d'un abîme...

– Est-ce que tu délirais ? demanda son père.

Le lendemain, on ne parlait dans Fonfrèche que de cette affaire de téléphone ; à neuf heures, on tenait déjà douze solutions toutes contradictoires. Même le brigadier de gendarmerie s'en occupait, et avant de s'en aller, requis pour tout le jour à la ville où il devait renseigner la justice sur un vol de fagots, il laissa des instructions sévères à son subordonné, un jeune Pandore arrivé de la veille et qui ne connaissait rien ni personne dans le pays.

– Ouvre l'œil et le bon, lui dit-il. Surveille les rôdeurs ; il y a déjà cette histoire de soi-disant cambriolage au Château qui n'a jamais été éclaircie. Et ce coup du téléphone. C'est à madame Champieux qu'on en veut. Une femme seule. Si elle ne peut pas compter sur la gendarmerie, sur qui peut-elle compter, je te le demande ?... Aux gens suspects, tu réclames leurs papiers, et s'ils ne peuvent pas les produire, en avant marche au poste... Je serai rentré vers les huit heures.

Pandore, dont le propre nom était d'ailleurs Ulysse Clampin, ouvrit les yeux, les oreilles, et se promena tout le jour aux abords du village d'un pas régulier, patrouillant tout seul et se faisant des rapports à lui-même.

Jusqu'à cinq heures, il n'aperçut rien de suspect, mais à cinq heures précises il tomba en arrêt devant un vagabond.

Coiffé d'une peau de lapin crasseuse et râpée, un gilet de laine effiloché pendant sur ses hanches et laissant voir des trous aux aisselles, le pantalon frangeux bâillant aux chevilles, et les souliers rougis d'humidité s'ouvrant pour donner de l'air aux or-

teils, le pauvre hère s'en venait baissant la tête, très absorbé dans une méditation dont le texte était probablement sa poche vide...

– Halte-là ! fit Ulysse Clampin, se campant devant lui dans le chemin étroit, bordé de deux ornières, qui à partir de la terrasse du Château-Champieux traversait en diagonale tout le domaine du Coin du Coin.

Le vagabond leva la tête d'un air surpris, et sans rien dire obliqua vers l'ornière de gauche pour continuer sa marche.

– Je dis : halte-là ! répéta le gendarme. Et quand je dis halte-là ! c'est pas pour qu'on aille son train.

Il prenait une grosse voix pour donner du volume à sa conviction.

– Voyons ! voyons ! du calme ! fit l'homme au bonnet de lapin. Qu'est-ce que vous voulez ? Il y a erreur.

– Montrez vos papiers. On verra bien s'il y a erreur.

– Mes papiers ?

– Oui, vos papiers ? où sont-ils, vos papiers ?

– Pas sur moi, en tous cas, dit Élie Maistru, qui voulut écarter le gendarme. Voyons, mon garçon, ne faites pas la bête ! Il faut que vous soyez bien nouveau dans la commune...

– Insulte à la gendarmerie, et d'une, constata Ulysse Clampin. Refus d'obtempérer, et de deux. Absence de papiers, et de trois. Il se peut que je sois nouveau dans l'endroit, mais j'ai le droit d'y être. Et vous, depuis combien de temps y séjournez-vous ?

– Depuis cinquante-six ans, dit le loqueteux qui se mit à rire.

C'était pousser la plaisanterie un peu loin. Le gendarme saisit par le bras l'homme suspect.

– En marche ! dit-il. Tu t'expliqueras au poste.

– Vous vous faites une mauvaise affaire, dit Élie Mastru ennuyé. Je suis un communier, j'habite Fonfrèche depuis toujours... Je suis le propriétaire du domaine où nous sommes en ce moment ; comprenez-vous ? je suis Élie Mastru du Coin du Coin...

Peut-être que, s'il n'avait pas ajouté cette dernière phrase, le gendarme eût consenti à examiner la première assertion ; mais toute sa raison se révolta contre la seconde... Il fixa un œil sévère sur la misérable loque de lapin ; puis ce regard descendit, degré par degré, s'arrêtant à chaque trou, à chaque effilochure, à chaque évidence de sordide pauvreté.

– Toi, un propriétaire ! fit Ulysse avec une ineffable ironie. Si tu disais chiffonnier, oui, alors on pourrait causer. Ah ! pas de ça, s'exclama-t-il comme Élie Mastru essayait de le devancer. Te cavale pas. Pour ce qui est de carapater, je carapate plus vite que toi...

Cela, c'était évident, et d'ailleurs, une fuite ignominieuse, une poursuite dont le résultat n'était pas douteux, présentaient trop d'inconvénients pour qu'Élie y pût songer. Il se résigna. Silencieusement, il marcha à côté du gendarme ; il se disait : « Pourvu qu'on ne rencontre pas trop de monde... On parle trop des Mastru pour mon goût, cette semaine... D'abord la poupée, ensuite le mystère du téléphone. Si l'on apprend que je me suis fait arrêter comme vagabond, ce sera complet. Supposons que je croise le pasteur, ou Sébastien Champieux, ils témoigneraient de mon identité, naturellement ; mais tout le village en bourdonnera comme une ruche d'abeilles... »

Son fils était parti dans l'après-midi pour la ville, afin de recueillir chez M^e Marquis quelques renseignements sur les

termes mêmes du message téléphonique, sur le timbre de voix entendue, sur l'heure exacte, détails qui fourniraient peut-être une clef à l'énigme. C'est ainsi qu'Élie Maistru rentrait seul des Champs ce soir-là, ses deux domestiques ayant rejoint par un détour la grande route plus unie, à cause de Coquin qui perdait un fer...

La première lampe brillait derrière les croisillons de la petite maison à arcades, où le locataire s'embusquait comme une araignée à l'affût des nouvelles. Un rideau blanc bougea. Ensuite une petite fille portant un panier, fila sur le trottoir, leur jeta un coup d'œil. Et alors Élie Maistru s'abaissa jusqu'à parler amicalement avec le gendarme, de la pluie et du beau temps, comme on cause avec un brave Pandore qu'on a rencontré par hasard faisant sa tournée. Il n'osait même souhaiter qu'une connaissance le saluât par son nom, car l'explication serait publique, ce qu'il fallait éviter à tout prix.

La montée du village lui parut longue ; Ulysse ne répondait que par de brusques monosyllabes à ses avances de conversation. Enfin la lanterne du poste apparut, éclairant les dix marches de pierre. Élie hésita un instant, mais il reçut dans le dos une poussée qui faillit mettre en déroute ses résolutions prudentes. Il se retourna, et ses yeux sous leurs gros sourcils dardèrent une telle flamme de colère qu'Ulysse sentit que son zèle l'avait entraîné un peu loin. Il ouvrit la porte.

– Entrez, dit-il, sans joindre aucun geste à l'invitation verbale.

La pièce était obscure. Élie Maistru alla en tâtonnant s'asseoir dans un coin, sur le banc, et il resta là, immobile et silencieux, le buste penché en avant, les deux mains serrées entre ses genoux, tandis que le gendarme allumait la lampe du plafond.

– Où est le brigadier ? demanda Élie au bout de quelques minutes.

– Absent. Il rentrera à huit heures.

– Et vous allez me retenir jusqu'à son retour ? c'est un peu trop prolonger la plaisanterie, dit le vieux paysan qui se leva. Je veux éviter un esclandre, pour vous autant que pour moi, mais laissez-moi partir, je vous dis...

Pour toute réponse, Ulysse se dirigea vers la porte, donna un tour de clef dans la serrure, puis revint, l'air intensément pénétré de sa responsabilité.

– Par file à gauche ! prononça-t-il.

Il ouvrait une autre porte, et tenant Élie par le bras, il le dirigeait à travers un petit corridor sombre, jusqu'à la pièce étroite, faiblement éclairée par un soupirail, que les enfants de Fonfrèche appelaient le « croton » et d'où ils entendaient souvent sortir les gémissements ou les chansons de quelque ivrogne.

« Ça y est ! j'y suis ! me voici au croton ! » pensa Élie avec une sorte d'horreur que tempérait le ridicule de la situation.

Il ne faisait plus aucune résistance, tant il sentait que la logique du stupide incident devait se dérouler jusqu'au bout... Crier, se colleter avec le gendarme, ameuter deux ou trois passants... précipiter enfin la catastrophe et la révélation ?... Élie Maistru haussa les épaules, s'assit sur l'escabeau et laissa tomber son menton sur ses deux poings. Le gendarme était sorti, la clef avait grincé. Les minutes se traînaient incroyablement lourdes et longues.

– Dès que le brigadier rentrera, dites-lui que vous avez arrêté un vagabond nommé Élie Maistru, avait fait l'orgueilleux paysan, ce contempteur de l'opinion publique, celui qui disait toujours : « Qu'importe mon habit ? on sait qui je suis... » Et le gendarme, frappé du ton demi sérieux, demi ironique de cette espèce d'ordre, s'était arrêté une seconde sur le seuil.

– En règle ! avait-il répondu, faute de savoir mieux dire.

Élie Maistru parlait seul avec ses réflexions...

Personne ne se connaît. Il n'avait pas cru qu'il eût l'air d'un vagabond à ce point... au point d'être arrêté et mis au croton... Sans doute son « broustou » était troué ; son pantalon n'était pas neuf... Mais est-ce que le visage d'un homme qui commande chaque jour à deux domestiques, sans compter les journaliers et Phanélie, est-ce que son allure, son langage sont ceux d'un vagabond ? Ce gendarme était peu physionomiste. Quelle tête il allait faire tout à l'heure ! Élie essayait de ne point sentir le goût amer de l'humiliation ; il essayait même de la trouver drôle... Lui, le maître du Coin du Coin, arrêté sur son propre domaine... Cet imbécile de gendarme l'avait même poussé dans le dos... À ce souvenir presque physique qui faisait tressaillir et se hérissier son épiderme, une brûlure montait à ses vieilles joues, à son front ridé, à ses tempes déshabituées de rougir. L'affront était intolérable...

Élie se leva, promena ses pas agités à droite, à gauche... bientôt arrêté par la muraille qui limitait l'étroit espace... La vague, lente à monter, se gonflait, emplissait la poitrine, la gorge, à les faire crier et craquer... Ce fut une fureur folle et courte, comme ce cachot en avait vu souvent... Élie tenait au bout de ses doigts le bonnet de lapin mou et gluant comme une bête morte... Tout à coup il le saisit entre ses deux mains, le tira, le déchira en deux, jeta les morceaux loin de lui, puis les pourchassa, les piétina...

– C'est fini ! c'est fini ! murmurait-il sourdement... Mon Dieu ! mon Dieu ! que ce soit fini...

Il se laissa retomber sur l'escabeau. Que voyait-il dans les demi-ténèbres ? Son image peut-être, plus scandaleusement haillonneuse qu'elle n'apparaissait aux yeux habitués de l'entourage ?... Sa vie de maniaque apathique ? Les chaînes de

sa bizarre inertie ? Son dégoût de toutes choses, son indifférence pour la maison morte où Laurence n'était plus ?...

Se voyait-il ? Terrible vision, devant laquelle nous étendons des voiles, nous tous tant que nous sommes...

Les heures passaient ; on entendait frapper les demies, les quarts, à l'horloge du clocher ; et c'étaient des résolutions aussi que martelait cet airain dans une volonté ressuscitée. Élie se parlait à lui-même, et il y avait à présent comme un rire de triomphe dans les phrases entrecoupées... « Je reprendrai ma place... Laurent pourra se marier. Je lui bâtirai une maison... Phanélie va être étonnée... Je m'habillerai de neuf. J'en causerai avec le pasteur... Laurence, Laurence ! si tu m'as vu, tu en as eu du chagrin... J'aurais dû penser à ça... »

Vers huit heures, des voix se firent entendre, d'abord unies, monotones. Élie pensa : « C'est le gendarme qui fait son rapport... » Puis il crut saisir une intonation plus haute et des exclamations : enfin un pas retentit dans le petit couloir... Alors un accès d'horrible timidité s'empara d'Élie Maistru ; il aurait donné n'importe quoi pour retarder le moment où la porte s'ouvrirait. Il se leva, pour avoir l'air d'un homme libre qui se promène les mains dans ses poches, et non d'un prisonnier affalé sur son escabeau. Et pendant les deux minutes qui suivirent encore, il eut le temps de se dire : « Si j'avais vécu comme tout le monde... si j'avais fait mon simple devoir... au lieu de m'entêter à être un égoïste et un demi-fou, je ne serais pas ici, comme une bête enfermée... » La sensation de captivité, et de ne pouvoir se dérober avant que le brigadier entrât, le saisit, l'enveloppa de honte, de révolte, surtout d'un vrai mépris pour lui-même. L'écroulement, commencé des mois auparavant, par de petits coups de sape, était complet.

La porte s'ouvrit ; le brigadier parut sur le seuil, élevant dans sa main une petite lampe à réflecteur.

– Monsieur Maistru... fit-il au bout d'un instant, d'une voix enrouée et émue... C'est une erreur, une déplorable erreur...

– En êtes-vous sûr ? demanda le paysan d'un ton un peu goguenard... Votre brave gendarme est comme les chiens, qui n'aiment pas les gens mal habillés...

– Si vous le prenez ainsi ! murmura le brigadier qui s'était attendu à une toute autre algarade.

– Oui. C'est ainsi que je le prends. Je n'en dirai rien, vous n'en direz rien. Entendu ?

– Parfaitement, monsieur Maistru. Je vous en remercie.

– Faites-moi sortir par l'autre porte. Je ne tiens pas à rencontrer Pandore.

– Ulysse Clampin, monsieur Maistru.

– Ulysse était, si je ne me trompe, un personnage très malin, dans l'antiquité.

– Bien possible, monsieur Maistru. En tout cas, monsieur Maistru, ne lui gardez pas rancune.

– Comment donc, brigadier ? Au contraire !

XIII

UN MAURE CHANGERAIT-IL SA PEAU ?

Le lendemain matin, le maître du Coin du Coin ne comprenait plus grand'chose à la crise par laquelle il avait passé la veille. Les raisons profondes de sa détresse lui échappaient maintenant. Il ne concevait plus pourquoi il avait tant redouté un éclaircissement public. Rencontrant Sébastien, par exemple, ou appelant le boulanger hors de sa boutique, il lui aurait dit : « Voilà un imbécile de gendarme qui m'arrête comme vagabond : expliquez-lui donc qui je suis. » Avec quel empressement l'autre aurait déféré à son désir !... Oui, mais comme il se serait tordu les côtes, la minute d'après !... Un quart d'heure plus tard, de boutique en boutique, l'histoire aurait bondi comme une sauterelle... Et, au village, ce n'est pas comme à la ville où l'on oublie vite ; au village, une anecdote a la vie dure ; elle se transmet, si elle est vraiment « farce », d'une génération à l'autre, elle se condense en un proverbe, ou en une sorte de légende. Les petits-enfants de Laurent, cinquante ans plus tard, auraient entendu narrer l'aventure de leur aïeul. Un déguenillé qui fut arrêté comme vagabond sur son propre domaine...

En repassant par toute la filière du raisonnement, Élie Mastru admettait qu'il avait eu raison d'éviter un éclat. Mais l'horrible angoisse d'âme, la vision mentale d'une vie gâchée, cela, c'était de l'exagération... Rien ne pressait pour le grand changement. Ce n'est pas à l'entrée de l'hiver qu'on chambarde sa maison... De petites réformes, oui, peut-être...

À midi, il était morose. Phanélie apporta le café comme à l'ordinaire, quand les domestiques furent partis... Élie Mastru

tournait et retournait la tasse entre ses longs doigts osseux, avant de la remplir.

– Regardez-moi ce bol, fit-il, les sourcil froncés. Oh ne sait plus où boire, tant c'est ébréché.

– Je pourrais le casser, dit Phanélie, avec son flegme cotonneux.

– Je m'en charge, grommela le maître.

Alors, à la grande stupéfaction des deux spectateurs, il jeta la bol sur les dalles, où quatre ou cinq tessons s'éparpillèrent.

– Si je cassais aussi le mien ? demanda Laurent avec un rire jeune dans la voix.

– J'allais te le dire.

Et le bol du fils suivit celui du père... Phanélie béante regardait ces deux insensés, tout son embonpoint gélatineux secoué d'émoi.

– Faut-il continuer ? dit Laurent, qui de grand sang-froid examinait une soucoupe.

– Continuons ! fit le père gravement.

Il alla au buffet, y prit quatre autres tasses, les lança parmi les débris ; puis à l'évier où les assiettes creuses dont on venait de se servir étaient empilées...

– Il faut les laver avant de les casser, ordonna-t-il de l'air de quelqu'un qui concerte la chose la plus raisonnable du monde...

Phanélie s'était assise ; sa poitrine ballante, son ventre arrondi sous le tablier bleu, ses genoux même avaient des secousses d'un rire à bouche fermée qui lui faisait trembler les joues, et ses petits yeux à demi clos pleuraient...

– On dit bien, marmottait-elle, que les Maistru sont fous un jour par an !...

Toute la vaisselle ébréchée, fendue, craquelée, tachée de brun, alla grossir le petit monticule de tessons. Les destructeurs y mettaient de la réflexion, d'ailleurs, et du choix...

– Faut-il casser ce pot à confitures ? demandait le père, balançant sur la paume de sa main la grossière faïence jaune tout éraillée.

– Oui, prononçait Laurent après y avoir plongé son nez ; d'abord il sent la graisse, et puis, ces morceaux d'émail qui tombent, ça donne l'appendicite...

– Ce plat ?

– Gardons-le pour le chat...

– La soupière sans anses ?

– Ah, oui, cassez-la, s'écria Phanélie, je m'y brûle les mains sept fois par semaine quand je la mets sur la table.

– Une soupière sans anses ! A-t-on idée d'une ménagère assez idiote pour garder la soupière quand elle n'a plus d'anses ? fit Élie en lançant vers la cousine un coup-d'œil qui lui parut féroce.

– Cousin ! cousin ! cria-t-elle vraiment alarmée...

Le ménage était si réduit qu'il n'y avait pas en définitive plus de trois douzaines d'objets cassés sur le carreau ; mais l'ensemble n'en produisait pas moins un assez bel effet. Le père et le fils se regardèrent ; ils riaient comme des enfants. Élie semblait rajeuni.

– Ce n'est pas tout de casser, dit-il. Il faut remplacer. Va chez Deniset, et achète un service complet, pour le déjeuner, pour le dîner, pour le café, etc...

– À fleurs ? demanda Laurent.

– Non, pas à fleurs. Les fleurs, ce sera pour ton ménage à toi. Prends de la faïence blanche, solide...

– Je ne serais pas étonnée, dit Phanélie dont le triple menton tremblait non plus de rire, mais d'énervement, je ne serais pas étonnée qu'on me mette aussi aux balayures...

– Ça viendra ! dit Élie d'une voix étrange, dont elle n'avait jamais encore entendu la vibration de colère et de mépris ; car c'était d'une voix molle, hésitante, presque d'une voix de pauvre, qu'Élie parlait à l'ordinaire dans la maison. Qu'est-ce qu'il faut faire d'une femme qui nous laisse croupir dans la saleté, dans la misère et le manque de tout, si bien qu'on en viendra à lapper sa soupe dans un morceau d'écuelle ?

– Mais, cousin, cousin ! implora-t-elle de nouveau, il fallait le dire... Je ne demande pas mieux...

– Ah ! vous ne demandez pas mieux ! faites réparer l'évier alors, il sent mauvais !

Cette fois, Phanélie se rebiffa.

– Les réparations, cria-t-elle, ça ne me regarde pas !

– Tenez votre cuisine propre ! Écurez les casseroles, raccommodez le linge...

– On ne peut plus, cousin ! on ne peut plus ! regardez les essuie-mains, les serviettes... C'est des trous avec un petit peu de franges autour...

– Achetez-en alors ! est-ce la besogne des hommes de rapter ? Et mes chemises, depuis dix ans que j'en parle ! Est-ce que j'ai une chemise convenable pour dimanche ?

– Je m'en occuperai, cousin, vous aurez une chemise ! Qu'est-ce qui vous prend, pour l'amour du ciel ?

– Ce qui me prend, c'est que j'ai décidé une bonne fois d'en finir de vivre comme des cochons...

– Oh ! cousin, cousin !

Phanémie s'écroula, la tête sur ses genoux, réduite à n'être qu'une boule qui tremblotait comme un petit tas de gelée hors de son moule... Laurent ne riait plus ; la joie de gamin qu'il avait eue à casser des assiettes faisait place à l'inquiétude pour son père, à la commisération pour Phanémie...

– Elle nous est fidèle, essaya-t-il de dire.

– Fidèle ? fidèle à sa paresse, à ses bonnes aises... Fidèle à nous rendre la risée du pays... Si j'ai perdu mon rang, si tu ne trouves pas une femme qui veuille mettre le pied chez nous, c'est sa fidélité, sa diablesse de fidélité qui en est cause !

– C'est notre faute aussi, dit Laurent.

– Crois-tu que je ne le sache pas ? Crois-tu que ça ne fasse pas mal de changer de peau ? Je change de peau, j'ai besoin de crier comme quelqu'un qu'on écorche ! Je crie après Phanémie, elle le mérite... Mais si tu crois que je ne souffre pas !

– Il est fou ! il est hermétiquement fou ! gémit la pauvre cousine qui, même dans cette crise, ne pouvait s'empêcher de sortir un des longs mots de sa collection...

Du regard et du geste, elle implorait Laurent ; elle s'essuyait les yeux, les joues avec son tablier sale qui laissait sur l'épiderme des traînées noirâtres. Laurent était immobile, adossé au buffet, mais son père allait et venait, d'une muraille enfumée à l'autre, enjambant le tas de tessons à chaque trajet, poussant du pied une anse, un fragment égaré sur le carrelage.

– Je vous dis que cet évier pue ! cria-t-il encore.

– C'était bien pire pendant l'été, et vous n'avez rien dit ! gémit la cousine.

– C’est qu’on pouvait tenir ouverte la porte d’entrée.

– Mais en hiver les odeurs gèlent... Attendez décembre, vous ne sentirez plus rien, poursuivit-elle, toujours cramponnée à son principe de non-intervention.

– Je m’occuperai des réparations si vous le voulez, père, dit Laurent.

Toute la surexcitation du maître tomba à ce mot.

– Des réparations... Oui, mais tu sais ce que c’est. Tu fais creuser pour l’évier, il faut étayer la muraille. Tu étayes la muraille, voilà les plafonds qui cèdent. Et on a les ouvriers partout, il faut ouvrir toutes les portes...

Laurent comprit et se tut.

– Le mieux serait de bâtir tout à neuf ; on y pensera au printemps, reprit Élie Maistru.

Puis il se tourna vers Phanélie.

– Je vous ai brusquée, cousine.

– Ah ! oui, vous m’avez brusquée. Je ne méritais pas ça, fit-elle la figure toujours enfoncée dans le tablier bleu.

– Ne vous frottez donc pas avec ce chiffon sale ! fit-il, sa colère mal apaisée, sa bizarre rancœur le saisissant de nouveau.

– Je m’en irai quand vous voudrez, cousin, puisque je ne vous contente plus.

– C’est une bonne idée, fit le maître. Vous n’êtes pas sans rien, Phanélie, depuis tant d’années que je soigne votre argent. Et je vous logerai gratuitement au Petit-Moulin, où il y a justement deux chambres vides. Au besoin je vous ferai une petite rente, disons trente francs par mois... Ça et le logement... Ce sera tenu chez vous comme une bonbonnière !

– Oui, s’écria-t-elle exaspérée, et dans votre bonbonnière à vous, je voudrais bien savoir qui voudra y venir ? Tenir ménage là où il n’y a pas de ménage ! Faire la soupe sur un fourneau troué de rouille, laver du linge quand on n’a pas de linge ! Et voir rôder autour de soi un patron qui est comme un tigre du Bengale ! Vous me l’enverrez, votre ménagère, pour que je la renseigne !

– Voyons, voyons ! cousine Phanélie, dit Laurent, calmez-vous. Il n’est pas question de vous renvoyer du jour au lendemain. Mon père désire mettre les choses sur un autre pied, c’est son droit.

– Il veut changer de peau ! cria-t-elle avec un rire moqueur. Un Maure changera-t-il sa peau et un léopard ses moustaches ? Jamais ça ne s’est vu et ça ne se verra pas...

Il y avait peut-être du vrai dans la tradition qui voulait que tous les Maistru eussent un grain de folie. Le cœur de Laurent bondissait de joie et d’espérance ; une vision subite de l’avenir jetait un voile de beauté sur la mesquine laideur d’un massacre de vaisselle... Il aimait son père et l’admirait avec passion, malgré tout, malgré la scène un peu brutale et le langage mal sonnant, tout comme on peut admirer un chêne dont l’écorce a des verrues et le feuillage des noix de gale. Il lui semblait assister à un bouleversement de nature, à l’écroulement d’une montagne qui révèle tout à coup des sources cachées et des filons d’or... Pauvre misérable Élie Maistru, si longtemps emboîté dans une gangue qui éclatait aujourd’hui sous un effort de souffrance et de volonté !... Mais le résultat de l’explosion énorme semblait petit : on allait s’acheter un service de vaisselle...

– Hier, en causant avec M^e Marquis, dit Laurent, j’ai pris quelques renseignements sur les entrepreneurs...

– Tu as bien fait, dit son père. Je peux mettre trente mille francs sur une bâtisse.

Phanémie, toujours sanglotant et reniflant, était montée dans sa chambre pour faire ses paquets. L'idée de vivre seule dans deux chambres, à ne rien faire qu'à ne manger ses rentes et à traîner ses savates, ne lui déplaisait pas, tout bien considéré. Une heure plus tard, comme le tombereau s'arrêtait devant la porte de la cuisine pour emporter les tessons, elle dit au domestique, d'un grand air de dignité douloureuse, qu'on l'avait chassée et qu'elle partait. Quant au souper, on le trouverait probablement au Guillaume Tell.

XIV

LE JEU DE JONCHETS

On ne savait plus où courir, entre tous les sujets de bavardage qui fermentaient et pétillaient de toutes parts. Le village de Fonfrèche ne se souvenait pas d'une période aussi capiteuse. D'une heure à l'autre, Phanélie chassée, disait-on, avait déménagé ses « cliques et ses claques » au Petit-Moulin, et pour se venger en partant, elle avait cassé tout ce qui restait de vaisselle aux Maistru. La petite Henriette Courtel, la boiteuse toujours embusquée derrière les rideaux blancs et les géraniums de la vieille maisonnette à arcade, avait vu passer le tombereau plein de tessons ; et Louise Duplan qui était partout, en une demi-heure avait fait causer Phanélie, le domestique des Maistru et la cuisinière du Guillaume Tell. On sut que Laurent, gai comme un pinson, était allé faire un arrangement pour son père, pour lui-même et les domestiques, et que leurs repas leur seraient servis régulièrement, jusqu'à nouvel ordre, dans une petite salle particulière dont l'entrée était sur la cour, tout à fait indépendante des entrées de l'auberge.

– Trois repas d'hôtel par jour, pour quatre hommes ! ils vont se ruiner, s'exclama madame Sébastien quand elle fut au courant. Si Élie Maistru m'avait demandé conseil, je lui aurais organisé notre marmite suédoise dans sa cuisine ; un des hommes éplucherait, un autre ferait le feu ; un autre reviendrait des champs à midi pour ouvrir la soupape, le quatrième mettrait le couvert.

– Ce serait un peu compliqué, dit son mari...

– Compiqué ? pas plus que la popote des militaires, par exemple... Si je rencontre Élie Mastru et son fils, je leur en dirai un mot...

On apprit ensuite avec intérêt que Louise Duplan, la seule femme du village qui allât en journée, venait d'être requise pour le ménage des Mastru, pour faire les chambres et soigner le linge. Cette nouvelle fut accueillie avec une vive satisfaction, car avec Louise-Cloche-de-Buttes, on était bien certain d'être informé de tout.

Le lendemain du cataclysme, en rentrant d'une matinée de labourage, un peu avant midi, Laurent passa au magasin Deniset pour s'informer du prix d'un service complet de vaisselle blanche... Une minute après lui, Myrielle franchissait le seuil du magasin.

Du bureau de poste où elle achetait des timbres, elle avait vu Laurent ; une impulsion de curiosité, de crainte, un désir presque morbide de jouer avec une situation qu'elle savait dangereuse, lui faisait attraper en l'air les fils de l'imbroglio qu'elle avait créé, à mesure qu'elle les voyait glisser devant elle et s'emmêler...

Elle entra, mince et souple dans sa jaquette de laine blanche, ses cheveux blonds moussant sous le bonnet en tissu blanc des Pyrénées qui encadrait son visage, le faisant paraître rond et naïf comme celui d'un petit enfant. Elle alla jusqu'au comptoir d'un air négligent, regardant autour d'elle... Madame Deniset montrait à Laurent des assiettes, une soupière, des plats de divers modèles...

– Je suis à vous tout à l'heure, mademoiselle Myrielle, fit la marchande avec ce sourire sucré qu'on ne trouvait agréable que si l'on était peu physionomiste.

– Merci, merci, je ne suis pas pressée, répondit Myrielle.

– Si c’est pour téléphoner que vous venez, poursuivait madame Deniset, veuillez passer au fond du magasin...

Myrielle tourna la tête ; son cœur battit et lui envoya un flot de sang aux joues...

– Et puis, – excusez-moi si je vous le rappelle, – mais vous me devez encore quarante centimes pour votre dernier téléphone... prononça madame Deniset d’une voix tout unie, et sans lever ses yeux du plat ovale qu’elle tournait entre ses mains.

– Je ne me souviens pas... C’est bien possible... Je réglerai cela avec ma petite emplette d’aujourd’hui, répondit Myrielle reprenant pied de phrase en phrase.

Un émoi extraordinaire, qui n’était pas de la crainte, mais plutôt une audace folle, une ivresse de danger et de drame, la jetait vers un risque inouï.

– Mais au fait, dit-elle, non, je n’ai pas eu de communication téléphonique... Je ne sais trop ce que vous voulez dire... Nous avons le téléphone à la maison...

Et elle regardait madame Deniset d’un air méditatif, la tête un peu de côté... La marchande, qui, par une inspiration soudaine et méchante, avait lancé sa petite réclamation comme on lance une mouche au bout de sa ligne, en espérant voir le poisson bientôt s’accrocher et s’agiter éperdument, trouvait maintenant sa proie plus grosse et plus combative qu’il ne lui convenait.

– Il se peut que je me trompe, dit-elle avec quelque froideur.

– Vous vous trompez assurément, mais qu’est-ce qui vous fait croire que je vous dois un téléphone ?... Est-ce que, continua-t-elle, jetant au vent les derniers atomes de prudence, est-ce que, par hasard, quelqu’un aurait téléphoné sous mon nom ?... comme une autre personne a téléphoné sous le nom de

M. Laurent... à ce qu'on raconte... Alors ça deviendrait une habitude, chez vous ?

– Mademoiselle Myrielle, prenez garde à ce que vous dites ! s'écria madame Deniset suffoquée.

– Oh ! je ne dis pas que ce soit vous... Dieu m'en garde ! Mais, si j'ai bien compris, vous me réclamez une petite somme, que je paierai naturellement, si je la dois...

– N'en parlons plus !...

– Comment donc ! il faut éclaircir la chose.

– Non, ne l'éclaircissons pas, fit madame Deniset dont la poitrine se soulevait par saccades sous le corsage gris un peu trop sanglé.

– Nous l'éclaircirons, madame, déclara Myrielle plantée droite et crâne, les deux mains dans les poches de sa jaquette tricotée, le menton en l'air, et le petit bonnet planté derrière sa tête, avec sa bordure ronde, épaisse, blanche et moelleuse, lui donnant l'air à la fois très gamine et très virginale... Vos insinuations sont intolérables...

« Quelle gaffe j'ai faite ! Moi qui ne voulais que lui donner un peu la frousse ! songea madame Deniset éperdue... Nous allons perdre la clientèle des Champieux... et peut-être celle du Château, si la chose s'ébruite. »

François Deniset choisissait des clous avec Niquet, le menuisier ; il était debout dans un des couloirs, tout près du cintre ouvert qui donnait sur le magasin. Il remarqua que son client prêtait l'oreille.

– C'est toujours ces histoires de téléphone ? fit Niquet intéressé.

– Oh ! ça n'a pas d'importance, répondit François qui cherchait à écouter tout en parlant lui-même, dédoublement fort difficile.

– Restez, monsieur Maistru, je vous prie, disait Myrielle d'une voix haute et claire. Je ne suis pas fâchée d'avoir un témoin.

– Et moi je n'ai pas la moindre envie de l'être, témoin, fit Laurent ; je me trouve déjà indiscret d'avoir entendu ce que j'ai entendu.

Son ton était poli, mais ennuyé.

– Du moment où madame Deniset insinue que je lui dois une taxe de téléphone, c'est que j'ai téléphoné, persista Myrielle qui sentait sa position se raffermir de minute en minute. Alors je demande quand j'ai téléphoné d'ici, et pourquoi je l'ai fait, puisque nous avons le téléphone à la maison. Ai-je le droit de demander cela, ou non ? ajouta-t-elle, s'adressant directement à Laurent.

– Vous en avez le droit certainement, répondit-il, intéressé malgré lui...

– Du reste cela vous concerne aussi, dit Myrielle, se jetant cette fois en plein dans la toile qu'elle avait tissée.

– Je ne saurais faire semblant de ne pas vous comprendre, dit Laurent, dont les yeux graves, un peu sévères, contemplaient l'évident désarroi de madame Deniset.

Sa haute taille dominait les deux femmes, et il inclinait un peu la tête pour les considérer tour à tour.

– À votre place, reprit-il, je ne dirais plus rien. Vous vous avancerez tellement que vous ne pourrez plus reculer.

– Mais c'est fait, cria Myrielle. Madame Deniset doit retirer son accusation...

– Je ne vous ai accusée de rien du tout, mademoiselle Myrielle. J'ai fait une petite erreur... Vous y mettez du mal qui n'y est pas...

– Très bien, dit Myrielle. C'était donc une erreur. J'en prends note... Je prie monsieur Laurent d'en prendre note également...

– C'est bien la première fois que j'entends une querelle dans votre magasin, disait Niquet d'un ton bon enfant... Madame Deniset qui est toujours si honnête...

– Un petit malentendu, je crois, murmura François gêné, furieux. Les dames sont parfois un peu vives, vous savez...

La furie de bravade qui électrisait Myrielle la porta jusqu'au bout. À peine consciente de jouer un rôle de mensonge, elle incarnait l'innocence, la dignité, l'indignation, tour à tour. Elle voyait, avec des yeux grandis par l'horreur, l'odieuse perfidie de madame Deniset, qu'elle repoussait avec des gestes simples et des mots naturels. Et avant de sortir, elle dit encore à Laurent :

– Il y a bien de la méchanceté dans un petit village...

– Il y a bien des braves gens aussi, répondit-il. Et chacun reçoit son dû pour finir...

François avait fini d'assortir des clous, il parut sous le cintre avec Niquet. Il jeta à sa mère un regard qui signifiait : « Je tiens le manche !... » Et de fait, madame Deniset perdit le gouvernement dès ce jour...

Bien que le Château fût à l'écart du village, les échos des rumeurs flottantes lui parvenaient cependant. Le facteur apportait un mot ; le jardinier un autre mot, et Louise Duplan qui blanchissait pour madame Clotilde, et qui envoyait sa fillette ou son petit garçon pour les messages, maintenait en bon fonctionnement le fil aux nouvelles. La douairière ne dédaignait pas

de causer avec cette bavarde journalière qui, indiscreète, exagérée, potinière, n'était cependant ni méchante ni sotte.

Tout de suite après le court entretien qu'elle avait eu avec le père et le fils au pied de la terrasse, Rose-Anne s'était hâtée de remonter chez madame Champieux et de disculper Laurent avec quelque véhémence.

– Si ce n'est pas lui, qui est-ce alors ? fit la vieille dame plaintivement, regardant tour à tour le notaire calme et correct, et la jeune fille un peu rouge, un peu excitée, dont les yeux gris brillaient d'indignation.

– On le saura, dit Rose-Anne.

– Je suis donc entourée de malveillance ! et que faudra-t-il que j'apprenne encore ! qui est-ce qui trouve un plaisir cruel à me brouiller avec des voisins, à m'enlever le peu d'appui qui me reste dans le village ? Je n'ose plus compter sur personne !

– Mais si ! mais si ! fit le notaire, posant sa main fine et soignée sur une pauvre vieille main qui s'agitait, cherchant le mouchoir... Vous pouvez compter sur une quantité de personnes. Sur moi, d'abord. Ensuite sur mademoiselle Dupommier et sur sa mère ; et puis sur ce jeune voisin, je suppose ; toutes réserves faites, naturellement. Et votre beau-fils, malgré tout n'est pas un méchant homme... Un peu nonchalant. Je le secouerai, si vous m'y autorisez.

– Je ne demande aux gens que de me laisser finir mes jours dans la maison que mon mari m'a donnée ; je leur demande de ne pas me tirer par les pieds avant ma mort... sanglota madame Clotilde... Si vous imaginez que je ne vois pas où tendent toutes ces menées... On veut que j'abandonne le Château aux Sébastien... Tout le village est contre moi... Jusqu'à madame Dupommier, que je croyais fidèle... Elle invente une histoire de réparations... Pour m'affoler, tout simplement... pour m'affoler !

On tape à mes volets... On surveille mes départs, mes retours... Si on le pouvait, on ferait dérailler le train qui me ramène...

– Madame Champieux ! fit le notaire d'un ton de réprobation...

Ce fut alors contre lui que la pauvre femme tourna sa lamentable colère.

– Et vous ! gémit-elle, la figure à demi cachée dans son petit mouchoir bordé de valenciennes, et vous !... Pourquoi êtes-vous venu me dire que ce jeune voisin sur qui je comptais un peu se moque de moi et de ma maison par téléphone ?... Puisque ce n'est pas lui !... Au moins à ce que Rose-Anne assure... Mais puis-je me fier à Rose-Anne plus qu'aux autres ?...

Rose-Anne s'était agenouillée devant la vieille dame, lui tenait une main entre les siennes, lui parlait doucement, sans argumenter, avec ces mots tendres qui ont plus d'expression que de sens, et qui rassurent le cœur plus que la raison...

– Calmez-vous, chère madame Clotilde ! vous allez vous faire du mal, beaucoup de mal, en pleurant ainsi. Il ne faut pas croire tout cela... Mais non, vous savez bien qu'on vous aime... Et les méchants, vous verrez... Ce n'est rien, ce sont des inventions... Nous allons causer bien tranquillement avec M. Marquis, lui demander un bon conseil...

« Cette fillette me protège, positivement ! » se dit le notaire avec quelque stupéfaction.

– Laurent Maistru est un garçon loyal, croyez-le... Vous pouvez croire cela, n'est-ce pas, madame Clotilde ?...

– Pour vous c'est l'essentiel, hein ? fit M. Marquis un peu brusquement.

– Oui, c'est l'essentiel, de toute manière. Cela remet tout en place... répondit Rose-Anne sans hésiter. Il est incapable d'avoir trahi madame, par derrière, comme vous l'avez raconté. Non, il

n'a pas fait cette vilaine chose. Eh bien ! alors, oh peut compter sur lui, et c'est tout ce qu'il nous faut...

Elle releva la tête d'un geste vif et regarda le notaire bien en face... Elle lui en voulait – et elle n'était pas près de lui pardonner – d'avoir jeté une ombre sur l'honneur de Laurent...

On ne saurait mieux comparer le village de Fonfrèche et sa situation pendant les semaines qui suivirent, qu'à un jeu de jonchets longtemps étalé sur une table sans qu'on y touche... Les minuscules objets enchevêtrés sont soudain dérangés par le petit crochet qui en soulève un, un seul ; et toute la masse bouge, se déplace, et son inextricable entrecroisement apparaît ; ainsi de même le harpon envieux de madame Sébastien plongeait dans la direction de la Maltournée, et l'on voyait alors Myrielle se soulever, se remuer, et la cure, et les Deniset s'accrochaient à elle, et la maison Maistru suivait le branle, et Phanélie était dérangée, et Louise Duplan surgissait ; les jonchets de dessous apparaissaient, des combinaisons nouvelles se dessinaient ; et la dépendance où sont, l'une de l'autre, les existences, se manifestait dans ce jeu de village, plus clairement qu'à la ville où les jonchets sont trop nombreux...

Si madame Sébastien n'avait pas âprement convoité le Château, et mis en mouvement de méchantes influences, le besoin d'une protection virile se fût moins fait sentir à trois femmes isolées ; le pasteur, qui le premier avait révélé à Élie Maistru le penchant de son fils pour Rose-Anne, n'aurait probablement pas touché à ce jonchet, lequel était trop enchevêtré avec la déchéance de la maison Maistru pour remuer sans que tout l'ensemble des habitudes, des manies, sans que la conscience Maistru remuât aussi... Peut-être, l'agression de madame Sébastien contre le Château ne se produisant pas, Laurent serait-il resté longtemps encore hésitant devant l'initiative, retenu par sa pitié, son respect et son affection filiales... Et le gendarme intempestif qui est, semble-t-il, un jonchet peu lié avec le jeu, n'aurait eu qu'une faible prise sur la destinée des Maistru, si

l'inertie du vieux paysan n'avait déjà été secouée par des assauts intérieurs et extérieurs ; la courte conversation avec Rose-Anne, au pied de la terrasse, cette révélation d'une âme de jeune fille déjà protectrice et maternelle, en même temps que d'un esprit net et d'une volonté franche, avait dégagé presque entièrement le jonchet essentiel des dernières griffes d'incertitude. Et c'était le geste de Myrielle au téléphone, si l'on voulait remonter de l'effet à la cause première, qui avait déclenché la libération, ô ironie de la logique des choses !...

Ainsi tout se tenait ; le harpon de madame Sébastien traînait autour du jeu une chaîne toujours amincie, mais qui ne se brisait point, de conséquences et de mobiles cramponnés les uns aux autres... De même, la petite manœuvre d'abandon, à propos des réparations du toit, au lieu de dégoûter madame Champieux de sa maison, avait amené Laurent Maistru au premier plan, et précipité Myrielle dans des contre-manœuvres aussi dangereuses que coupables, qui mettaient hors de son atteinte ce qu'elle souhaitait le plus. Pauvre adresse que celle de ces deux femmes qui, un bandeau sur les yeux, se heurtaient et se blessaient l'une l'autre, brouillaient leur jeu mutuel, et s'en allaient avec peine, avec empressement, avec effort, vers un néant complet...

Le dimanche, Rose-Anne rentra du service religieux avec une grande nouvelle : Élie Maistru était à l'église avec son fils ; vêtu, non de la lévite noire qu'on lui voyait une fois par année, mais d'un costume neuf en drap brun, tel que l'aiment les paysans cossus. Son chapeau était neuf aussi ; Élie était rasé et rajeuni ; il avait causé un bon moment sous le porche, à la sortie, avec le président du Conseil Communal. Tout le village était témoin du miracle.

– Sa folie n'était donc pas incurable, dit madame Dupommier quand, après plusieurs répétitions, elle eut saisi le récit dans son ensemble... Mais que de temps perdu ! ajouta-t-elle

avec amertume et tristesse, comme si elle eût parlé d'un de ses proches qui lui eût fait beaucoup de chagrin...

L'après-midi, comme elles étaient assises côte à côte sur le canapé vert, tenant chacune un livre du dimanche, madame Dupommier dit tout à coup :

– La vie a plus de sens qu'on ne croit... J'aurais voulu, moi, dans le temps, Rose-Anne, sauver Élie Maistru... Mais j'étais un peu trop son aînée et puis, après Laurence, le monde était fini pour lui... Tu ne sais pas ce que j'ai souffert en le voyant se dégrader aux yeux des gens... Et c'est toi, ma fille, c'est toi, qui fais le miracle !... Je t'ai mise au monde dans la douleur, je te donne à présent pour sauver celui que j'ai aimé plus que ton père...

XV

UNE VISION

Ce même dimanche, vers trois heures et demie, comme à peine s'engourdissait-on dans la paix de la chambre close, un pas se fit entendre sur le petit perron. Rose-Anne tressaillit, regarda sa mère qui sommeillait, la tête un peu affaissée sur le coussin vert, le livre abandonné au creux de ses genoux. Elle se leva, alla ouvrir la porte.

Laurent était là, dans la cuisine dallée, qu'il traversa d'un pas rapide. Il avait le teint animé comme s'il avait marché très vite ; ses yeux ordinairement graves étaient changés ; pleins d'une lumière qui semblait en éclaircir même la teinte. Dès qu'il aperçut Rose-Anne, son visage fut merveilleusement illuminé d'une radiance intérieure, comme s'éclaire d'une signification, d'une tendresse, la maison triste où soudain s'allume une lampe.

– Puis-je vous faire visite ? demanda Laurent, se penchant vers la jeune fille et lui prenant les deux mains...

Une impulsion d'une incroyable félicité la rapprocha de lui... Alors son bras robuste l'entoura toute, et pour la première fois elle se sentit pressée sur une poitrine d'homme qu'elle entendit battre, en même temps que sa joue se serrait au creux de l'épaule, sur l'étoffe de laine rugueuse... L'autre main de Laurent vint se poser sur ses cheveux, les caresser, et appuyer plus près encore de son cœur cette chère et précieuse figure où il voyait l'incarnat aller et venir avec chaque palpitation. Il la regardait, abaissant un peu les paupières, et sa bouche se détendait en un sourire recueilli ; le sourire d'un être fort qui prononce ses vœux. Certainement, l'âme passionnée d'Élie Maistru, capable

de se donner tout entière, incapable de se reprendre, cette âme intense et fidèle avait passé dans le fils...

– Chérie ! cher trésor ! murmurait Laurent, tandis que l'étreinte de ses bras se faisait plus protectrice encore et plus tendre.

Ses lèvres ne cherchaient pas encore celles de Rose-Anne, comme si l'instinct viril qui veille et qui garde eût parlé plus haut que l'immédiat désir de jouissance. Rose-Anne eut comme une révélation de l'ineffable valeur de ces minutes ; il lui sembla que toute sa vie s'effaçait à côté. Le don qu'elle recevait lui parut si grand, si incroyable, qu'elle-même en devint toute petite... « Est-ce possible ? se demandait-elle. Est-ce possible ? »

Son amour à elle lui semblait une petite plante au pied d'un grand arbre ; une mince veine colorée au cœur d'un marbre. Mais cette veine durera autant que le marbre qu'elle sillonne, profonde et cachée ; et la plante, que chaque année renouvelle, est aussi vivace dans sa nature que l'arbre immuable. « Lui et moi ! » se disait Rose-Anne, baignée dans le miracle de ces deux simples mots... Elle se dégagea doucement ; ses lèvres tremblaient. Elle ne demandait rien ; ce fut Laurent qui expliqua.

– Votre mère a fait des conditions, nous en avons déjà rempli deux... C'est ce qui me donne le droit. Phanélie, la pauvre, nous a quittés, bien pourvue, d'ailleurs. Mon père était à l'église ce matin ; Charles Benoît, qui se fait vieux, démissionne du conseil communal ; on a offert à mon père de le porter en liste à sa place. Il reprendra sa position, comme votre mère l'exigeait... Assurément, la maison n'a pas changé, mais nous y mettrons la pioche au printemps. Rose-Anne, je ne suis pas sûr d'être bien éveillé... Qu'ai-je fait pour mériter un pareil bonheur ?

– Et moi donc ? fit-elle à voix basse.

– Quand je pense, reprit-il, que votre mère aurait pu ne pas revenir à Fonfrèche après son veuvage, qu'elle aurait pu t'élever ailleurs... Nous nous serions manqués !

– Oh ! non ! dit-elle. Il fallait que nous nous rencontrions, toi et moi...

Sans y songer, ils reprenaient le tutoiement de leurs années d'enfance, cette douce familiarité qui ne signifie rien quand on est petit, qui signifie tout quand on y revient.

– Écoute, dit Rose-Anne, sortons un peu pour être seuls encore un moment. J'ai prévenu maman que je ferais sans doute une petite promenade ; elle dort ; elle m'a recommandé de tourner la clef. Madame Champieux est en visite à la cure ; personne n'a besoin de moi.

Ils tournèrent la maison en se tenant par la main comme deux enfants ; ils montèrent jusqu'au verger. C'était, sur une pente douce, une vingtaine de pommiers, de cerisiers, de poiriers, de pruniers aux branches étendues et noueuses qui, en se rejoignant, formaient comme des plafonds de charmille au-dessus des sentiers herbeux.

Les petites feuilles rondes des pruniers étaient toutes roussies et clairsemées ; celles des pommiers, larges, jaunes, crispées par le gel, semblaient de l'or mince et martelé ; et de courtes banderilles pourpre, orange et feu, voletaient et frissonnaient aux rameaux des cerisiers. Dans l'herbe, quelques colchiques mauves ouvraient leurs urnes délicates ; une feuille de cuivre ou de carmin se détachait doucement, tournoyait un peu, se posait à côté de la fleur, comme si l'invisible main d'un artiste eût essayé des effets de couleur pour sa broderie. Ou bien c'était le gros cabochon d'une pomme verte et brune, l'émail velouté d'un pruneau violet qui s'enchâssait dans le vert incertain du gazon, pareil à ces étoffes d'Orient où toutes sortes de pierres sont serties parmi les fils précieux, les palmes et les fleurs de soie...

Sous les arbres, il y avait un ou deux bancs, placés en face d'une petite éclaircie de vue ; Rose-Anne et Laurent s'assirent et le bras du jeune homme s'allongea sur le dossier, derrière la jeune fille, sa main lui touchant légèrement la joue et l'épaule. Rien qu'en renversant un peu la tête, Rose-Anne sentait ce bras immobile et ferme, et elle avait la sensation étrange d'avoir été seule au monde jusqu'à cette heure. Si vraiment elle était seule auparavant, comment ne s'en doutait-elle qu'aujourd'hui ? C'est à cela qu'elle rêvait, les yeux remplis de la douce lumière et du paysage tranquille. Au bout d'un moment, Laurent dit :

– Je ne m'étais jamais assis à cette place. On voit tout le Coin du Coin ou peu s'en faut. Regarde, Rose-Anne, notre sapinière là-bas... Dans la mousse, au pied des sapins, et surtout à la lisière, c'était tout plein de chanterelles en octobre.

– Je les vois, dit-elle en riant ; je les vois en fermant les yeux.

– Oui ; alors regarde de la même manière le grand champ que nous avons labouré cette semaine, derrière la sapinière ; nous y mettons du froment printanier. De tous les travaux de l'année, je crois bien que le labour d'automne est encore ce que j'aime le mieux.

– Pourquoi ? demanda-t-elle doucement, appuyant un peu sa nuque en arrière et sentant courir dans chacun de ses cheveux, lui semblait-il, le fluide du bras de Laurent.

– Parce que – ne va pas imaginer que je suis un paysan poétique comme il y en a dans les livres, Rose-Anne – mais je ne suis pas tout à fait sans âme non plus – le labour et les semailles d'automne, c'est de l'espérance qu'on met dans la terre, n'est-ce pas ? on vole par-dessus l'hiver comme les hirondelles ; on se voit déjà dans la saison nouvelle ; ces fines pousses vertes du blé d'hiver, on les trouve courageuses, on les aime pour leur vaillance et leur jeunesse, comprends-tu ? L'automne passé, elles m'ont fait prendre patience, je t'assure, quand l'avenir semblait

dur et sec et mort, et que mon père ne disait rien... Tu comprendras mon père, Rose-Anne, tu tâcheras de le comprendre. C'est un grand cœur, mais il a été brisé trop vite... Il aimait ma mère comme je t'aime ; nous sommes ainsi faits, Rose-Anne, nous ne savons pas plus nous débrouiller qu'un sapin abattu... On t'aura déjà dit que les Maistru sont des originaux un peu fous...

Puis il ajouta en riant :

– Tu aurais dû nous voir l'autre jour casser notre vaisselle.

– C'est tout de même une manière assez prompte de vous débrouiller, dit Rose-Anne quand il eut décrit le saccage. Et c'était pratique en même temps. Vous êtes pratiques à votre façon, les Maistru.

– Possible. L'idée nous est venue comme ça.

– Tu as un long chemin à faire pour aller à ton travail et pour en revenir... reprit-elle au bout d'un instant, les yeux fixés sur la lointaine sapinière estompée dans le bleu mourant des buées fines qui s'épaississaient comme des gazes tendues devant l'horizon. Vous êtes cinq hommes, et les chevaux ; cela fait un total d'heures...

– Il est certain que la maison du paysan devrait toujours être construite au milieu de son domaine, dit Laurent. C'est morceau par morceau que mon grand-père a constitué le domaine ; la maison de famille se trouvait sur la place du village ; on tenait à ces vieux murs et à la tradition ; on était des Maistru, des obstinés ; du reste, on possédait aussi quelques champs dans l'autre direction, mais ceux-là, on les a vendus pour avoir toutes les terres en un seul mas.

Il s'interrompit, les yeux tout à coup fixés sur un point.

– Tu vois cette éclaircie au milieu de la sapinière ? Le terrain monte un peu. On a une jolie vue de là-haut. On voit la ri-

vière et on distingue même les clochers de la ville... Et un très grand ciel de toutes parts. J'y suis allé quelquefois pour le coucher du soleil, exprès, tu vois l'endroit ?

– Oui, je le vois, répondit-elle, étonnée d'un accent presque fiévreux dans sa voix...

– Vois-tu une maison au sommet de cette petite colline ?... Avec un grand jardin à l'entour ? Au midi et à l'est le jardin potager, et de ce côté-ci une petite terrasse, des marches pour descendre jusqu'au chemin ? Une grille en fer, avec les initiales des Maistru ?... On a abattu encore quelques sapins pour élargir l'espace libre. Les étables et les granges sont à l'autre bout de l'éclaircie, derrière un rideau d'arbres ; il y a là trois ou quatre beaux mélèzes. Tu vois tout cela, Rose-Anne ?

– Oui, je le vois, fit-elle à demi-voix, car elle comprenait enfin le sens de la vision.

– C'est notre maison à toi et à moi ; je me sens une force ! Comme si j'étais un magicien, et qu'en une nuit je puisse faire sortir la maison de terre ! Je n'aurais jamais cru qu'on puisse voir aussi nettement une chose qui n'existe pas... Je vois la chambre de mon père au premier étage, avec tous les meubles de ma mère, son coffret à ouvrage... Et notre chambre, Rose-Anne, qui ouvre sur la galerie de bois au midi. La chambre sera boisée, et grise, veux-tu ? Tu y mettras de ces étoffes qui ont de grandes fleurs roses, jaunes et vertes...

Ils étaient immobiles tous deux, le regard tendu ; le cœur leur battait très fort, comme devant l'évocation d'un prodige... Une sorte de crainte vague montait peu à peu, comme une fumée grise, dans l'esprit de la jeune fille. Cette exaltation, cette voix toute changée lui faisaient presque peur.

– Comment se fait-il, poursuivait Laurent, que nous n'ayons jamais songé à cet emplacement, mon père et moi ? Mais c'est une situation parfaite. Et saine ! l'air des sapins. Il me

tarde de respirer ça. Chez nous, c'est étroit... Et ça ne sent pas toujours bon... Pour rien au monde je ne voudrais que tu entres dans la maison Maistru comme elle est, Rose-Anne...

Il se tut un moment. Ensuite il reprit d'un ton différent, plus calme, et même abattu...

– Mais imagine-toi ce que ça représente de temps, d'efforts, de démarches, de détails, une maison à construire... Jusqu'à ce que tous les clous y soient... À propos, vos couvreurs ? quand arrivent-ils ?

– Demain matin. C'est arrangé, madame Champieux compte un peu que tu viendras t'occuper des échelles...

– Je viendrai.

Il appuya son autre coude sur le dossier du banc et se renversa avec un geste de lassitude.

– Tu es fatigué ? dit Rose-Anne qui se tourna vers lui et le considéra inquiète. Qu'as-tu ? Par moments tu deviens rouge, et puis tout blanc.

– Je ne suis pas dans mon assiette, concéda-t-il. C'est cette histoire de téléphone, je pense. Ça m'a démonté.

– N'y pense plus. Jamais on ne découvrira la personne.

– Non, fit-il lentement. Jamais on ne la découvrira. Et ça vaut mieux d'ailleurs... Madame Champieux est convaincue à présent ?

– Oh ! tout à fait. C'est contre son notaire qu'elle est fâchée ; il l'a bouleversée bien inutilement.

– Ce qui m'ennuie, c'est qu'à présent chacun soupçonne quelqu'un dans le village, reprit Laurent. Et c'est ma faute. Au premier moment, il me semblait que je faisais bien de crier l'affaire sur les toits... Pour effaroucher le coupable, tu com-

prends. Une manière de le punir. Mais c'est une guerre de langues partout, à la cure, au moulin, dans les boutiques...

– Naturellement, mais ça se calmera. Te voilà bien sensible, pour un homme, dit Rose-Anne étonnée.

– Ça me prend ainsi ; je suis énervé, et puis je m'exalte, comme tout à l'heure quand je voyais notre maison. Ensuite tout s'éteint. Je crois que j'ai un peu de fièvre... C'est le bonheur des fiançailles... Tu voudrais que ce bonheur d'être près de toi ne me remue pas le sang !...

Elle lui saisit la main ; elle allait mettre le doigt sur le pouls, quand Laurent retira son bras avec quelque brusquerie.

– Ah ! non, fit-il ; je ne suis pas chez le docteur.

– Si tu y allais demain ? Tu n'as peut-être rien du tout. Mais je ne t'ai jamais vu changer de couleur comme aujourd'hui. As-tu moins d'appétit ? des frissons ?

– Faut-il que je sois maladroit pour avoir réussi à t'inquiéter un jour comme celui-ci ? dit-il, penché en avant, et les deux mains serrées maintenant entre ses genoux. Je me porte comme à l'ordinaire. Ces histoires me tracassent, que veux-tu ? Il me semble que nous avons des ennemis. Par moments l'horizon s'ouvre tout grand. C'est clair et magnifique jusqu'au fond... Et puis tout s'embrouille. Je vois des amas de petites difficultés...

– Il y en a, dit-elle. Mais nous sommes deux à présent. Nous prendrons chaque difficulté quand elle se présentera, et nous en viendrons à bout, tu verras.

Elle se leva.

– Rentrons, maman est sans doute réveillée de son petit somme.

Laurent Maistru était, le soir de ce même dimanche, en tête-à-tête avec son père, dans sa propre chambre où brûlait une lampe claire, où le petit poêle mettait une tiédeur et un crépitemment de bois bien sec. Élie Maistru ne montait pas souvent chez son fils. Dès qu'il était rentré il s'encagnardait dans le cabinet sombre où était son lit ; il n'y avait pas de causeries le soir, pas d'intimité domestique. Laurent lisait, seul dans sa chambre ; il n'avait jamais connu que la solitude à la maison, il s'y était fait.

Mais ce soir, – les yeux fixés sur son père qui avait gardé le costume du matin, laissant aux domestiques toute la besogne de l'étable, – ce soir, Laurent s'imaginait être entré par le rêve dans une période où les choses vieilles n'étaient plus, où toutes choses étaient faites nouvelles.

La figure du paysan, rafraîchie, rajeunie, détendue, ses beaux habits neufs qui le revêtaient d'une dignité un peu soucieuse, le bruit calme des paroles dans cette chambre silencieuse à l'ordinaire ; un sourire du père qui était allé à la poupée bleue toujours placée comme une icône très sainte sur son petit autel, et ce sourire venant vers le fils, avec un hochement de tête ; un sentiment d'harmonie heureuse et facile, toute l'atmosphère, tous les objets, calmaient la bizarre irritation de Laurent et la sensibilité exagérée de ses nerfs.

– Il ne faut pas tout demander à la fois, faisait Élie, en tapotant sur la table de ses doigts secs et noueux. Phanélie est partie. Madame Dupommier nous marque un bon point. Je suis allé à l'église ce matin. Elle marque deux bons points. En costume neuf. Elle en marque trois. Je serai conseiller communal quand on voudra. Ce n'est pas assez pour une semaine ?

– La grosse affaire c'est la maison, insista Laurent. Madame Dupommier permettra qu'on annonce les fiançailles quand les murs de la maison neuve sortiront de terre, pas avant.

– Eu règle. On verra ça au printemps.

– On pourrait déjà, pendant l'hiver, choisir l'architecte, discuter les devis, préparer les matériaux, charrier les pierres, même creuser pour les fondations, dit Laurent d'une voix rapide, un peu excitée...

– Tu es donc bien pressé de quitter la vieille bicoque ?... fit Élie mélancolique.

Et son cœur se serrait tandis qu'il songeait à la chambre du premier, la chambre des souvenirs, le pauvre petit sanctuaire où les rites du deuil passionné, des anniversaires, se célébraient depuis vingt-six ans.

– Oui, je suis pressé, répondit Laurent avec une sorte d'impatience agressive. Pour tout dire, je prends la maison en grippe... Hier soir, par exemple, j'avais de la peine à y rentrer. C'est comme un dégoût... Il y a une odeur qui me poursuit... Une odeur de mouches mortes. Ça me prend à la gorge par moments.

– Une odeur de mouches mortes ! répéta Élie en riant.

– Oui, c'est fade, c'est écœurant. Il me vient des envies d'aller coucher là-bas dans la sapinière, sur les aiguilles sèches qui sont propres, qui sentent bon...

– Un peu de patience, dit le père. Et tu sais, on parlait de trente mille francs au début ; mais si nous transportons là-bas les étables et les remises, c'est cinquante mille qu'il faudra trouver, pour le moins.

– Nous les avons, fit Laurent haussant les épaules.

– Enfin tu jongles avec les mille comme un prince, fit son père. Modère un peu tes transports. Nous avons tout l'hiver pour réfléchir.

Laurent se leva, ouvrit la fenêtre.

– Il fait une chaleur de fournaise ! murmura-t-il... Et dans un quart d’heure on frissonnera. Drôle de saison !...

QUATRIÈME PARTIE

XVI

MYRIELLE SE DÉFEND

Madame Champieux du Château reprenait goût à vivre ; elle respirait mieux, dormait mieux ; sa taille, sa tête s'étaient redressées. Ce pauvre lierre avait retrouvé un tronc robuste où s'accrocher. Et c'était maintenant Laurent Maistru que l'on consultait sur toutes choses.

Le lundi matin, de très bonne heure, il était venu inspecter les échelles, il avait reçu les couvreurs qui arrivaient par le premier train, il avait promis de passer à midi, et le soir encore, trop heureux d'un prétexte pour apercevoir Rose-Anne. Le lendemain, il assista à une conférence entre madame Champieux et le maître-couvreur, et il manifesta un vif intérêt pour toutes les questions de bâtisse.

Mais, hors de ces conversations qui l'excitaient un peu, il se sentait étrangement las et déprimé. Il attribuait cette fatigue au travail prolongé des labours qu'il fallait terminer avant que le sol fût gelé profondément, Élie Maistru ayant décidé d'ensemencer en blé d'hiver plus de superficie que l'année précédente.

Les visites fréquentes de Laurent au Château ne furent pas sans remuer les esprits du village. Le boulanger demanda à Sébastien Champieux, de but en blanc, s'il était brouillé avec sa belle-mère, car le boulanger était un homme sans délicatesse qui, au lieu de fines allusions, vous lançait des pains de six livres à la tête.

Sébastien rentra chez lui un peu soucieux, il chercha sa femme dans les diverses pièces de la maison où elle avait coutume de se livrer à des agitations futiles qu'elle appelait des occupations. Il ne la trouva pas, et souhaita, ce qui ne lui arrivait guère, qu'elle rentrât.

– Mais où passes-tu donc ton temps ? lui demanda-t-il quand enfin la famille se trouva réunie pour le souper, dans la clarté de la grande lampe en cuivre rouge et fer noir, trop ouvragée, trop rutilante, et suspendue à des chaînes trop longues, dont madame Sébastien avait fait l'emplette en songeant à la hauteur des plafonds du Château.

Le dressoir aussi était trop monumental ; depuis la mort de son beau-père, madame Sébastien prêtait à rire à tous ses fournisseurs en demandant avec insistance et pour tous les objets de style Château. « Je sais ce qu'il vous faut, madame, lui disait-on pour la flatter tout en se moquant d'elle, quand elle choisissait un tapis ou même une casserole en aluminium. Style Château, n'est-ce pas ? » Elle disait : « Cela nous donnera de « l'unité » quand nous déménagerons... »

– Eh ! mon ami, répondit-elle tout en servant l'omelette, tu n'imagines pas comme il faut que je pousse à la roue. Nous avons discuté à la cure sur les chemises de nos enfants pauvres. Ces dames prennent chaque année le même genre de flanellette rose. À force d'insister, j'ai obtenu qu'on prenne une rayure plus étroite. Ça ennuiera un peu les mamans qui emploient les vieilles chemises pour raccommoder les neuves quand elles s'usent ; mais le changement en tout est une bonne chose. Et puis j'ai appris qu'Henriette Courtel fait soigner sa jambe au re-

bouteur ; j'y suis allée tout exprès pour lui dire qu'elle perd son temps et son argent ; je vous demande un peu ! il y a neuf ans que sa jambe est courbée ! C'est incurable ; je le lui ai répété pendant une heure, à la fin elle pleurait, mais si vous croyez que je l'ai persuadée ! Non, elle continuera à se faire masser par cette espèce de charlatan qui lui inspire confiance parce qu'il a de gros pouces... « Vous feriez mieux de prendre votre parti de boiter, une fois pour toutes », lui ai-je dit. Après cela, je me suis trottée jusqu'au passage à niveau. Je voulais dire à la garde-barrière qu'elle avertisse le laitier Ulrich qu'il a été vu traversant la voie une minute avant le passage du train. Il se fera écraser une belle fois ainsi que son cheval, pauvre bête !... La garde-barrière m'a répondu très sottement, elle a prétendu que je me mêle de ce qui ne me regarde pas... Mais l'altruisme consiste justement à se mêler de ce qui ne vous regarde pas...

– L'altruisme ! répéta Myrielle. Comme tu es moderne, maman !

– C'est un mot que madame Lioumenet emploie continuellement, donc je suis tranquille. Son mari le lui aurait corrigé s'il n'était pas juste... En résumé, Sébastien, tu vois que j'ai passé mon temps à m'occuper des autres.

– Tu n'es pas allée sur le toit du Château voir comment on le répare ?

– Non, Sébastien. Il est entendu que nous laissons grand'maman se tirer d'affaire, répondit sa femme d'un ton aimable et détaché.

– Elle s'en tire fort bien, paraît-il, avec l'aide de Laurent Maistru qui inspecte les travaux deux ou trois fois par jour...

Madame Sébastien resta parfaitement calme ; un sourire se jouait sur ses lèvres...

– C'est pas gentil de lâcher grand'maman comme ça, dit le jeune Louis. Nos étrennes pourraient s'en ressentir. Pourquoi as-tu ce rictus, maman ?

– Voyons, Louis, ne sois pas impertinent, dit sa sœur.

– Je parle latin, répondit-il.

Et leur mère les trouva tous deux bien gentils.

– Si je souris, reprit-elle, c'est que je pense à un mariage que ce toit va faciliter.

– Un mariage de chats, alors ? récidiva Louis qui tombait décidément dans le mauvais goût...

Comme la bonne entraît, apportant le légume qu'elle plaça à droite du plat de viande froide et que madame Sébastien déplça immédiatement pour le mettre à gauche, la conversation fut très heureusement interrompue.

– On pourra dire, en tous cas, reprit la maîtresse de maison quand Marianne se fut retirée, on pourra dire que j'ai donné un fameux coup de pouce au mariage de Rose-Anne. C'est moi, je pense, qui en ai fourni la première lueur à madame Dupommier, à madame Clotilde également, et maintenant Laurent Maistru fait sa cour grâce aux occasions que la réparation du toit lui procure quotidiennement. J'ai manœuvré, je ne m'en cache pas. Mais j'ai bien manœuvré ! Tu ne saisis pas le rapport ? fit-elle se tournant vers son mari. Non, les hommes n'ont pas de subtilité. Je ne dis pas cela pour toi, Louis. Mais il importe, n'est-ce pas, que grand'maman sente le vide se faire autour d'elle ; alors elle se souviendra qu'elle a des proches ; alors elle n'aura qu'à lever un doigt et nous accourrons... Si Rose-Anne se marie au printemps, notre pauvre grand'maman s'affolera ; elle voudra remplacer les dames Dupommier, elle ne trouvera pas, mais nous sommes là... Je sens que cette fois la partie est gagnée...

– Tu es un vrai génie, maman, dit Myrielle. Et penser que j’ai voulu te contrecarrer !

– Toi, petite fille, comment ? demanda sa mère d’un ton de plaisanterie...

– J’ai voulu revendiquer pour papa le plaisir de surveiller les couvreurs, et l’ôter à Laurent Maistru. J’ai téléphoné sous son nom qu’il y renonçait...

Elle lança sa petite bombe d’un air détaché, ennuyé, où il n’y avait même pas de bravade. Elle attendit l’explosion.

– Chic ! dit son frère. Tiens, c’était toi ! j’aurais dû le deviner...

– Es-tu folle ! pourquoi l’avoues-tu ? cria sa mère.

– Parce que ça me fatigue, à la fin, de le cacher, répondit Myrielle d’une lèvre dédaigneuse.

Le père ne disait rien, il ne trouvait pas de mots.

– Ça la lui coupe ! fit Louis avec quelque compassion pour le désarroi où il voyait l’auteur de ses jours...

– Écoute, Myrielle, reprit madame Sébastien au bout d’une minute, nous devrions concerter nos plans ensemble, parce que tu déranges les miens et je dérange les tiens...

– En effet, murmura Myrielle qui alors cacha sa figure dans ses deux mains et fondit en larmes...

– Diables de femmes ! diables de femmes ! prononça enfin Sébastien Champieux entre ses dents serrées.

– Papa, je me solidarise ! Tu oublies mon couteau ! cria Louis. J’ai aussi fait mon possible. Maman, Myrielle et moi nous sommes un bloc ! Nous marchons au Château comme un seul homme !

Il jetait des regards inquiets vers sa sœur qu'il n'avait jamais vue pleurer depuis qu'elle était une grande fille... Ces sanglots étouffés lui crispaient les nerfs, l'émouvaient. Il s'agissait bien du Château, pauvre Myrielle !...

– Tout n'est pas perdu, souffla-t-il dans l'oreille de sa sœur.

Myrielle agita une main avec impatience, tandis que de l'autre elle continuait à se cacher les yeux. Elle avait comme une vision intérieure, misérable et grotesque, de deux taupes aveugles allant au hasard, fouillant la terre du museau et des pattes, jusqu'au piège qui les pince, qui les étrange, qui les expose mortes et répugnantes, dans la grande clarté qu'elles fuyaient... Une sorte de rire nerveux s'emparait d'elle après les sanglots... Elle se revoyait devant ce téléphone, au fond du terrier des Deniset ; mais ce n'était pas elle, la blonde, la fine, la renchérie ; c'était un être de cauchemar que son hallucination lui révélait, une créature inférieure, souterraine, aux yeux furtifs, aux gestes malintentionnés et tâtonnants... Elle se prenait en dégoût, surtout pour avoir dépensé son audace et son adresse à se jeter en pleine trappe.

– L'ennui, avec ces secrets de famille, c'est qu'il faut les garder, fit Louis au bout d'une minute, d'un air méditatif. Et, tout le temps, on a peur de vendre la mèche...

– Précisément ! fit son père avec amertume. Tu ne saisis pas la beauté de l'esprit de famille. On est tous complices les uns des autres. Me voici seul. Vous êtes trois contre moi. Qu'est-ce que je peux faire ? Je ne peux pas vous trahir. J'ai les bras cassés !

Il crut même qu'il en perdait l'appétit ; il allait le dire, mais il se ravisa. Il ne faut pas dire trop vite les choses graves...

François Deniset n'éprouvait pas pour Myrielle un amour bien violent ; toutes circonstances égales, il aurait préféré Rose-Anne parce qu'elle était brune et qu'il était très blond. Mais les dames Dupommier n'avaient qu'une petite position, tandis que les Champieux étaient les Champieux ; cet axiome se passait de paraphrases. D'ailleurs madame Deniset, bien que son dernier entretien avec Myrielle eût été dépourvu de charme, ne cessait d'aiguillonner son fils.

« – Nous la tenons, disait-elle. Ne la laisse pas échapper... – Je n'aime pas cette façon de lui faire la cour en lui mettant le couteau sous la gorge, rétorquait François, tortillant sa moustache. – Les douceurs viendront après... »

Justement une occasion se présentait de tâter le terrain. Les jeunes gens de Fonfrèche, fils de bons cultivateurs pour la plupart, formaient une petite confrérie qui s'appelait L'Union des Garçons. À l'automne, les travaux de la campagne achevés, ils organisaient une « sortie », et à la fin de l'hiver un bal.

C'était une société assez exclusive, car l'esprit de caste est partout ; un ostracisme dont les lois tacites étaient reconnues par l'esprit du village, établissait à la porte un guichet fort étroit. Les garçons qui louent leurs bras n'étaient point admis, non plus que ceux dont le père emprunte un cheval pour la fenaison ; le commis des Deniset, classé parmi les gens à gage, n'aurait même pas songé à poser sa candidature, et le fils de l'horloger-mécanicien, qui travaillait avec son père à raccommoder tout ce qu'on abîmait dans la commune, de montres, de machines à coudre, de bicyclettes et même de parapluies, n'était entré dans l'Union des Garçons qu'après un combat héroïque.

Le choix des jeunes personnes invitées aux deux solennités annuelles se faisait d'après les mêmes principes ; une liste était élaborée par le Comité ; on en donnait lecture ; aucune excursion en dehors de ce terrain n'était admise. Mais on rencontre toujours plus sélect que soi ; Myrielle Champieux, deux fois portée en liste, avait deux fois refusé l'invitation du président lui-

même. Sous des prétextes. Elle était invitée à la ville ; elle avait mal au pied ; à peine se donnait-elle la peine de trouver une raison...

Mais l'autre soir, à l'assemblée des quinze membres, François Deniset avait dit : « Revenons à la charge auprès de mademoiselle Champieux. Je crois qu'elle acceptera cette fois... »

Et il était là, assis dans le salon Champieux sur une des chaises de reps rayé vert et brun, un peu intimidé par la splendeur du lustre à pendeloques, des portraits à l'huile où M. Sébastien Champieux et son épouse se détachaient, lui sur un fond chocolat, elle sur un fond moutarde ; du cabinet Boule imitation, hérissé de bordures en cuivre ajouré, et plein de petites horreurs en porcelaine ; des coussins que le pinceau de Myrielle avait couverts de bouquets, de marines, de petits Hollandais... Pour François Deniset, ce bric-à-brac représentait tout le luxe et toute la beauté.

Les yeux errants, il tournait et retournait son chapeau melon sur la pointe de son genou, comme s'il essayait de l'en coiffer. Ce mouvement machinal, un peu ridicule, énervait Myrielle. Suivant la mode du village, le jeune homme avait demandé s'il pouvait « causer » à la jeune fille. Les parents n'entrant en scène que plus tard, on avait échangé les premiers compliments et des remarques sur la température. Deniset saisit cette transition aux cheveux.

– Oui, l'hiver est à la porte... Saison plutôt triste en effet. Nous tâcherons de l'égayer par quelques plaisirs. L'Union des Garçons organise une partie pour le 15 décembre. Une partie de traîneaux, s'il y a assez de neige. Suivie d'un souper et d'une petite sauterie. Je suis venu vous demander, mademoiselle Champieux, si vous nous feriez l'honneur d'y prendre part, et si vous m'accorderiez, à moi, le privilège d'être votre cavalier...

Myrielle fit une petite moue... Depuis la veille, son désarroi était complet. Elle avait pleuré, elle avait souhaité mourir ; elle

ne comprenait plus pourquoi elle s'était sottement dénoncée et mise à la merci de son frère : son père et sa mère comptaient moins. Elle ne renonçait pas à Laurent Maistru. Ah ! non, elle était trop fille de sa mère pour lâcher si facilement un morceau convoité. Elle voulait ce mariage, encore et toujours et plus que jamais... Mais devant l'entassement d'obstacles dont plusieurs avaient été empilés par ses propres mains, elle éprouvait la nausée de l'absolu découragement. François vit sa moue et en fut vexé. Il brusqua les préliminaires.

– Dans l'état des choses, mademoiselle Myrielle, dit-il, vous ne pouvez guère refuser.

Il avait préparé cette phrase agressive comme il avait préparé la formule polie d'invitation : il l'avait apprise par cœur. Il la lâchait maintenant comme on lâche un coup de fusil, après avoir visé. Myrielle pâlit un peu, mais ne broncha pas. Elle réfléchit une seconde ; plusieurs réponses étaient prêtes à passer sur ses lèvres. Elle choisit la plus hautaine et la plus dégagée.

– Il se peut que je vous comprenne, monsieur Deniset. Mais expliquez-vous pourtant...

François en demeura stupéfait. Cette blonde n'était évidemment pas du même blond que lui. Il était le blond bon enfant, un peu mou, volontiers goguenard, jouisseur, pas méchant. Elle était la blonde froide, aux yeux de pâle acier, à l'esprit fin et tranchant comme une lame, et fière et bravache avec cela. Elle lui plut énormément, presque autant que si elle eût été brune. Il pensa : « Je la veux... à moins d'impossibilité... »

– Voici, dit-il. J'étais dans mon bureau le matin où vous avez joué un petit tour... malicieux... par téléphone...

– Je m'en doutais, répondit-elle. Votre bureau est très bien placé...

Rien que par ce petit mot, elle retournait toute la situation. Elle mettait François dans son tort, elle faisait de lui un espion.

– Permettez ! fit-il assez vivement pour montrer qu'il était touché. C'est tout à fait par hasard que je vous ai entendue. Et j'ai gardé le secret.

– Vraiment ! dit Myrielle d'un air sévère. Il m'a semblé au contraire que madame Deniset était au courant.

– Ah ! oui, n'est-ce pas ?... Ma mère, c'est différent...

Il était mal à l'aise ; Myrielle lui imposait ; elle avait une attitude de petit juge, la pointe de son coude appuyée légèrement sur le bord d'un guéridon, et la main en l'air, voltigeant fine et blanche, par petits gestes qui accompagnaient les paroles... Un mince bracelet d'or à grelot tintait frêle et ironique. Les cheveux blonds bouffaient, le regard glissait sous les cils de soie fauve, déconcertant comme une énigme. Myrielle, qui s'était apprêtée pour sortir, laissait voir une bottine brune, forte et bien coupée, au bord de la jupe étroite en gros drap bourru. Et François, moitié en camelot, moitié en amoureux, appréciait tous ces détails. La jeune fille reprit enfin :

– J'avoue que je ne saisis pas le rapport.

Elle se tut. Comme François, de plus en plus embarrassé, se taisait également, elle poursuivit :

– Oui, le rapport entre votre invitation et mon tour malicieux, comme vous dites... Vous avez laissé entendre qu'il ne m'est guère possible de refuser.

– Voici comment je vois la chose, prononça enfin François, frottant sa moustache tout à l'envers, tant son trouble commençait à lui faire perdre la tête... Vous et moi, mademoiselle Myrielle, nous avons un secret ensemble ; alors il convient, n'est-ce pas, que nous soyons bons amis... Parce que, quant à moi, je serais désolé que la chose se répande...

– À moi au contraire, cela m'est parfaitement égal, dit Myrielle qui fit claquer ses doigts minces. Mon père, ma mère,

Louis, sont déjà au courant. Je n'ai pas de secrets pour ma famille. Quant au principal intéressé, M. Laurent Maistru, votre mère a pris soin de le renseigner parfaitement, en ma présence... Alors ? Révélez, ne révélez pas, que voulez-vous que ça me fasse ? Mais que voulez-vous que ça me fasse ? répéta-t-elle en appuyant les mots d'un petit éclat de rire.

Puis elle ajouta :

– Votre démarche, c'est du chantage, vous savez !...

François Deniset se dressa comme un ressort, resta une seconde suffoqué, puis salua Myrielle et sortit... Elle se mordit les lèvres, comprenant qu'elle n'avait pas été habile jusqu'au bout.

XVII

HEURES SOMBRES

Laurent Maistru faisait partie de l'Union des Garçons, sans en être un membre bien zélé. S'il l'avait voulu, il aurait pu faire admettre Rose-Anne parmi les invitées à la partie de traîneaux qu'on projetait, bien que la jeune fille fût par sa position, un peu au-dessous de cet honneur ; mais Laurent avait peu d'entrain. Il se sentait tantôt déprimé, tantôt irritable, et il évitait les occasions de discuter.

Les labours d'automne étant terminés, on commençait le bûcheronnage, les nettoyages de forêt... Chaque matin Laurent partait avec les hommes, et chaque matin, le café au lait, que Louise Duplan avait soigneusement préparé, lui répugnait davantage, l'effort de la mise en train lui était plus dur.

« Est-ce que je deviendrais une poule mouillée ? se demandait-il. Mon père va au travail en sifflant, moi j'y vais en geignant !... Qu'est-ce que j'ai donc ? depuis une quinzaine de jours, trois semaines peut-être, je suis mal dans ma peau... Quelque chose me gêne quelque part, et je pourrais à peine dire si c'est dans le corps ou dans l'esprit... ces idées noires qui me prennent le soir principalement, je n'y étais pas sujet autrefois... Je n'ai pas grand appétit, c'est vrai, et ce petit picotement à la gorge m'ennuie un peu ; quand a-t-il commencé ? hier, avant-hier ? J'aurais dû prendre un peu de citron en rentrant hier soir... Mon père se moquera de moi s'il me voit me soigner... »

Mais au contraire, Élie Maistru commençait précisément à s'inquiéter de l'abattement que son fils ne pouvait toujours cacher.

– Tu es fatigué ? reste à la maison ce matin. T’imagines-tu être si nécessaire ? lui dit-il avec une brusquerie qui voulait être tonique, quand il vit Laurent se détourner de la table où fumait le déjeuner et aller s’accoter à la muraille, le plus près possible dii fourneau rouillé où brûlottait une motte de tourbe.

– L’air me fera du bien, répondit son fils, j’ai un peu mal à la tête, et j’ai froid.

– Louise, vous lui chaufferez sa chambre, dit Élie à la ménagère qui s’affairait dans la cuisine, un peu bruyante mais active.

– Je n’y manquerai pas. À mon avis, monsieur Laurent, vous feriez mieux de rester à la maison, vous avez grise mine. Vous « gogeriez » un gros rhume que ça ne m’étonnerait pas... Je vous ferai de la bourrache pour transpirer. Je vous dorlotterai.

Louise Duplan avait dit un mot de trop ; rien que l’idée d’être soigné par cette femme irrita Laurent qui se leva et gagna la porte.

La douleur sourde qui lui remplissait les tempes coulait vers la nuque, lui enveloppait la tête comme un bandeau serré, avec de gros nœuds ici et là... Et le frisson qui ressemblait à un mince ruisselet glacé, au lieu d’être transformé par la marche en une onde de circulation chaude et joyeuse, devenait un réseau mordant qui courait partout, sur l’épiderme hérissé... À dix heures, Laurent fut obligé de dire : – « Je rentre. » Son mal de tête logé maintenant dans l’arcade sourcilière, lui obscurcissait presque la vue et lui semblait lourd comme deux morceaux de plomb qu’on lui aurait mis derrière les yeux.

– Tu as raison. Va te mettre au lit, dit son père.

Il ne lui était guère possible de quitter les domestiques en ce moment ; on abattait un sapin mal placé dont la chute devait être dirigée par des cordes vers un espace vide ; la plus petite

étourderie pouvait causer un grave accident. Le maître ne se fiait qu'à lui-même pour commander cette manœuvre.

Ô la misère de cette maison vide ! Balayée assurément et mieux tenue que du temps de Phanélie ; mais froide, sordide et laide. Rien qu'à traverser la cuisine, Laurent fut pris du bizarre dégoût qui le serrait à la gorge et lui soulevait le cœur, et son malaise physique se transmuait en une sorte de haine pour les murs salis, pour la rampe de l'escalier que vingt-cinq ans d'incurie avaient enduite de leur crasse ; pour cette marche, l'avant-dernière, qui s'affaissait en son milieu et dont le rebord de fer se soulevait comme une trappe en arceau... Tout à coup, les idées de Laurent prenaient une vélocité extraordinaire ; il les sentait bondir comme des pois d'un bord à l'autre de sa tête endolorie. Et c'était du passé, du présent et de l'avenir qu'il s'agissait à la fois.

– J'aurais dû prendre sur moi de faire réparer cette baraque, se disait-il, tâtonnant avec impatience pour trouver sa porte dans le couloir obscur.

La fenêtre de derrière, qui ouvrait sur l'escalier, avait ses volets clos depuis des années parce que la croisée mal jointe laissait filtrer les courants d'air... « À présent, on ne saurait plus par où commencer », poursuivit-il en lui-même, buttant sur le seuil. Le feu craquait et luisait dans le petit poêle ; Laurent en eut une minute de satisfaction tellement intense et absurde que l'aspect du monde lui parut changé. Mais l'éclair fut court. La pulsation aiguë du mal de tête le lancinait à présent dans les vertèbres de la nuque et jusque dans le dos. Sans se dévêtir entièrement, il se blottit sous ses couvertures, dolent comme un petit enfant sans mère, à présent que nul ne le voyait et qu'il n'avait plus son attitude virile à maintenir.

Il se disait : « J'ai laissé la maison ouverte. N'importe qui peut entrer. Je devrais redescendre pour fermer, et à midi je descendrais encore pour ouvrir à mon père qui passera sûrement avant d'aller au Guillaume Tell... » Louise Duplan, quand elle avait mis la maison en ordre, s'en allait ; elle ne revenait que le lendemain matin pour faire le déjeuner. Laurent toussota ; quelque chose l'étranglait un peu. Et il n'arrivait pas à se réchauffer. L'obsession d'avoir à descendre pour fermer la porte de la cuisine tourbillonnait dans son esprit comme une abeille.

Cependant les objets tranquilles et familiers de la chambre, l'ordre, la clarté nette de toutes choses le calmaient peu à peu. L'espace que de son lit il voyait se prolonger vers la fenêtre lui paraissait une avenue bordée de petits édifices ; la poupée bleue se dessinait de profil, en silhouette pâlotte sur la lumière, et c'était une pauvre petite Rose-Anne assise dans une pagode, on ne savait pourquoi, et qui tendait les bras vers un secours inaccessible... Cependant il fallait descendre l'escalier, et surtout éviter cette lame de fer en arceau...

Quand on a dans la gorge un brin de laine qui vous chatouille, comment s'en débarrasse-t-on ? Ce n'est pas un brin de laine, d'ailleurs... C'est une petite valve qui monte et descend comme le flotteur dans le thermomètre... Bon ! un pas dans l'escalier à présent ! La porte s'ouvre ; de nouveau la vague de soulagement, de joie bondissante envahit Laurent, le fait même rire comme un bébé qui revoit sa mère... Au moins la porte de la cuisine est fermée... Il n'y a plus à se tourmenter ; même si la poupée bleue tombait, elle ne pourrait se sauver par là...

– On dirait que tu as de la fièvre, fit Élie lui mettant sa main râpeuse sur le front. As-tu mal ailleurs qu'à la tête ?

– J'ai mal un peu partout, répondit Laurent qui toussota pour chasser le brin de laine. Quelque chose me gratte dans la gorge.

Tout s'éclaircissait, l'avenue et ses petits édifices redevenait une paroi boisée, avec des photographies, des étagères, des livres, vus en enfilade...

– Tu n'as pas froid au moins ? demanda Élie qui n'entendait rien aux malades.

– Si, par moments, j'ai de la glace qui me coule entre les épaules.

– Je pourrais chauffer... voyons ? des flanelles ? Avons-nous des flanelles ? Nous devons avoir aussi une bassinoire, dans le temps... Je vais toujours mettre ton gilet de laine contre le poêle et quand il sera chaud, je t'entortillerai dedans... Le mieux serait d'appeler Louise Duplan ; elle saurait des petits remèdes.

L'idée d'avoir recours au docteur ne les abordait encore ni l'un ni l'autre. Et c'est ainsi que jusqu'au soir l'insidieux germe de diphtérie put se développer suivant les lois de sa nature, sans que rien entravât son envahissement.

Élie fit des compresses, puis il sortit pour quérir Louise Duplan ; elle accourut avec un cornet de bourrache, elle chauffa une grande marmite d'eau, découvrit deux bouteilles de grès au fond d'un placard, les apporta brûlantes à Laurent qui se fâcha et protesta d'une voix enrouée, tandis que Louise entassait sur lui trois couvertures et deux édredons.

– Laissez, laissez ! Je sais la manière de faire sortir un froid ; buvez-moi cette bourrache, et dans deux heures vous serez trempé comme un parapluie, dit la bonne femme tout en gavant de bois le petit poêle qui devenait rouge.

Mais la réaction qu'elle attendait ne s'opéra pas. Laurent, la peau sèche et brûlante, avait des accès de toux rauque entrecoupés de longues minutes de torpeur.

Élie rentra dès qu'il le put, même avant la tombée du jour. Il faisait froid dehors ; du ciel gris tombaient de minces flocons de neige, les premiers, qui flottaient incertains, troublant l'air de leur buée mouvante.

– Eh bien ? comment va-t-il ? demanda le père en mettant le pied dans la cuisine.

– Il dort, répondit Louise avec satisfaction. Et il est de mauvaise humeur quand il se réveille, tout juste comme un homme doit être dans son cas.

Par amour-propre, elle n'avoua pas l'insuccès de sa bourrache. Elle retourna chez elle pour vaquer au souper de sa maisonnée, promettant de revenir vers les neuf heures pour voir s'il y aurait encore quelques petites choses à faire...

Le matin suivant, une nouvelle s'allumait et sautait comme une mèche de fulmicoton de seuil en seuil, de rue en rue, jusqu'à l'extrémité du village et jusqu'au Château. La petite Duplan, surnommée Clochette, frappait vers sept heures et demie à la porte des dames Dupommier.

– Il ne faut pas compter sur grand'maman aujourd'hui pour votre lessive, proféra-t-elle hors d'haleine, dès qu'elle aperçut Rose-Anne. Elle est retenue chez les Maistru. Laurent Maistru est bien malade. On doit ouvrir les fenêtres et on l'a piqué avec une seringue. Peut-être qu'il mourra, parce qu'il étouffe... Le docteur est là tout le temps.

Rose-Anne, toute blanche, les yeux agrandis et fixes, fut pendant une minute sans pouvoir faire un mouvement. Subitement, sans même prendre un châte, elle s'élança sur la terrasse, descendit l'avenue et courut d'un trait jusqu'au village... Elle alla droit à la maison Maistru ; elle pénétra dans la cuisine. Louise Duplan s'y trouvait, la figure bouffie de larmes...

– N'entrez pas ! n'entrez pas ! cria-t-elle en étendant les mains. Vous n'avez pas vu le placard qui est sur la porte !

Rose-Anne secoua vaguement la tête.

– Laurent est malade ? prononça-t-elle, les mâchoires serrées.

– Malade ! oh ! oui, presque trépassé... Quelle nuit, mon Dieu, quelle nuit !

Vers dix heures, Élie Mastru avait commencé à s'inquiéter sérieusement. Réveillant un des domestiques, il lui avait ordonné de seller immédiatement un cheval, d'aller jusqu'à la commune voisine où demeurait le docteur de deux villages, et de le ramener coûte que coûte, en lui disant que le malade avait des peaux blanches dans la gorge, au cas où il y aurait des remèdes à rapporter...

Et dans l'intervalle, le vieux paysan et la vieille journalière avaient assisté à une de ces crises d'étouffement qu'on n'oublie de sa vie quand on en a été une fois le témoin épouvanté... Assis au milieu du lit en désordre, les pieds sur le plancher, le buste à moitié renversé et les bras rigides tour à tour battant l'air, ou arrachant la chemise, Laurent cherchait, avec un horrible effort de ses bronches obstruées, le souffle qui n'arrivait point... Puis il retombait en arrière, épuisé, ne luttant plus, et à chaque minute, son père, à moitié fou de douleur et d'impuissance, croyait que ce fût la dernière...

Enfin le docteur parut ; il fit immédiatement une injection de sérum, il donna une quantité d'ordres à Louise éperdue... Les deux domestiques de la ferme restaient sur pied, à tout hasard. Mais on n'avait rien de ce qu'il fallait ; le docteur demandait : « Auriez-vous un rigolot ? Vous n'avez pas une petite pharmacie de maison ? Apportez-moi deux ou trois oreillers pour mieux soutenir notre malade. Voyons, ma bonne femme, vous savez bien où prendre des oreillers, n'est-ce pas ?... » Chose incroyable, il n'y avait pas d'oreillers dans la maison, Élie dormait sur un coussin de crin. Où donc avaient passé les oreillers ? Louise, sur le seuil, expliquait verbeusement qu'elle n'avait pas

non plus de taies pour « enfourrer » les oreillers, si l'on avait eu des oreillers.

On l'envoya réveiller la cure, où bientôt des lumières passèrent de fenêtre en fenêtre. Les secours arrivèrent... M. Lioumenet faisait dire qu'il serait là dans cinq minutes. Mais le docteur y mit son veto immédiatement.

– J'en suis fâché, dit-il, mais mon devoir m'oblige à vous isoler strictement. Nous n'allons pas infecter ce village. Le pasteur est bien le dernier des visiteurs à qui je permettrais d'entrer. Un homme qui va dans toutes les familles, qui fait le catéchisme aux enfants !... La bonne femme restera ici, mais il nous faudrait une autre garde, plus intelligente. Je tâcherai de vous la procurer en téléphonant au poste de la Croix-Rouge. Je passe avec vous le reste de la nuit, cela va sans dire...

Jusqu'au matin, les deux hommes luttèrent avec l'ange d'épouvante qui remplissait de ses ailes sombres cette étroite chambre. Ils échangeaient quelques mots brefs, un ordre, une question...

– Vous n'aviez rien remarqué jusqu'à hier ?

– Si. Mon fils était fatigué ; on avait beaucoup labouré. Trop. Je l'ai laissé s'éreinter.

– Oh ! ce n'est pas ça. C'est une infection. Où l'a-t-il prise ? Ce serait utile à savoir.

Assis près du poêle, tandis que l'air glacial entrait à grandes bouffées par la fenêtre ouverte, le père et le docteur parlaient à voix basse.

– Il n'a pas fait de voyage dernièrement ? Il n'a pas couché dans une maison malsaine, malpropre ? Il ne s'est pas plaint d'avoir rencontré de mauvaises odeurs, d'avoir eu des dégoûts ?

Élie Maistru, la figure dans ses deux mains, ne répondit pas tout de suite. Au bout d'une minute, il prononça d'une voix unie, toute grise et sans intonation :

– Docteur, j'ai tué mon fils...

– Bon ! fit le docteur, voilà le père qui délire à présent.

Mais Élie continuait à parler, et sa confession entière y passa.

– Je l'ai tué. Je l'ai obligé à vivre dans une maison qui n'est bonne qu'à fricasser... L'évier puait tout l'été !... C'est sale partout, sauf ici, dans sa chambre qu'il tenait lui-même... J'ai été un misérable maniaque. Je commençais à m'en apercevoir. Tout allait changer... Trop tard... Je lui ai empoisonné sa jeunesse... Et il était bon fils. Il me marquait du respect quand je n'en méritais point...

– Nous le tirerons peut-être d'affaire, dit le docteur. Sa constitution fait une bonne défense.

Quand, au petit matin, des pas commencèrent à sonner sur les pavés de la rue, ce fut par la fenêtre qu'on envoya les nouvelles et les commissions... Plus tard, le docteur descendit pour prendre une tasse de café à la cuisine, et il vit avec étonnement une jeune fille qui se tenait là, tête nue, haletante. Il se tourna vers Louise Duplan.

– Je vous avais recommandé de ne laisser entrer personne.

– Ne me renvoyez pas, dit Rose-Anne. Sauf son père, Laurent n'a personne de plus proche que moi...

– Vous êtes trop jeune pour le soigner, fit le docteur, devant la prière qu'elle allait lui adresser.

– Je serai sa femme dans six mois, répondit-elle.

– La bataille sera encore chaude aujourd’hui, et moi, je suis obligé de partir, fit le docteur, se parlant à lui-même. Il nous faut une garde, certainement. Je vais consulter M. Maistru, fit-il, regardant Rose-Anne.

Mais, à son grand étonnement, elle sortait sans ajouter un mot. Cinq minutes de course à perdre haleine la ramenèrent au Château.

– Maman, dit-elle approchant sa bouche de l’oreille de sa mère, qui allumait du feu à la cuisine, il faudra que tu te passes de moi pendant quelques jours. Laurent est très malade, je vais le soigner. C’est mon droit. Dis-le à madame Champieux. Je n’ai pas le temps de monter chez elle. Elle voudrait me retenir. Je t’enverrai des nouvelles, mais ne viens pas en chercher. La maison est interdite.

– Va, ma fille, fais ton devoir, prononça la frêle vieille femme qui avait été héroïque deux ou trois fois en sa vie...

Rose-Anne passa rapidement dans sa chambre et fit un paquet de quelques vêtements. Elle avait une sorte de sang-froid de surface, machinal, qui lui faisait accomplir des gestes raisonnables et coordonnés ; mais, plus profond, c’était une douleur atroce comme un couteau enfoncé. C’était aussi un bouillonnement passionné d’énergie, un élan de toutes les forces de son être vers un seul point, où le miracle sauveur devait se faire.

Calme en apparence, et concentrée, Rose-Anne traversa la cuisine des Maistru, vide à présent, et monta l’escalier.

Elle savait que la chambre de Laurent se trouvait au second étage. Sur le second palier elle s’arrêta, et au même instant une porte s’ouvrit en face d’elle...

– Me voici, docteur, fit Rose-Anne. Veuillez me donner vos instructions.

Les deux hommes s'effacèrent pour la laisser entrer. Élie la regarda avec une joie et une vénération extraordinaires.

– Vous le sauverez, dit-il.

Il ne pensait qu'à son fils.

Mais dès que Laurent reconnut Rose-Anne, il poussa un cri.

– Pas toi ! pas toi !... c'est contagieux ! fit-il d'une voix rauque et épuisée.

– Je ne te demande pas permission ! répondit-elle avec une tendresse gaie, se penchant vers lui pour arranger la couverture.

XVIII

DANS LA CHAMBRE CLOSE

Il ne fut pas aisé de faire admettre à madame Clotilde Champieux ce qu'elle appela le coup de tête de Rose-Anne. Quand madame Dupommier se présenta chez elle à huit heures, lui apportant son déjeuner, l'explication fut longue et confuse.

– A-t-on jamais entendu chose pareille !... C'est d'une inconvenance. Rose-Anne est bien trop jeune pour soigner un garçon de vingt-cinq ans qui n'est même pas son fiancé officiel !... Et puis, le danger ! Car, enfin, à ce que vous me dites, on est bien obligé de croire que c'est la diphtérie ! Est-ce qu'Élie Maistru, ce vieux racorni, ne suffisait pas comme garde-malade ? Il n'est plus à l'âge où l'on prend la diphtérie... Alors Rose-Anne nous abandonne, vous et moi ! Comptez sur la fidélité des gens ! Ne suis-je pas malade, moi aussi ? Oui, vous êtes sourde, c'est bien commode ! On ne peut pas discuter avec vous ! Me voyez-vous seule dans cette grande maison avec une sourde ! Le tonnerre nous tomberait dessus sans qu'elle s'en aperçoive... Quelle situation ! C'est à se jeter même dans les bras des Sébastien !

Et de fait, madame Sébastien ne tarda pas à lui offrir cet asile... Vers dix heures, elle arrivait en grande hâte, emmitouflée dans ses fourrures qui sentaient encore la naphtaline... Or, madame Clotilde craignait cette odeur, on lui avait dit qu'elle était toxique... L'antipathie qu'elle ne gouvernait plus s'en aggrava...

– Pour rien au monde je ne voudrais être indiscrete, dit madame Sébastien exagérant les précautions. Nous apprenons que Rose-Anne est installée chez les Maistru... Ils sont là-dedans comme des lépreux. On leur passe les provisions par les

fenêtres. Cette maison est contaminée du haut en bas. Et Louise Duplan, notre seule journalière, y est encagée avec les autres. Comment allez-vous remplacer Rose-Anne, pauvre grand'maman ? Madame Dupommier doit être terriblement fatigante pour vous, avec sa surdité.

– Nous nous entendons très bien, répondit madame Clotilde...

– Mais vous auriez besoin de quelque chose ? vous vous sentiriez incommodée la nuit ? Myrielle est toute disposée à s'installer auprès de vous... Sébastien également. Moi aussi ; nous quitterions tout pour vous obliger...

Ah ! non ! cette note-là était intolérable ! Madame Clotilde s'écarta un peu de la zone de la naphthaline et dit :

– Je ne dérangerai personne, merci... Je ferai une absence, c'est le plus simple... J'aime Lausanne à cette saison, j'y passerai quelques semaines.

– Et madame Dupommier, sourde comme elle est, restera seule au Château ?

– Myrielle pourrait peut-être s'installer auprès d'elle, fit madame Clotilde malicieuse.

Madame Sébastien, déjà haute en couleur, s'empourpra. Mais tout à coup, un éclair leur dévoila à toutes deux l'imprudence de l'une, l'occasion pour l'autre.

– Myrielle le fera volontiers, répondit madame Sébastien avec onction.

– Mais non, mais non ! c'est tout à fait superflu ! protesta madame Clotilde effrayée.

– Il suffit que vous l'ayez souhaité un instant. Myrielle sera ravie de vous rendre ce service... Je vous en prie, pas un mot de plus ; je rentre. Myrielle prépare en un tour de main ses petites

affaires, elle est ici avant midi. Elle vous aidera à vos emballages, si vous vous décidez vraiment à partir, et si vous restez, elle vous tiendra compagnie...

Enfin, enfin ! La première victoire ! Le premier bastion emporté ! Récompense et couronne d'héroïque efforts ! Madame Sébastien vola, plutôt qu'elle ne marcha, pour rentrer chez elle ; un fluide de joie l'enveloppait et crépitait presque en étincelles, aux pointes des poils de sa fourrure... Myrielle installée dans la place ! mais c'étaient tous les Champieux défilant à leur tour par la brèche...

Myrielle consentit, avec une indifférence qui n'était pas feinte. La maladie de Laurent lui obstruait l'horizon. Dès qu'elle en avait appris la nouvelle, un horrible conflit l'avait envahie. Elle avait eu une de ces pensées vraiment hideuses qu'on n'avouerait à personne... « S'il meurt, Rose-Anne ne l'emporte pas sur moi !... » Alors elle vit bien qu'elle n'aimait pas Laurent. Elle voulait l'héritier ; elle convoitait la position, moins encore la position que le monopole. Si Laurent mourait, il ne ferait pas d'autre reine... Elle perçut très clairement qu'il n'y avait en elle aucune tendresse ; rien que l'aride ambition et l'égoïsme sec.

Sa seconde idée fut : « Jamais je ne m'exposerais au danger de contagion comme Rose-Anne le fait. Ni pour mon père, ni pour ma mère, ni pour Louis... Non, je ne pourrais pas. J'aurais trop peur... Je serai même bien aise de m'éloigner de la maison Maistru qui est trop proche de la nôtre... » Cependant, tandis que ses mains voltigeaient légères parmi les menus objets de toilette, les flacons, les brosses, elle s'arrêtait à chaque minute comme paralysée par une vision... Laurent sur son lit, se débattant contre l'étrangleuse, et Rose-Anne qui s'était enfermée volontairement, qui respirait cet air, ces germes...

Myrielle disait à haute voix : « Pourvu que Laurent vive ! pourvu qu'ils vivent tous deux ! » Elle disait cela pour tuer la petite voix diabolique qui au fond d'elle murmurait juste le contraire... Et pour se rassurer, pour détourner aussi une rétribu-

tion à laquelle elle croyait – ayant de la piété – elle se répétait à elle-même : « Je ne suis pas responsable de cette pensée qui vient de l'ennemi de mon âme... » L'horreur physique de la mort la secouait ; non, elle ne pouvait imaginer froid et sans vie ce beau Laurent robuste dont elle avait admiré la démarche souple, les grands mouvements tranquilles ; et elle prenait pour une vraie souffrance de sympathie profonde ce qui n'était qu'une révolte de la chair. « Je ne suis pas sans cœur, non, non ! criait-elle. J'ai du chagrin, je le sens là. Ça me serre, ça m'étouffe... »

Ah ! Rose-Anne, elle, n'avait pas besoin de se battre les flancs pour souffrir...

Même dans les brefs moments où on l'envoyait dormir, son cœur déchiré ne cessait de sentir le mal de Laurent ; une pitié passionnée lui brûlait la gorge, tandis que ses yeux rougis épiaient les moindres ombres sur le visage aimé, devinaient, prévenaient la plainte ou l'appel sur ces pauvres lèvres crevasées où le son passait entrecoupé et rauque. Le médecin luttait par tous les moyens que lui fournissait son expérience, et chaque matin il multipliait ses prescriptions.

Élie Mastru et Rose-Anne n'avaient pour ainsi dire pas un quart d'heure inoccupé ; quand ils se relayaient, dans la journée, ce n'était pas pour prendre du repos. Le maître entraînait dans la chambre de Laurence, et il priait Dieu ; il priait peut-être aussi la mère, lui demandant d'intercéder pour son fils. Rose-Anne se réfugiait dans une petite pièce que Louise Duplan avait mise en ordre pour elle, lui arrangeant un lit sur un vieux canapé ; mais elle n'y restait guère ; elle descendait à la cuisine, et ses mains actives, machinales, s'occupaient à quelque besogne qui la distrayait un peu. Les besognes étaient difficiles à créer dans cette maison démunie de tout. Rose-Anne préparait un de ces petits mets friands qu'elle faisait bien, et le montait à Élie dans la chambre du premier où il l'avait introduite sans explication, comme une chose qui va de soi. Puis elle allait reprendre son

poste cher et douloureux. La nuit, elle avait obtenu de veiller en compagnie de Louise Duplan jusqu'à une heure ; ensuite Élie restait seul avec son fils jusqu'au matin.

Les crises d'étouffement s'espaçaient : il semblait que deux injections de sérum eussent amené une modification favorable, quand tout à coup, vers le septième jour, la fièvre augmenta de nouveau et d'autres symptômes apparurent... C'était Louise Duplan, qui d'une fenêtre, faisait passer le bulletin quotidien à des gens anxieux venus tout exprès, car Laurent et son père étaient entourés d'estime, sinon d'affection, et les nouvelles étaient répandues ensuite dans tout le village...

– Ah ! figurez-vous ! disait la femme du boulanger, tandis que Phanélie assise sur un escabeau s'essuyait les yeux, et que madame Deniset oubliait de surveiller la pesée du pain, figurez-vous que le mal recommence de plus belle dans un autre organe... Aujourd'hui ce mal s'appelle diphtérie, on fait des injections ; autrefois ça s'appelait angine couenneuse, et on faisait un trou pour le souffle... Ça se tenait dans la gorge, ça n'allait pas ailleurs... À présent, ces couennes vont partout, elle voyagent dans le sang, elles l'empoisonnent. Ça n'en finit pas. Il paraît que Laurent souffre dans les jambes, le docteur craint une *flétibite*... Imagine-t-on un beau garçon abîmé de la sorte ?... Il peut encore s'en tirer si le cœur ne fléchit pas...

Phanélie sanglotait...

– Rien de tout ça ne serait arrivé si j'étais restée chez le cousin... Ces deux hommes étaient habitués à une bonne nourriture, balbutiait-elle, écrasant ses larmes sur la paume de ses mains... Tous les jours le bouilli, une bonne soupe saine... À l'hôtel on leur a fourré des rôtis et des sauces, ça leur a gâté la digestion... Jamais je ne me pardonnerai. Vous vous souvenez du père Picard, madame Deniset ? il sortait de dîner au Guillaume-Tell, il est tombé dans la cour... La mort a été momentanée !...

– Instantanée, voulez-vous dire, fit le boulanger qui avait des lettres.

– Momentanée, instantanée, c'est pareil. Il ne faut pas chicaner sur des mots. L'un vaut l'autre... D'ailleurs je n'accuse pas la cuisinière du Guillaume-Tell. Mais je dis que des hommes qui changent leur régime s'exposent à des *congestions*. Et voilà Louise Duplan dans ma cuisine, dans mes armoires... Elle ôtera toutes les toiles d'araignée que je laissais pour mettre sur les coupures, à l'occasion.

La bonne de la cure entra ; elle venait aussi quérir les nouvelles du matin. Chaque jour dans l'après-midi, M. Lioumenet faisait sa visite à Élie, c'est-à-dire qu'il se postait derrière la maison Maistru, dans la cour de l'étable, et qu'il attendait de voir s'ouvrir la fenêtre de l'escalier. Élie y apparaissait un moment.

– Est-il mieux ? demandait le pasteur.

– Il n'y a pas grand changement. Le cœur se fatigue... Le germe infectieux semble se propager...

– Que puis-je pour vous ?

– Rien, merci. Je viens d'envoyer Benz à la ville, il nous rapportera un ballon d'oxygène. Si vous en aviez le temps, vous pourriez peut-être aller voir madame Dupommier et lui dire que Rose-Anne se porte bien. Nous l'obligeons à dormir, à manger. Elle a un courage incroyable. Elle en donne à mon pauvre garçon quand il n'en a plus... Je ne sais pas ce que nous ferions sans elle... Merci de votre visite, monsieur Lioumenet. Pensez à nous de la bonne manière.

– C'est ce que je fais, et tout le village avec moi.

Le jour de Noël, Laurent était au plus mal, non que l'infection augmentât sa virulence ; mais l'organisme semblait épuisé et ne se défendait plus. On pria à l'église pour le rétablis-

sement d'un jeune frère dangereusement malade, et tous les fidèles en conclurent qu'il n'y avait plus d'espoir... Myrielle sanglota tout haut. Elle communia, dans une contrition un peu dramatique des pensées coupables qu'elle se pardonnait maintenant, comme on se pardonne les tentations auxquelles on n'a pas cédé. Au sortir de l'église, elle parla à François Deniset d'un ton douloureux et doux.

– Notre pauvre ami !... On n'ose plus espérer...

– Mais si ! mais si ! Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ! dit François avec une émotion bourrue, plus sincère que la fine vibration de Myrielle.

La jeune fille hocha la tête.

– Je voudrais le croire, pour Rose-Anne, pour monsieur Maistru...

Elle appuya un peu sur ces mots qui indiquaient son détachement personnel. Lentement, elle se mit à marcher et François, après une seconde d'hésitation, marcha à côté d'elle.

– Je passe à la maison, avant de retourner au Château, dit Myrielle, élégante et frileuse dans ses fourrures blanches.

– Vous devez bien vous ennuyer toute seule avec madame Dupommier dans cette grande maison, prononça François avec sollicitude.

– Je m'ennuie assurément. Et j'y mourrais de peur, si papa n'envoyait tous les soirs notre vieux Abram pour nous garder ; il couche dans une des chambres du rez-de-chaussée. Tout de même, au moindre bruit, je tremble comme une feuille. Je n'ai rien d'une héroïne.

– Ce n'est pas le courage qui vous manque, cependant, dans certaines occasions... dit François audacieusement.

Myrielle leva vers lui ses cils blonds qui tamisaient le regard clair et aigu.

– Je ne suis pas brave, je brave, si vous comprenez la différence, fit-elle avec un léger rire.

Ils s'entendaient parfaitement.

– Et je regrette, poursuivit-elle, baissant de nouveau les yeux... Après l'excellent sermon que nous venons d'entendre et qui nous invitait à la repentance, je regrette... je déplore... le tour que j'ai joué à Laurent Maistru pour le punir de s'ingérer dans les affaires de grand'maman.

– C'était pour cela ? murmura François qui n'osait se montrer sceptique.

– Je vous le confie. Grand'maman évinçait papa qui avait seul le droit, à notre avis, de s'occuper des réparations du Château. Car enfin le Château sera à nous par la suite...

– Ce ne serait que juste, dit François qui gardait ses doutes.

– Nous étions tous vexés de voir les Maistru y fourrer leurs doigts, et alors, puisque le hasard m'avait mise à portée d'entendre grand'maman téléphoner à son notaire, l'idée m'est venue de brouiller les cartes... J'ai eu grand tort, je le reconnais, ajouta-t-elle d'une voix qui trembla délicatement.

À l'instant même, elle établissait en elle cette version de sa fraude, elle y croyait, elle effaçait d'un coup l'autre, la vraie. Et François se disait : « C'est bien possible. C'est même probable. En tout cas, c'est plus convenable... »

Il reprit, comme ils arrivaient au seuil de la maison Champieux :

– J'ai aussi des regrets à vous exprimer, mademoiselle Myrielle.

– Nous sommes quittes, répondit-elle.

Ils tournèrent les yeux vers les fenêtres de la maison Maistru, vers celles du second étage qui avaient leurs rideaux baissés. Myrielle Champieux soupira. Pourrait-elle jamais endurer ce petit blond un peu obséquieux qui tortillait sa moustache dorée et qui roulait dans son esprit étroit des pensées qu'elle devinait narquoises ?

Derrière les rideaux baissés, Rose-Anne était assise, une bible sur les genoux ; elle avait lu les chapitres de la Nativité ; Laurent, Élie et Louise Duplan l'écoutaient. Laurent avait les joues creuses, les yeux enfoncés, le teint gris et brouillé, maintenant que la fièvre de la nuit tombait. Il était faible, mais il avait toute sa connaissance. Il dit, remuant un peu la main sur sa couverture :

– Quel triste Noël je vous fais !

– Mais pas du tout. Au contraire, protesta Louise Duplan toujours pressée de parler. Qu'est-ce qui nous manque ? la maison est bien chauffée. J'ai un bon petit bouillon de poulet qui mijote en bas pour vous. Votre papa et mademoiselle Rose-Anne auront leur dîner de Noël. Je vais leur mettre le couvert dans la belle chambre...

Elle était ouverte à chacun, cette belle chambre ; le sanctuaire était violé. Élie offrait tardivement en holocauste l'obstination maniaque qui lui tuait son fils... Et la bonne Louise ne dérangeait pas grand'chose. Elle avait posé le coffret sur un petit guéridon, pour que la grande table fût libre ; elle avait trouvé dans l'armoire deux belles nappes et des serviettes qu'on n'avait jamais dépliées. Elle avait épousseté les meubles tout doucement, en faisant de petites remarques à part elle...

Quand Louise fut sortie, Élie se rapprocha du lit, prit la main de son fils entre les siennes.

– Laurent, fit-il d'une voix cassée et vieille, si tout était bien allé, nous aurions communie ensemble aujourd'hui. Fais comme si nous avions pu communier. Pardonne-moi...

Il inclina son front sur la couverture ; ses mâchoires avaient un tremblement nerveux qu'on voyait entre ses doigts.

– Vous pardonner ? murmura Laurent. Vous êtes le meilleur père qu'un fils ait jamais eu.

– Non, non, ne dis pas cela... Je t'ai fait passer après ta mère morte... Je t'ai condamné à vivre comme moi, dans un deuil qui tenait de la folie... Pour rester dans mon deuil, j'ai laissé la maison tomber en ruines... Tu as vécu dans une maison misérable, malpropre, malsaine, une maison qui t'a tué finalement... Je ne me pardonne pas à moi-même, mais il faut que tu pardonnes à ton père, Laurent.

– Nous mettrons le feu à la bicoque dès que je serai rétabli, fit Laurent de sa voix faible, où néanmoins un peu d'excitation vibrerait.

– Parfaitement. Il faudra une autorisation du Conseil communal, dit Rose-Anne avec sérieux.

– Mon père fait partie du Conseil communal à présent, n'est-ce pas ? demanda Laurent d'un ton plus vague, comme retombant dans le sommeil.

Rose-Anne lui fit respirer de l'oxygène, car il fallait éviter ces phases comateuses où le fonctionnement du cœur se ralentissait. Cinq minutes plus tard, Laurent reprit :

– Père, montrez les plans à Rose-Anne.

– Quels plans ? fit Élie à demi-voix, se tournant vers la jeune fille, car il avait une crainte tendre de fatiguer son fils même par une question...

– Notre maison de la sapinière, dit Laurent d'une voix plus forte. La maison où tu mettras le jeune ménage...

Les yeux de sa fiancée se remplirent de larmes, et Élie s'en alla vers la fenêtre pour cacher son émotion.

XIX

LES TÉNÈBRES S'OUVRENT

Était-ce la première lueur de la convalescence, ou la dernière palpitation de la flamme de vie prête à s'éteindre, cette soudaine flambée de volonté et de projets qui effraya le vieux paysan, qui serra le cœur de Rose-Anne ?

– L'ai-je rêvé ? j'ai rêvé tant de choses... disait Laurent de cette voix toute changée et faible qui ressemblait à une voix d'enfant... Où ai-je vu la maison, l'allée, la grille ?...

– On a abattu des sapins pour élargir la vue, et il y a une galerie à l'ouest, et des marches blanches devant la porte d'entrée. La chambre du premier, celle de ton père, est meublée comme la belle chambre d'ici, et dans la nôtre, il y a des étoffes à fleurs roses et vertes... dit Rose-Anne d'une voix douce et lointaine, comme lorsqu'on raconte un conte de fées.

Elle avait posé sa main légère sur la grande main amaigrie de son malade ; elle le regardait, assise en face de lui, et ses yeux d'où elle avait chassé les larmes s'arrêtaient sur ses chers yeux à lui, y pénétraient avec une ardeur extraordinaire d'amour et de vouloir...

Élie revenant prendre sa place fit à son tour :

– Il y a beaucoup d'air autour de cette maison. On y respire bien... Les plans ne sont pas prêts, Laurent, mais si tu veux bien attendre quinze jours, on te les montrera...

– J'attendrai volontiers, dit Laurent avec un sourire, le premier sourire qui eût passé, depuis bien des jours, sur ses lèvres sèches, sur son visage que contractait l'effort de respirer.

À ce mot, Rose-Anne laissa voir son émotion. Elle n'en pouvait plus, elle se contenait depuis trop longtemps... Laurent tourna les yeux vers son père.

– Ne la laissez pas pleurer ! murmura-t-il.

– Non, non, elle ne pleurera pas, elle va nous parler de sa maison, des armoires, du jardin, fit Élie, persuasif, presque câlin, comme lorsqu'on console des petits enfants. Rose-Anne sera une vraie petite reine dans cette jolie maison, et tout ce qu'elle nous demandera, nous le lui donnerons, n'est-ce pas, mon fils ?

Un trait touchant, que la jeune fille n'avait pas manqué d'observer avec une sorte de gratitude, c'était le soin qu'Élie Mastru apportait maintenant à la netteté de son costume, à l'apparence de toute sa personne, malgré la fatigue et les nuits de veille. Son visage rasé, son front massif que les cheveux grisonnants coupaient d'une ligne austère, les traits las, mais détendus, et les yeux pleins de tristesse autant qu'un puits profond est plein d'eau, la meurtrissure brune qui les entourait, le contour fin des joues maigres, tout cet ensemble frappé comme une médaille étonnait Rose-Anne qui en découvrait la beauté. Laurent devina-t-il cette impression ? Les malades ont des intuitions singulières ; ils entendent la pensée quelquefois.

– Mon père est beau, n'est-ce pas ? fit-il avec la simplicité d'un enfant.

Une rougeur violente, pénible, se répandit sur le visage du vieux paysan. Élie Mastru se revoyait soudain dans le chemin des champs, sa loque de lapin sur la tête, et un gendarme planté devant lui, inventoriant de haut en bas ses guenilles. Il sentait sur sa face l'œil sévère et rond du jeune Pandore ; sur son épaule et sur son dos la poussée brutale qui lui faisait franchir un seuil ; et sur son orgueil, sur son nom, sur sa lignée, l'écrasante humiliation qui tombait de cette voûte crépie et blanche, le plafond et les murs du croton... « Ça aurait dû suffire ! pensa-t-il presque à haute voix... Mais non, ça n'a pas suf-

fi... J'ai été plus insensé qu'un bœuf sous le joug, qui ne peut se délivrer du joug, qui meurt avec le joug sur la nuque... Seulement ce n'est pas moi qui meurs... »

Alors, comme poussé par une force intérieure, il se mit à raconter son arrestation, ses deux ou trois heures de captivité, et les résolutions qu'il avait prises, qu'il avait exécutées ensuite, en partie, et remises aussi, en partie...

– Pour m'arracher de cette maison, il fallait... dit-il.

Et il s'arrêta.

– Il fallait Rose-Anne, dit Laurent à voix basse.

La jeune fille les regardait tous deux, en proie à une vive inquiétude. Ah ! que c'était bien d'Élie Maistru de choisir ce moment pour raconter une telle histoire ! Une histoire grotesque autant qu'exaspérante. Oui, vraiment, tous les Maistru étaient un peu fous à leurs heures... Laurent avait bien besoin d'être enfiévré, lui qui la veille encore mêlait les rêves et la réalité !... Elle ne disait rien, mais la sueur lui perlait aux tempes. Tout à coup Laurent se souleva.

– Pardonnez-moi, père, si je ris ! Il faut que je rie !... Rire ou pleurer, il n'y a pas de milieu...

Parce qu'il était faible, le côté comique de l'aventure lui apparaissait énorme, débordant, irrésistible.

– Ris, mon garçon, ne te gêne pas, dit son père, un peu étonné cependant.

Et ce pauvre Laurent qui n'avait guère de souffle et pas plus de force qu'un poulet fut saisi d'un fou rire à y rester. Son thorax et ses bronches se dilataient, son cœur battait très vite, un rougeur montait à ses pommettes, tandis que ses nerfs tendus portaient jusque sous la peau des vibrations douloureuses... Son père et Rose-Anne le soutinrent, lui mouillèrent le front avec de

l'eau glacée, et la jeune fille très fâchée même contre Laurent se disait : « Vraiment ces Maistru ne font rien comme personne ! »

Louise Duplan vint dire que le dîner était servi et qu'elle allait prendre son tour de garde. Laurent se laissa arranger sur ses oreillers ; il avait encore de petits soubresauts de rire ; mais il fermait les yeux, et il remuait sa tête pour faire un creux dans la plume, comme les gosses déjà à moitié endormis, qui se tassent et qui s'arrangent pour une longue nuit.

– Voyez-moi ça ! dit la bonne Louise. Il fait sa coquille ! C'est bon signe, allez ! C'est signe qu'il se sent plus à l'aise...

– S'il se mettait à parler, vous m'appelleriez tout de suite, dit Rose-Anne, que ses alarmes ne quittaient pas si aisément...

Tantôt elle, tantôt le père, montèrent furtivement l'escalier, poussèrent la porte entr'ouverte ; vingt fois, jusqu'à la nuit close, ils demandèrent d'un geste de la tête et d'un mouvement des lèvres, à Louise qui ne bougeait pas :

– Il dort toujours ?

Il dormit jusqu'à cinq heures, et quand il se réveilla, ce fut pour réclamer ce fameux bouillon de poulet dont on lui avait fait venir l'eau à la bouche. Il en prit tout un bol, et puis il parla de la maison neuve, il voulut que Rose-Anne en parlât aussi.

– Et tout Fonfrèche en parlera ! On ne parlera plus d'autre chose. Les Maistru d'avant avaient leur place, mais les Maistru d'après seront les rois du pays ! Personne ne rira de nous, je vous en réponds...

Vaguement, il lui semblait que tout à l'heure quelqu'un avait ri d'eux ; il en gardait une sorte de rancune inquiète. Quand le docteur vint dans la soirée, il trouva le poulx bon, moins de fièvre que la veille à la même heure, mais la parole un peu excitée, et les mouvements des mains, des yeux tellement

plus rapides et plus vifs qu'il demanda si l'on n'avait pas exagéré la dose d'oxygène.

Rose-Anne ne ferma pas l'œil de toute la nuit, même quand son tour vint d'aller dormir... Elle se disait, dans un état d'irritation nerveuse qu'expliquait son extrême fatigue : « Je deviens folle comme ces Maistru. Je restais là comme une souche... Faire rire de la sorte un malade qui ne tient qu'à un fil... Il en mourra. Certainement il en mourra !... Ou bien il en perdra l'esprit. Il aura une méningite... »

Les pauvres gens n'étaient pas au bout de leurs alarmes, certainement ; car si la violence du mal sembla s'être abattue, pareille à un incendie qui ne jette plus de flammes aussi hautes, il n'en couvait pas moins, traîtreusement, dardant ici et là ses langues brûlantes et tortueuses qui couraient avec le sang vers tous les points de l'organisme, cherchant le territoire mal gardé qu'elles pourraient envahir. Le docteur disait : « J'ai eu rarement affaire à un mal aussi virulent, à une constitution aussi robuste... Tous les organes sont en parfait état de défense. Mais c'est égal, la lutte est longue... »

Madame Dupommier envoyait maintenant de fréquents appels à sa fille, par l'intermédiaire de M. Lioumenet :

– Ta mère te prie de rentrer, Rose-Anne. Elle dit que tu en as assez fait. M. Maistru et Louise Duplan peuvent suffire à présent...

C'était vrai, à la rigueur, mais comment abandonner ce malade à l'heure même où, avec grands efforts et bien des pas encore en arrière, il remettait le pied sur le sol ferme de la vie ?

On pouvait lui faire de petits plaisirs à présent, causer avec lui un quart d'heure, lui lire une page d'un livre favori ; c'était la *Vie des Abeilles* de Maeterlinck. Voyez-vous Louise Duplan lisant à haute voix *Les Abeilles* de Maeterlinck ? Laurent avait aussi une joie, – un peu pâle et craintive comme sont les joies

des convalescents, – à considérer avec Rose-Anne et avec son père le premier projet envoyé par l'architecte à qui on n'avait accordé que deux jours pour reconnaître le terrain et jeter une idée sur le papier. À l'examen, ce plan n'avait guère que des imperfections ; mais quelques artifices d'aquarelle, la sapinière pour fond, une rangée de passeroles gigantesques au pied du perron, la galerie d'où pendait une glycine, en faisaient une demeure de rêve, le jeu d'un bon magicien qui aurait simplement frappé le sol de sa baguette.

– Dire que nous habiterons là, nous quatre ! faisait Rose-Anne émerveillée.

– Après le Château, c'est modeste, faisait Laurent, les yeux remplis aussi de cette vision neuve et brillante.

– Oh ! le Château ! Que sommes-nous au Château ? des gardiennes. Je crois que maman choisira une chambre au rez-de-chaussée. Elle aura des fleurs sur sa fenêtre. C'est une chose que madame Champieux ne permettait pas...

Maintenant que Laurent avait pris l'appétit bizarre, tantôt vorace et tantôt dégoûté, qui suit les maladies infectieuses, c'était à Rose-Anne de lui fricoter de petits plats, des œufs à toutes sortes de modes, un petit potage velouté, un petit poisson drôlement décoré de demi-rondelles de citron. Louise Duplan cuisait bien les gros mets auxquels Élie Maistru, délivré de l'épouvantable crainte qui l'avait serré à la gorge pendant quatre semaines, faisait régulièrement honneur.

Non, Rose-Anne ne pouvait désertier, et Élie Maistru ne l'y engageait que par conscience. Il était trop heureux de la voir aller et venir, mettant dans la chambre ces petites touches légères qui sont la grâce de la propreté et le sourire de l'hygiène ; les fleurs, roses de Noël et violettes que madame Lioumenet envoyait deux fois par semaine ; les jolis napperons blancs que Rose-Anne faisait prendre chez elle ; sur l'oreiller une taie à volant, en toile de fil fraîche et lisse ; un abat-jour en papier crêpé,

d'un jaune très doux qui remplaçait sur la lampe le lourd cône de carton vert ébréché... Et quand Laurent faisait l'enfant gâté, ce qui lui arrivait à présent qu'il n'avait plus besoin de vrai courage, Élie saurait-il le gronder comme Rose-Anne, qui agitait un doigt, puis administrait le remède d'un air maternel ?...

Elle était habillée un peu en garde-malade de profession, d'une robe de toile bleue, une robe d'été courte et simple, facile à laver, et qu'enveloppait le grand tablier blanc, net, sans plis, dont les épaulettes brodées étaient la seule coquetterie. Elle avait maigri presque autant que Laurent, de fatigue, d'insomnie et d'inquiétude, mais elle se sentait de la vaillance à dépenser encore pendant des mois.

Ce fut le docteur qui donna un coup de barre inattendu à cette arche où quatre naufragés séparés du monde voguaient tout seuls sans savoir encore où ils aborderaient.

– Le moment est venu d'un changement, fit le docteur assis près de Laurent qui s'était levé pour la première fois. Notre convalescent est en bonne voie, mais le progrès ne s'accroît pas assez dans l'air de cette chambre. D'autre part, Fonfrèche en janvier, en février, n'est pas l'endroit idéal. Vous avez des brouillards et peu d'horizon. Il faudrait de l'espace, des promenades en voiture, des surprises pour les yeux. Une belle nature est tonique après des semaines de réclusion. Pourquoi n'iriez-vous pas à Montreux ? Vous n'y trouverez pas le printemps, je l'accorde ; mais tout de même il y fait moins âpre qu'ici, et quand ce grand garçon-là sera un peu restoupé, qu'il pourra se tenir sur ses jambes, vous l'emmènerez à Cannes ; qu'est-ce qui vous en empêche ?

Laurent montra très peu d'enthousiasme pour ce projet. Il regardait Rose-Anne d'un air triste, un air d'adieu.

– Nous étions si bien, murmura-t-il.

Élie, au contraire, s'enflamma immédiatement. Il montra le don d'arrangement précis et rapide qui était en lui et qu'il n'avait jamais appliqué qu'aux travaux de sa grande métairie. Il s'entoura de guides d'hôtels et de chemins de fer, il fit venir de l'hôpital de la ville une machine à désinfection, une quantité de formol ; Laurent fut transporté dans la belle chambre, et la sienne fut mise complètement à sac.

Mais avant que s'allumât la lampe qui devait brûler douze heures, avant que les ais fussent calfeutrés d'ouate et de papier, Rose-Anne embrassa la poupée bleue qu'elle avait regardée souvent, petite sainte du Souvenir sur son autel en l'air. « Tu viendras avec nous dans la maison neuve, lui chuchota-t-elle à l'oreille. »

Madame Dupommier envoya à sa fille un change complet de vêtements, afin que les robes contaminées passassent aussi vingt-quatre heures dans l'enfer asphyxiant de la formaline.

Il fallut se séparer...

Quand Rose-Anne se trouva sur la place de l'église, un beau jour à midi, dans la brume fine que le soleil commençait à percer, elle se sentit tout étourdie, et lasse à tomber. Elle se retourna pour faire encore un signe aux fenêtres de la belle chambre ; elle distingua deux visages derrière les carreaux qui s'irisaient. Puis elle descendit la rue, seule, à la fois triste et heureuse, et le cœur si élargi qu'elle y aurait logé tout le village. Elle aimait tout le monde ; chacun, à sa manière, avait été bon pour les quatre prisonniers... Mais elle espérait bien ne rencontrer personne. C'est pour cela qu'elle avait choisi l'heure de midi, où le paysan mange la soupe. Il lui semblait que toute une vie s'était écoulée depuis le matin où elle avait couru comme une folle du Château jusqu'au village. Elle atteignit l'avenue, elle monta lentement la rampe bordée de grands troncs noirs et dépouillés...

Tout à coup, un cri jaillit d'une des fenêtres du rez-de-chaussée, ces belles fenêtres cintrées à croisillons blancs enca-

drés de pierre blanche... Un battant de croisée s'ouvrait, Myrielle y paraissait en peignoir de laine blanche.

– C'est toi, Rose-Anne !... es-tu désinfectée ?

– Étuvée ! répondit Rose-Anne qui se mit à rire et tourna rapidement l'angle de la maison, gravit le petit perron, ouvrit la porte de la chère cuisine si luisante et si gaie...

Sa mère lui tournait le dos, occupée près de la table à quelque apprêt. Rose-Anne lui toucha l'épaule doucement. Madame Dupommier se retourna sans tressaillir, comme font les sourds qui semblent toujours préparés à une surprise... Mais aussitôt son petit visage blanc se bouleversa, ses yeux cernés se remplirent de larmes ; elle jeta ses bras au cou de sa fille, la pressa, mit sa vieille joue contre la joue fraîche de grand air et de brume...

– Ma Rose-Anne ! enfin ! Ah ! le temps m'a duré. Mais tu faisais ton devoir... Comme te voilà maigrie ! c'est moi qui vais te soigner maintenant... Ils vont partir ? ils vont bâtir ? on creuse déjà les fondations près de la sapinière. Je voudrais tout dire à la fois... Viens dans ta chambre, elle est prête depuis longtemps...

Chère petite chambre aux boiseries grises, aux rideaux de mousseline, avec sa jardinière pleine de primevères du Japon et de cyclamens roses que la mère avait regardés fleurir avec chagrin, les retenant, leur disant : « Attendez donc que ma fille soit de retour... »

Rose-Anne ne s'assit pas. Elle ouvrit l'armoire, y prit un grand tablier, se l'attacha autour de la taille et dit :

– Il est temps que je m'occupe de ton dîner, maman...

– J'entends très mal, fit sa mère secouant la tête. Tu penses bien que personne ne m'a mis des pains chauds sur les oreilles pendant toutes ces semaines...

Après cela, on ne vécut plus que de récits et d'attente... Des nouvelles des voyageurs arrivaient tous les deux jours. Élie écrivait quatre pages de détails sensés, ordonnés, Laurent ajoutait une ligne que Rose-Anne découpait avec des ciseaux et ne montrait pas à sa mère.

Le voyage s'était bien passé ; on avait trouvé une bonne petite pension tranquille ; de la chambre de Laurent, on voyait la Dent-du-Midi. On projetait une promenade aux Avants, dans un grand landau qu'on pourrait fermer si l'air devenait trop vif. « Ah ! Rose-Anne, que n'es-tu avec nous ? Mais nous reviendrons ici pour notre voyage de noces, et ce sera l'été alors... » Laurent avait un appétit d'ogre. L'autre jour, en se promenant tout doucement à pied du côté de Clarens, on avait rencontré madame Champieux du Château, qui avait quitté Lausanne dans l'intention de passer trois ou quatre semaines sur cette rive plus douce. Elle était assez mal portante, elle se plaignait de palpitations. Très amicale et prévenante d'ailleurs, elle semblait contente d'avoir rencontré des connaissances qu'elle traitait même en vieux amis...

– Madame Champieux n'oubliera pas, j'espère, dit madame Dupommier, qu'elle doit être rentrée chez elle le 23 février au soir... Je t'assure bien, Rose-Anne, que madame Sébastien a inscrit la date. Elle devrait même rentrer plus tôt, puisqu'elle se sent patraque. Écris-lui un mot. Dis-lui qu'il n'y a pas le moindre danger de contagion. Du reste, puisqu'elle se promène avec Laurent...

Les jours passaient, unis, paisibles, laborieux. Myrielle avait fui la solitude du Château dès qu'elle avait pu. Rose-Anne cousait toute la journée, travaillant à son trousseau.

Le soir du 15 février, un télégramme arriva : « Madame Champieux très souffrante. Danger. Envoyez quelqu'un famille... Signé, Maistru. »

XX

LES CHOSES SE PRÉCIPITENT

Bien qu'il fût déjà tard, Rose-Anne courut porter la dépêche aux Sébastien dont la maison semblait endormie. Ce fut madame Sébastien qui mit la tête à la fenêtre, ce fut elle qui descendit, toute nimbée d'épingles à onduler, enveloppée d'un peignoir brun et d'un gros châle. Quand elle eut compris de quoi il s'agissait, elle prit un air de dignité extrêmement raide.

– Décidément, fit-elle, ma belle-mère est circonvenue, si les Maistru télégraphient ses commissions aux Dupommier. Que faites-vous de la famille, je vous le demande ?...

– C'est la famille précisément qu'on réclame, dit Rose-Anne qui n'était pas disposée à engager une discussion sur le protocole.

– Il ne manquerait plus que d'évincer la famille ! prononça madame Angélique, les lèvres pincées. C'est bien, l'un de nous partira demain à la première heure. Si vous avez quelque chose à envoyer à madame Clotilde : vêtements, linge ou que sais-je, tenez-le prêt. Bonsoir, Rose-Anne, merci pour le dérangement, ajouta-t-elle avec une affabilité hautaine.

Son plan était fait avant qu'elle eût rejoint son mari dans la chambre conjugale.

– C'est moi qui pars, dit-elle. Dans un cas de maladie, les hommes ne servent pas à grand'chose ; Myrielle tiendra la maison. Et si grand'maman tentait la folie d'exposer sa santé, même sa vie, qui sait ? pour être rentrée à la date nécessaire, je ferai agir le docteur, le pasteur !... la police !

– Prends garde, dit son mari dans l'ombre des rideaux. Tu la pousseras à bout...

– Ah ! tu sais, mon gros ! fit-elle avec un rire de triomphe, ceci c'est notre chance, notre unique et magnifique chance. Que ta belle-mère dépasse d'un jour son permis de deux mois, et son testament n'a plus aucune valeur. Le Château est à nous, personne n'y peut plus toucher, ni ses fripouilles de nièces, ni la loi, ni le bon Dieu lui-même !...

Sébastien s'alarma un peu de l'exaltation de sa femme ; un peu seulement ; il avait sommeil et il prévoyait qu'il faudrait se lever tôt, dans l'aube froide et livide – une chose qu'il détestait – pour sangler la valise et accompagner sa femme à la poste. Madame Sébastien, debout, la bougie à la main, éclairait du bas en haut, du haut en bas, le calendrier suspendu à la paroi, près du lavabo.

– Si notre chère et précieuse belle-mère était partie dès que Rose-Anne l'eut plantée pour faire la garde-malade d'occasion, les deux mois seraient près de leur fin, disait-elle, tandis que son doigt glissait lentement sur les colonnes de dates, et sur les traits rouges qui indiquaient les dimanches. Au lieu de cela, elle a perdu six jours en préparatifs et à changer d'idée tous les matins... Voyons, la maladie de Laurent Maistru a duré cinq semaines, il est à Montreux depuis quinze jours... Madame Clotilde a encore deux semaines devant elle, un peu plus... J'ai marqué une croix ici, comme je fais toujours quand elle s'absente, car ce n'est pas toi, Sébastien, qui aurais l'œil sur tes intérêts...

Madame Angélique passa une partie de la nuit à ses préparatifs, ouvrant tiroirs et placards, interpellant son mari qui poussait de gros soupirs. Elle lui remit tout le village à surveiller, à guider, pendant son absence, n'omettant pas d'ajouter qu'elle s'attendait à trouver les choses dans un drôle d'état quand elle reviendrait. Elle alla embrasser Louis dans sa

chambre, lui défendit de se lever avant son heure habituels passa ensuite chez Myrielle, lui remit les clefs et les pouvoirs.

– Si cette fille – elle désignait ainsi la bonne – te dit : « Rôti », tu lui diras : « Bouilli. » Nous sommes perdus si elle se met à faire sa volonté ! Au revoir, mon enfant. Je vais sauver les droits de la famille...

Ensuite, comme lorsque s'éloigne un gros train ferrailant qui vous a assourdi par son approche, qui vous a déchiré les oreilles à son départ, et dont le vacarme se meurt en un murmure, il se fit un silence extraordinaire. La maison se tenait coite, le village ne bougeait pas, la vie coulait silencieuse... « Je ne sais pas, se disait la bonne tous les jours, ce que j'ai à être si contente le matin quand je me réveille... Et puis tout à coup je me pense : Madame est partie !... »

Il arriva des nouvelles par deux lettres d'abord, puis par Élie Maistru lui-même, que rappelait la surveillance de ses bûcherons, et des maçons qui commençaient à élever les gros murs de fondation de la maison neuve.

Il rentra un samedi soir. Le lendemain dans l'après-midi, il se présenta chez les dames Dupommier.

La trace des fatigues et des inquiétudes se lisait encore sur sa figure maigre, mais il avait rajeuni. L'éclair d'autorité ironique qui rendait son œil redoutable sous le gros sourcil s'était adouci, et la courtoisie naturelle de ses manières s'affinait de bienveillance. Le dur orgueil du front carré, et cet air de narguer et de braver l'opinion du village, ce sourire un peu menaçant de l'autocrate qui voulait qu'on honorât même ses haillons, une dignité, sans alliage les remplaçait. Assurément, cette dignité s'affirmait toujours un peu impérieuse ; Élie Maistru était toujours le maître du Coin du Coin, avec, en plus, son influence et sa place regagnées. Mais le souvenir vivant de l'humiliation, de l'angoisse, de la joie, de la reconnaissance, était comme une source tiède et profonde qui devait empêcher jour après jour les

vieilles pétrifications de se reformer. La mère de Rose-Anne, plus frêle que jamais, et semblable, avec ses yeux noirs creusés et les minces bandeaux noirs qui encadraient sa petite figure pâle, à un dessin précis et délicat fait à l'encre de Chine, madame Dupommier étonna sa fille par un accueil cordial sans réticence. Était-ce pour Rose-Anne seulement, ou pour Élie Maistru en premier lieu, que cette vieille femme, de ses petites mains énergiques, avait travaillé à la guérison d'une volonté malade ? L'homme rendu enfin à la santé d'esprit, tout le passé était aboli d'un coup, où il ne restait plus que les égards et la considération qu'on se témoigne entre gens de la même éducation et qui ont la même conception du devoir.

Élie Maistru jeta les yeux autour de lui, admira l'exquise chambre, nette comme une bonne prose, mais fleurie comme un petit poème, puis il arrêta ses regards sur Rose-Anne debout devant lui. Il lui mit sa main sur l'épaule, et se tournant vers madame Dupommier, il lui dit :

– Vous nous donnez ce trésor ?

Elle l'entendit fort bien ; elle sourit, elle inclina la tête ; elle n'avait fait aucune condition ni aucune réserve personnelle, maintenant que, du côté d'Élie Maistru, les choses étaient ce qu'elles devaient être. Quand il se fut assis, Rose-Anne laissa sa mère poser la première question.

– Votre fils, comment va-t-il ?

– Mieux chaque jour. Et il profite de ses vacances, je vous le garantis. Je devrais dire qu'il en profitait... Mais la maladie soudaine de madame Champieux nous a mis des bâtons dans les roues. Pauvre femme ! toute seule parmi des étrangers, elle ne se fiait qu'à nous, les premiers jours, pour choisir le docteur, pour courir chez le pharmacien, pour la faire transporter dans une petite pension où l'on reçoit des malades... Elle nous a même remis son argent à garder ; et quant à ce télégramme

pour appeler quelqu'un de sa famille, elle a eu bien de la peine à y consentir...

– Il me pèse, dit Rose-Anne, d'être ici à ne rien faire pour madame Champieux. J'ai espéré un instant que madame Sébastien me demanderait de l'accompagner. Ma mère me l'aurait permis. Nous avons peu de détails. Souffre-t-elle beaucoup ?

– Non : elle a eu des arrêts du cœur qui l'ont laissée très abattue ; mais avec ces maladies-là, on revient de loin, à ce que dit son docteur.

– Je voudrais bien quelle revînt du moins jusqu'à Fonfrèche, fit madame Dupommier qui avait saisi les derniers mots. Elle doit s'agiter envoyant la fin des deux mois s'approcher. J'ai toujours dit que ce testament insensé finirait par causer un malheur...

– Personnellement, objecta Rose-Anne en se tournant vers sa mère, madame Champieux n'est pas lésée. Elle reste maîtresse chez elle jusqu'à la fin.

– Sans doute, mais il lui serait dur de ne pouvoir disposer de son bien à sa guise, d'avoir la main forcée au bout du compte.

– Moi, persista la jeune fille, je trouve que, honnêtement, la famille Sébastien devrait rentrer au Château. C'est la maison paternelle après tout. À la place de madame Champieux, j'aurais pris ouvertement mes dispositions dans ce sens. Tout le monde en serait soulagé.

– Mais le village ne saurait plus de quoi causer, fit Élie en riant.

– Il y aurait encore l'affaire du téléphone ! répliqua Rose-Anne. Le boulanger s'est brouillé avec le Guillaume Tell parce que quelqu'un a dit qu'on avait dit qu'il avait dit que c'est un des domestiques de l'hôtel qui a fait le coup... Et alors, sa femme ne parle plus à Laure Junier qui a mis le bruit en circulation. Et

Laure fait venir son pain de la ville. Ce n'est pas commode. Madame Lioumenet les a invitées toutes deux ensemble à prendre la tasse de thé de la réconciliation ; elles n'y sont allées ni l'une ni l'autre, et chacune pensait pouvoir se rire ensuite de l'avance que l'autre lui aurait faite... Madame Lioumenet est très offensée, cela se comprend... Vous n'avez pas la moindre idée, monsieur Maistru ?...

– Quant à des idées, chacun peut en avoir, répondit Élie avec un sourire. Il ne faut pas chercher trop loin. Mais mon avis serait de ne pas chercher, crainte de trouver... trop près...

Rose-Anne approuva d'un signe de tête ; elle était fixée.

– Retournez-vous à Montreux, monsieur Élie ? demanda la mère.

– Je n'en vois pas la nécessité. Mon grand garçon est en bonne voie. Le docteur parlait d'un mois à Cannes, mais Laurent est pressé de revenir, cela se conçoit. L'air est aussi bon ici qu'ailleurs, quand les brouillards se dissipent en février. Nous ne rentrerons pas dans la vieille maison. M. Lioumenet nous louera deux chambres à la cure ; nous presserons les travaux de bâtisse. La maison s'élèvera pendant la saison sèche et nous pourrons y entrer à l'automne. Vous savez, madame Dupommier, poursuivit-il en fixant ses yeux sur les yeux noirs attentifs qui suivaient le mouvement de ses lèvres, vous savez que votre place y sera préparée, si vous voulez bien faire à Laurent le plaisir d'habiter chez lui.

Rose-Anne fut émue qu'il eût dit cela, si simplement ; elle lui prit la main d'un geste filial et tendre. Les prunelles noires intenses, un peu dures, de la vieille femme se voilèrent de larmes. À elles deux, mère et fille, elles avaient sauvé Élie Maistru...

On parla encore un peu de la maison neuve, puis Élie Maistru prit congé.

Le même soir, Rose-Anne écrivit une longue lettre à Laurent pour lui raconter cette visite. Elle le pria aussi, dans le cas où madame Champieux témoignerait le moindre désir d'avoir les soins de sa petite Rose-Anne, de le lui faire savoir immédiatement. Deux jours passèrent. Un mot de Laurent ne rassura guère ces femmes anxieuses : Madame Champieux, toujours faible et abattue, n'allait cependant pas plus mal. La question était de savoir si le docteur lui permettrait d'entreprendre le voyage du retour. Grandes discussions entre la malade et madame Sébastien, celle-ci s'opposant de toutes les forces de la raison, et de toute l'autorité de la Faculté, à un déplacement dangereux ; madame Champieux déclarant qu'elle voulait mourir chez elle.

« Il n'y a d'ailleurs aucun péril immédiat, écrivait Laurent. Mais je suis perplexe. Chacune de ces dames veut m'enrôler dans son parti. Il me semble que madame Sébastien, à cause de l'intérêt personnel qu'elle a dans cette affaire, devrait moins peser sur le plateau de la balance qui la favorise... Elle ne quitte sa malade que sur la demande expresse de celle-ci, qui par bonheur a encore un peu de force pour se défendre contre cette sollicitude vraiment importune. Hier, madame Champieux a dit à sa belle-fille, d'un ton si sec qu'un chien aurait filé, la queue entre ses jambes : « Laissez-moi, Angélique. J'ai à causer avec M. Laurent. » Et quand nous avons été seuls, elle s'est soulevée, la pauvre femme, elle a étendu les mains vers moi, elle s'est écriée : « – Délivrez-moi de cette pieuvre ! » Le docteur pense qu'il y a un peu d'œdème au cerveau, ce qui cause une certaine exaltation. Elle a continué : « – Il faut que je sois rentrée chez moi de mardi en huit au plus tard. Autrement tout est perdu. J'aurais pu tout aussi bien vider la place il y a huit ans... Je ferai cet effort, et vous m'aidez, monsieur Laurent. Vous prendrez une voiture d'ambulance pour me conduire à la gare, vous louerez un wagon. Vous dépenserez ce qu'il faudra... Ah ! mon Dieu ! en être réduite à supplier ! moi qui ai toujours été si fière et si indépendante ! » Elle me faisait grand-peine, je vous assure. Il va sans dire que je suis de son parti contre madame Sébastien ;

mais est-ce une responsabilité que je puisse assumer ? Nous courons tous les risques imaginables si nous nous mettons en voyage. Et je crois que le docteur y est fort opposé... »

– Maman, faut-il que je parte ? demanda Rose-Anne quand sa mère eut fini de lire la lettre.

– Si nous étions sûres que madame Champieux le désire... fit madame Dupommier avec hésitation. Tu sais qu'on lui déplaît beaucoup en agissant contre sa volonté.

– J'irai m'assurer de Louise Duplan pour te tenir compagnie dans cette grande maison vide si j'étais obligée de partir à l'improviste, conclut Rose-Anne.

Une carte de Laurent, le lendemain, apportait des nouvelles meilleures. Madame Champieux reprenait quelques forces, parlait même de se lever. Mais les jours passaient.

On arriva au mardi fatal. Le matin, comme la mère et la fille prenaient en tête-à-tête et à la lueur d'une petite lampe, leur tasse de café au lait, madame Dupommier soupira profondément.

– Cette fois, dit-elle, notre pauvre dame a perdu la partie. Comme tous ces Sébastien doivent jubiler ! Et sais-tu de quoi j'ai peur, ma fille ? Madame Champieux ne reviendra pas. Elle considérera que la Maltournée n'est plus à elle, puisque sa mauvaise chance lui ôte le droit d'en disposer. Je la connais ; elle est fière, elle se sentira déçue ; elle craindra qu'on ne lui fasse des condoléances. Ah ! je prends part à ce qu'elle doit sentir...

– Moi aussi, dit Rose-Anne. C'est extrêmement vexant d'être battue par madame Sébastien. Mais en somme, maman, c'est pourtant le bon droit qui triomphe...

– Peuh ! nous n'en savons rien...

Myrielle vint au Château dans la matinée.

– Vous n’avez pas de nouvelles ?

– Aucune aujourd’hui.

– Mais c’est très bien ! fit-elle avec un petit éclat de rire. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles !

Puis elle ajouta :

– Et ton château à toi, Rose-Anne, il sort de terre à ce qu’on dit ?

Elle avait appuyé sur ce : *à toi*, et l’on devinait l’antithèse : notre château *à nous*. Elle s’en alla légère, en fredonnant, et en frappant le sol gelé d’une haute canne qu’elle prenait par genre, pour compléter son costume de sport, jupe courte et jaquette serrée. Elle chantait des paroles adaptées à un air ancien :

Et nous voici les châtelains,
Les barons, les marquis de Fonfrèche...

Elle pirouettait presque en descendant l’avenue.

La journée se traîna. Madame Dupommier secoua la tête cent fois contre la perversité des choses et l’inadmissible injustice des circonstances. Rose-Anne, qui ourlait des nappes, rêvait, à vrai dire, moins à Château-Champieux qu’à ses châteaux en Espagne... La soirée tirait à sa fin. Les deux femmes s’étaient retirées chacune dans sa petite chambre. Rose-Anne, au lieu de se coucher, s’assit devant sa table, ouvrit son buvard et se mit à écrire quelques pages encore à Laurent. Elle avait toujours des foules de choses à lui dire ; il semblait que les jours fussent pleins d’événements.

La nuit froide et sonore comme un cristal lui jeta les dernières vibrations des onze coups frappés à l’horloge du clocher lointain... Au même instant, un roulement, une cadence, un trot martelé sur la route dure la firent se dresser et retenir son

souffle... Un grincement... Des roues écrasaient le gravier gelé de l'avenue... Un fouet claqua. Une fois, deux fois, comme un appel. Rose-Anne jeta son manteau à capuchon sur ses épaules, et tout en l'agrafant, courut hors de la maison, tourna l'angle, vit les lanternes d'une lourde voiture, et la silhouette d'un homme debout à la portière.

– Laurent ! cria-t-elle.

Il se tourna, mais elle ne distingua pas son visage. Il se pencha vers elle, sa main lui effleura ses cheveux.

– Va bien vite nous ouvrir la porte et allumer des lampes... Nous ramenons madame Champieux...

– Rose-Anne ! appela une voix faible, de l'intérieur de la voiture.

– Oh ! pauvre madame ! dit la jeune fille, plongeant sa tête dans l'obscurité vague du grand landau fermé.

– Quelle heure est-il exactement, Rose-Anne ?

– Il vient de frapper onze heures à l'église.

– Tu es témoin, ma fille, et ton fiancé est témoin, ainsi que le cocher, que je rentre avant minuit. La date n'est pas expirée... Mais moi, je ne suis pas loin de l'être, poursuivit la voix qui se ranimait cependant, et dans laquelle passa le tremblement d'un rire un peu plaintif.

– On vous transportera chez nous, d'abord, pauvre chère madame... fit Rose-Anne bouleversée. Votre chambre est glaciale...

Et elle pensait : « Ils ont perdu la tête. Pourquoi n'ont-ils pas télégraphié ? »

– C'est cela, Rose-Anne. Allons chez toi. Je suis moulue. Ces deux hommes me porteront.

Et quand on l'eut, non sans peine, extraite de la voiture pleine de couvertures et de coussins, elle se dressa un instant, Clotilde Champieux, née Sécheret, légataire de son époux, femme cent fois humiliée, finalement victorieuse, elle se dressa devant ces murailles et ce toit, et devant ce perron à colonnes et cette terrasse, dont au péril de sa vie elle avait voulu rester la maîtresse et la dispensatrice ; elle promena ses regards sur la façade noire de sa demeure, et elle se parla à elle-même.

– On ne me l'arrachera pas, prononça-t-elle à demi-voix ; je la donne à qui je veux.

Laurent et le cocher, les paumes de leurs mains solidement croisées, s'inclinaient pour soulever leur voyageuse et l'emporter « à la chaisette »... Rose-Anne courut en avant, alluma la lampe de la cuisine, celle du petit salon, et réveilla sa mère. Madame Champieux voulut se reposer un moment sur le vieux canapé de damas brun.

– Fais-moi du café fort, dit-elle à Rose-Anne, et donnes-en une tasse au cocher avant qu'il parte.

XXI

DERNIÈRES VOLONTÉS

Étendue sur le canapé, sa pauvre tête appuyée sur les coussins, madame Champieux buvait à petites gorgées le café fort et brûlant qui la ranimait. Madame Dupommier assise tout près d'elle lui tenait sa tasse, Rose-Anne l'entourait de cruchons d'eau chaude, et la malade souriait d'un air content, rajeuni.

– Je me sens déjà mieux ; ah ! qu'on est bien chez soi !... Maintenant racontez notre histoire, monsieur Laurent, je n'en aurais pas la force...

– Cette histoire, fit Laurent qui gardait une mine soucieuse, elle se dit en un mot : Ce que femme veut, Dieu le veut.

– Parfaitement, murmura madame Champieux, haletante d'avoir seulement soulevé son bras pour tenir la tasse... Je les avais tous contre moi.

– Hier soir encore, reprit Laurent, il avait été formellement décidé qu'on ne pouvait songer à partir... Madame Champieux nous cachait ses plans... Elle avait gagné à sa cause une jeune femme de chambre qui s'était persuadée, je crois, qu'on séquestrait cette pauvre dame pour lui arracher un testament contraire à sa volonté...

– C'était bien un peu cela, vous avouerez... fit de nouveau la malade, toute droite contre ses coussins...

– La jeune femme de chambre, très débrouillarde, prenait les dispositions nécessaires pour la fuite... Car c'était une fuite.

– La fuite de Varennes... mieux réussie, dit madame Champieux de sa voix au souffle court.

– Ce matin, comme je me préparais à aller prendre des nouvelles, cette jeune personne vint me prévenir que je trouverais madame Champieux à la gare où elle me priait instamment de la rejoindre, sans en informer âme qui vive.

– Oui, j'ai fait cela, tout seule avec Jenny, et j'avais envoyé madame Sébastien choisir des chambres à Territet. Le champ était libre... À l'hôtel on ne demandait pas mieux que de me voir partir. Ils n'aiment pas qu'on meure chez eux, ces gens-là... Jenny avait commandé une voiture d'ambulance et retenu un coupé de premières... Je suis partie sans bagages. Rien que le nécessaire... Madame Sébastien emballera, ajouta madame Champieux dont les yeux battus eurent une étincelle de malice.

– Que pouvais-je faire ? dit Laurent. Ce que vous attendiez de moi : vous ramener chez vous. C'est une grosse imprudence dont je suis complice.

Il ne décrivit pas les heures mortelles de ce voyage, son effroyable inquiétude à chaque pâleur, à chaque demi-défaillance de la malade, les difficultés des deux transbordements, une fois pour la changer de train, la seconde fois pour l'installer dans le landau qui de la ville les avait ramenés à la Maltournée ; il ne dit pas les reproches qu'il s'était adressés, ni les craintes du blâme de son père, des jugements du village, du soulèvement d'animosité, ni la vision d'un dénouement irréparable, ni sa rébellion contre les circonstances qui le faisaient, en somme, arbitre d'une succession disputée...

– Il a été... parfait... pour moi, dit madame Champieux, respirant à chaque syllabe... Voyager... avec un homme qui vous aide, c'est... tout autre chose... que de voyager seule... Je n'aime pas à voyager... seule, fit-elle encore, comme ses paupières se fermaient de lassitude.

– Nous allons la mettre au lit, dit madame Dupommier qui lui passa la main sur les tempes.

Mais la malade se ranima pour dire encore, d'un ton ferme, comme Laurent allait sortir :

– Rendez-moi un dernier service : téléphonez demain à la première heure à mon notaire, M^e Marquis. Dites-lui que je l'attends... C'est urgent... Pas une minute à perdre...

Comme Rose-Anne accompagnait Laurent pour l'éclairer à travers la cuisine, elle lui dit :

– Pourquoi n'as-tu pas télégraphié ? Madame Champieux aurait trouvé sa chambre chaude, et les choses préparées comme pour une malade.

– C'est elle-même qui me l'a défendu absolument, répondit le jeune homme. Impossible de discuter ; elle était à chaque minute sur le point d'avoir une crise de palpitations. La pauvre femme a une terreur folle des Sébastien ; elle s'imaginait, je crois, qu'ils étaient capables de faire dérailler le train pour l'empêcher de rentrer à temps. Elle les voyait à chaque gare, montant à l'abordage. Non, ce qu'elle voulait, c'était rentrer à l'insu de tout le monde. Malade comme elle est, elle a une volonté d'acier. Je lui ai obéi comme un petit garçon... Je crois vraiment que si je l'avais abandonnée à la gare de Montreux, elle serait partie seule, s'en remettant à la bonne volonté des employés du train.

– Ah ! non, Laurent, tu étais incapable de l'abandonner ! s'écria Rose-Anne, fondue de pitié et de tendresse à cette seule idée... Mais où vas-tu descendre ? il est passé minuit.

– Je réveillerai quelqu'un au Guillaume-Tell. On me préparera une chambre. Il est trop tard pour aller frapper à la cure. C'est mon père qui va être étonné demain matin !

Bien des personnes, outre Élie Maistru, furent étonnées, et le village bruissait comme une ruche où le frelon a pénétré, car trois, quatre nouvelles stupéfiantes avaient éclaté à la fois. Madame Champieux était rentrée mourante, au coup de minuit... au douzième coup de minuit, notez ! Trente secondes plus tard, le Château lui glissait entre les doigts... Son notaire était auprès d'elle... Question de testament... Laurent Maistru aurait pu dire bien des choses, mais il ne disait rien. Toujours les mêmes, ces Maistru, des cadenas. Et voici que madame Sébastien rentrait à son tour, vers les deux heures de l'après-midi, jaune comme un citron. Sa contrariété lui avait porté sur la bile. Elle était montée droit dans sa chambre et s'était mise au lit. Madame Lioumenet avait été reçue. Comme cela, on saurait quelque chose ; et des choses sûres, avec les détails... Serait-il possible que madame Sébastien ait voulu tyranniser et martyriser sa belle-mère, là-bas à Montreux, au point que la pauvre femme s'était sauvée quasi en chemise, et Laurent Maistru, se trouvant à point sur le quai de la gare, avait sauté dans le wagon à la dernière minute, en repoussant madame Sébastien qui le tirait en arrière par ses habits !... Voilà comment les choses se sont passées sans un mot d'erreur, déclarait la boulangère, chez laquelle il y avait grande réunion. Inutile d'ailleurs de s'informer au Château. On ne trouverait que madame Dupommier, plus sourde que jamais ; Rose-Anne était avec le docteur et Louise Duplan au premier étage, soignant la malade, écartant les visiteurs. M. Sébastien Champieux et Myrielle avaient été éconduits tout comme les autres...

Au fond, ou jubilait du bon tour que cette femme, étrangère pourtant au village, jouait à ses légitimes héritiers, et la maison Champieux, sur la place, était épiée comme si sa porte même, sa sonnette, ses fenêtres à rideaux crochetés eussent pris des airs déconfits.

Le notaire était arrivé à onze heures. L'entretien ne fut pas long ; aucun témoin ne fut appelé pour la signature, d'où l'on conclut que le testament était olographe, ou qu'il avait été fait

antérieurement. Une garde-malade de la Croix-Rouge, mandée par télégramme, débarqua vers le soir et fit sensation. Les Sébastien restaient chez eux, moroses, humiliés, furieux. Du moins on se permettait de le supposer. M. Lioumenet était désolé ; cette agitation, ces mauvaises rumeurs, cet air saturé de malveillance, et toutes ces manifestations de l'homme naturel, dépourvues de grâce et de charité, comme c'était peu l'atmosphère qu'une paroisse chrétienne devrait respirer dans des circonstances aussi solennelles !...

On admit le pasteur auprès de la malade, pour cinq minutes seulement. Et tout était fort tranquille mais bien terrestre encore, dans cette chambre, car madame Champieux, près de son dernier souffle, se repaissait d'une pensée, d'une joie, d'une gloire : en définitive et malgré tout, elle triomphait des Sébastien... M. Lioumenet se retira, triste et perplexe, et surtout très embarrassé de prendre parti... On allait le questionner, et sa crainte ordinaire, celle de manquer de tact, le hantait. Ce n'était guère que dans la compagnie d'Élie Maistru qu'il se sentait complètement heureux, rassuré et confiant...

Malgré la présence de la garde, madame Champieux voulait avoir Rose-Anne constamment dans sa chambre, et elle lui témoignait une affection, une sorte de reconnaissance qui, par la jeune fille, allaient à leur vraie adresse, à Laurent... Les journées étaient paisibles, la malade ne souffrait guère, elle envoyait des messages à diverses personnes pour lesquelles elle avait éprouvé de l'amitié. Jamais elle ne mentionna les Sébastien.

Une nuit, vers trois heures, elle s'agita un peu, elle gémit. La garde et Rose-Anne accoururent. Elle les regarda avec de grands yeux vides ; elle dit :

– Je suis arrivée... à la onzième heure...

Et ce fut tout. L'embolie avait fait son œuvre.

On commenta beaucoup la dernière parole de madame Champieux, on y chercha un sens figuré, biblique et mystique. Mais Rose-Anne, malgré elle, resta persuadée que la pensée ultime et suprême de la mourante avait été pour la pauvre chétive victoire qui couronnait une longue guerre également misérable...

Dans le grand salon où, huit ans auparavant, la famille Champieux s'était assemblée pour écouter la lecture des dernières volontés de son chef Louis Champieux, une assistance plus nombreuse, noire, lugubre, secrètement frémissante, était aujourd'hui réunie. Les sofas et les fauteuils de tapisserie à sujets, le grand lustre enveloppé de mousseline, les hautes glaces solennelles revêtaient de leur dignité cette cérémonie d'apparence recueillie et douloureuse. M. et madame Sébastien Champieux, avec leur fille et leur fils, écrasés sous le drap noir et sous les crêpes, occupaient, de chaque côté de la cheminée, les places d'honneur ; quelques vagues Sécheret, embarrassés, polis, et palpitants d'anxiété, s'éparpillaient à l'entour de la vaste pièce. Les dames Dupommier, Élie et Laurent Maistru, convoqués spécialement par M^e Marquis, étonnés de se voir là, courbaient la tête sous une appréhension qui aurait dû être de l'espérance, car que pouvait être, sinon un legs, la surprise qui les attendait ?

M^e Marquis se dressa, fatidique, impénétrable, au centre du large demi-cercle ; ses cheveux blancs lui faisaient, avec sa redingote noire de drap fin, un deuil qui semblait plus complet, plus distingué que celui des gens à cheveux bruns ou rouges. Il arrangea des feuillets, il toussa. C'était tellement la même mise en scène, que madame Sébastien chercha tout à coup des yeux sa belle-mère qui l'autre fois était là, en face d'elle. Mais non, songea la bru, madame Clotilde dépouillée du prestige des biens terrestres comparaisait en ce moment devant son Juge et lui déclarait probablement qu'avant de quitter le monde, elle avait remis en ordre et en équité la situation injuste établie par un précédent testament...

« Moi, Clotilde Champieux née Sécheret, veuve et légataire de Louis Champieux, commença M^e Marquis dont la diction était fort nette ; faible de corps mais saine d'esprit, comme en témoignera M^e Marquis lequel m'assiste en ce moment, j'ai écrit de ma main mes volontés dernières. Je ne possède aucune fortune liquide, puisque le capital de cent mille francs dont la rente me permettait de vivre fera retour aux descendants directs de mon mari défunt, suivant le testament qu'il a laissé. Seul, le Château-Champieux m'appartient en propre, et je puis en disposer, ayant satisfait à toutes les conditions d'où dépendait ce droit. Je lègue donc en toute propriété le Château susdit, avec tout ce qu'il contient et le terrain qui l'entoure, en nature de verger, jardin et terrasse, à monsieur Laurent Maistru, fils de monsieur Élie Maistru, à Fonfrèche. Ce legs doit être considéré comme un témoignage de ma reconnaissance pour un service très éminent que monsieur Laurent Maistru m'a rendu. Sans son assistance, j'aurais perdu le droit dont j'use maintenant en sa faveur. J'ajouterai qu'aucune condition, ni de résidence, ni de maintien, n'est attachée à ce legs. Le légataire pourra disposer à sa guise de l'immeuble et des meubles qui vont devenir sa propriété. Je suis certaine qu'il en usera avec respect et discernement. Je le laisse libre de distribuer à mes amis et à mes proches tels souvenirs qu'il jugera bon, le temps dont je dispose et mon peu de forces ne me permettant pas d'en faire l'énumération. Signé : Clotilde Champieux, née Sécheret. »

La dernière syllabe tomba dans un silence si profond qu'on eût pu croire toute l'assistance morte du coup que ce testament lui assénait. Pendant trois grandes minutes, rien ne remua. Sébastien Champieux fut le premier qui bougea un pied, tourna la tête, regarda sa femme d'abord, puis le cercle pétrifié. Ensuite les Sécheret bruissèrent ; un chuchotement menu vola de bouche en bouche dans leur clan. Madame Sébastien se leva

toute raide, prit son mari par le bras, l'entraîna vers la porte. Myrielle suivit ses parents, mais avant de sortir, elle décocha à Rose-Anne, de ses yeux d'acier gris, un regard chargé de haine et presque de folie...

L'équilibre du monde chavirait donc ? qu'est-ce que c'était que cette bascule formidable qui précipitait Myrielle dans les bas-fonds, et du même élan de son tremplin projetait vers les nues Rose-Anne, épouse de Laurent Maistru, maîtresse du Château et du Coin du Coin ? Chancelante, désespérée, Myrielle Champieux perdit tout empire sur elle-même et suivit la déroute de sa famille, dans un tel abandon de débâcle que les Sécheret se sentirent à moitié consolés. Ceux-ci ne tardèrent pas non plus à quitter la place, et Laurent ne fit rien pour les retenir, car dans sa stupéfaction et son désarroi, qui n'étaient pas du triomphe, loin de là, il avait besoin de se consulter avec son père avant de faire un geste, avant de prononcer un mot.

Ils restaient donc là, tous les cinq, abasourdis, mal à l'aise ; le notaire proposa de relire le testament à madame Dupommier qui n'avait rien compris.

– C'est insensé ! dit Laurent en se tournant vers son père.

– Et ce n'est pas juste, dit Rose-Anne. La famille a ses droits.

Son teint que le saisissement avait pâli, s'animait à présent d'une vive rougeur. Madame Dupommier hochait la tête à chaque phrase que lui détaillait M^e Marquis...

– Vous n'êtes pas obligés de garder le Château, dit-elle enfin.

– Je ne serais pas éloigné de croire, opina le notaire, gardien naturel des traditions, qu'en vous laissant explicitement toute votre liberté, madame Champieux vous indiquait une solution. Dans les termes où elle était avec son beau-fils et sa bru, il répugnait à son sens de justice, peut-être aussi à son orgueil

offensé, de faire d'eux ses héritiers. Mais rien n'empêcherait le légataire d'entrer en... composition avec... la famille.

Il espaçait ses mots, épiant leur effet sur le visage de Laurent et d'Élie.

– Quant à moi, j'y serais tout disposé, dit le jeune homme avec une certaine véhémence... Le rôle que j'ai là-dedans !... J'ai l'air d'avoir capté l'héritage ! Car je doute que sans mon aide madame Champieux, pauvre femme ! eût pu rentrer chez elle avant l'expiration de la date... Je crois vraiment que si j'avais pu me douter de ses intentions...

– Tu as très bien agi, dit Rose-Anne lui mettant sa main sur le bras ; si tu avais agi autrement, tu ne te le pardonnerais pas, car madame Champieux serait morte là-bas, dans l'amertume, et dépossédée, ce qui ne serait pas juste non plus. On trouvera une solution, comme M^e Marquis le dit très bien.

– Attendons, fit Élie Maistru, moins impétueux que la jeunesse. Attendons que l'homologation ait eu lieu. Rien ne t'empêche, Laurent, je suppose, de rejoindre ces pauvres Sécheret et de leur offrir l'hospitalité chez toi, en même temps que ces souvenirs dont parle leur tante. Toutes les intentions de madame Champieux doivent être strictement respectées...

Six semaines plus tard – car les périodes de quarante-deux jours ont plus que d'autres une valeur légale et sacramentelle – une entrevue s'arrangea entre Laurent Maistru, d'une part, assisté par son père, Sébastien Champieux et sa femme de l'autre, et M^e Marquis agissant comme arbitre et modérateur. Le Château sans ses meubles était évalué cinquante mille francs. Laurent offrait de le céder aux Champieux pour quarante mille, dont vingt mille seraient attribués aux nièces Sécheret, les vingt autres à madame Dupommier et à Rose-Anne.

– De toute manière l'affaire est bonne pour vous ! dit madame Sébastien, virulente.

Ce mot faillit arrêter les négociations.

– Parfaitement. Je garde le Château, nous en saurons que faire, prononça Laurent avec un signe de tête à l'adresse de son père.

– Non, non, fit Élie avec un sourire narquois. Les Maistru logent chez eux. Mais demain, poursuivait-il en regardant Sébastien, nous trouverons peut-être la concession bien forte.

Sébastien s'empressa de comprendre. C'était en somme une excellente transaction qui lui était proposée.

– Et les meubles, les vêtements, les bijoux de ma belle-mère, vous n'estimez pas qu'ils vous appartiennent, je suppose ! s'écria madame Sébastien, avec un air de rapacité tellement sordide que son mari en rougit un peu.

– Le Château, interposa M^e Marquis, a été légué à M. Laurent Maistru avec tout ce qu'il contient.

– C'est dégoûtant ! cria madame Sébastien hors d'elle. Ainsi la bague d'opale de ma belle-mère, ses améthystes, son bracelet de camées, ses fourrures iront à des concierges !

– Mademoiselle Rose-Anne Dupommier, ma fiancée, et très prochainement ma femme, disposera de ces objets comme souvenirs, de la façon qui lui plaira, répondit Laurent un peu pâle mais très calme. Il en sera de même du mobilier.

– Ah ! ce que je m'en moque de ces quatre bâtons de mobilier ! Nous avons de quoi remeubler ! L'essentiel, le Château, nous reste malgré toutes les sales intrigues...

– Angélique ! Angélique ! protesta son mari.

– Ce que dit une dame en colère ne tire pas à conséquence, fit Élie Maistru indulgent et railleur. Cependant, je ferai observer à madame Champieux qu'il lui serait fort désagréable de devoir rétracter ses paroles, dans le cas où notre conseiller légal jugerait nécessaire une plainte de notre part.

Intimidée, madame Sébastien serra les lèvres, puis appliqua sa main sur sa poitrine, comme pour refouler un nouveau flot de bile qui cherchait à se frayer passage.

Tout le village admira la solution imaginée par Élie Maistru, retouchée par M^e Marquis. Personne n'était lésé, puisque les Sébastien entraient en possession du Château, que Rose-Anne recevait une petite dot, et madame Dupommier une rente de quatre cents francs ; une rente de grand'mère, comme on disait à Fonfrèche ; juste de quoi s'acheter une robe, un bonnet, et faire des gâteries aux petits-enfants quand ils viendraient. L'intention de madame Clotilde Champieux n'avait pu être de laisser tout à fait dépourvues les deux fidèles amies qui l'avaient servie loyalement ; ni de négliger complètement ses deux nièces mariées, quoiqu'elle eût peu de rapports avec elles. Ne pouvant disposer d'aucun capital, madame veuve Champieux avait certainement prévu une transaction entre la famille et le légataire, transaction qui devait nécessairement se traduire en argent liquide et distribuable. Plus on y songeait, plus le testament de la veuve semblait empreint d'une sagesse presque miraculeuse ; on y découvrait des profondeurs de prescience qui confondaient les gens les plus réfléchis. On aurait dû peut-être faire honneur d'une bonne part de cette sagesse conciliante à Élie Maistru, lequel, dès la première minute, avait entrevu le seul arrangement équitable et n'avait cessé d'y travailler, morigénant son fils qui, devant les insultes de madame Sébastien, voulait tout rompre.

– Semons une graine de paix, lui dit son père. Toi et tes enfants vous en aurez la moisson ; tandis que, si tu sèmes la guerre, tu ne seras jamais bien à ton aise à l'égard des Cham-

pieux, et tu seras obligé de les détester par la suite. Ces haines de famille, c'est une peste pour le village entier.

C'était aussi l'avis de Rose-Anne qui, dans le même esprit de pacification, pria madame Sébastien et Myrielle de choisir elles-mêmes, dans la garde-robe et les bijoux de la défunte, les souvenirs qu'elles désiraient garder ; et madame Sébastien ne mit à son choix aucun scrupule de discrétion.

Certains meubles, parmi les moins luxueux, pouvaient convenir à une maison rustique, Laurent les donna à sa fiancée ; il avait stipulé avec les Champieux que leur emménagement au Château serait différé jusqu'au moment du mariage de Rose-Anne, et celui-ci fut fixé à la date la plus rapprochée possible, tandis que l'architecte-constructeur pressait les travaux de la maison neuve, et qu'Élie Mastru s'accoutumait, par petits déchirements successifs, à l'idée de quitter la vieille maison. Une chambre, aussi pareille que possible à la chambre conjugale et mortuaire, par ses dimensions, sa boiserie et la disposition des fenêtres, était prévue dans le plan de la maison neuve ; les modestes meubles témoins d'un bref bonheur, la cassette à ouvrage, les estampes, y devaient être transportés. Et si quelque retour de son apathie obstinée s'abattait encore sur le vieux paysan, il se débattait contre l'emprise funeste ; il se souvenait trop des heures atroces qu'il avait vécues pendant la maladie de Laurent, le fils unique et précieux, le fils de Laurence, que son incurie avait failli conduire à la mort.

Le printemps était là ; on avait besoin de sa venue ; on soupirait après ses grands coups d'aile qui balaient l'air et le balancent en petites vagues qu'on sent passer autour de soi ; après ses ondées qui lavent les troncs et les branches et les font luisants, lisses, rosés de sève neuve ; après ses tiédeurs capricieuses et ses frissons, ses nuages, ses rayons qui traînent sur les champs et les frôlent comme des écharpes... Chaque jour, à une heure, Rose-Anne attendait au bas de l'avenue Laurent qui retournait au travail ; elle le rejoignait, et tous deux, remplis de

pensées heureuses que le sourire et une pression de main, dans l'insuffisance des paroles, un soupir léger, une exclamation tendre essayaient d'exprimer, tous deux s'en allaient voir sortir de terre les murs de la future demeure, faite pour durer plus qu'eux et pour abriter leur descendance.

Il leur était accordé, pendant la brièveté des fiançailles, cette plénitude de bonheur, de confiance et d'espoir qui est comme l'épanouissement d'une grande fleur magnifique, parfaite dans sa forme, dans sa couleur et dans son parfum ; phase de beauté sans tache, que remplacera l'effort de la vie pour fructifier et se transmettre dans l'inévitable douleur, dans la fatigue, rançon de toute joie.

Et l'on eût dit vraiment qu'une détente amiable, qu'une ère de bienveillance s'étendît sur Fonfrêche. Le bonheur de Laurent et de Rose-Anne faisait plaisir à chacun ; une bienvenue leur riait au passage. On se disait : « Il l'a échappée belle, le pauvre garçon ; voyez-vous ça, si le mal l'avait emporté !... Tant de choses tristes arrivent ; on est trop heureux quand tout s'aplanit devant les pas d'un beau jeune couple. Et les Maistru se sont bien conduits à l'égard des Sébastien. Magnifiquement. Bref, voilà M. Élie Maistru en passe d'être président du conseil communal quand il voudra. On dit qu'il démolira la vieille maison, et sur l'emplacement on fera un jardin pour la cure, qui n'a pas assez de « dégagement ».

Myrielle Champieux, au milieu des décombres de ses projets, s'était ressaisie. Elle ne renonçait pas à devenir reine au village, mais il fallait chercher un autre prince consort. Le commerce et la banque Deniset, degrés du trône ; influence déjà considérable dont on pouvait faire une puissance ; le Château héréditaire, dôme et sommet rayonnant, inaccessible au vulgaire ; François Deniset comme mari, auxiliaire indispensable, quoique accessoire... telle était l'esquisse du tableau.

Madame Sébastien s'occupait à bouleverser sa future résidence, et déjà des conflits s'esquissaient entre elle et sa fille, et

l'on pouvait entrevoir que le rôle de premier plan auquel, toute sa vie, la mère avait aspiré, lui serait contesté dès le début par une ambition tout aussi âpre et plus intelligente que la sienne. Vivre dans douze chambres, au lieu de six ; se méfier de deux domestiques au lieu d'une seule ; voilà pour la mère. Pour la fille, épouser un homme qu'elle méprisait doucement, qui le lui rendait peut-être ; qu'elle se proposait de dominer, et qui lui réservait des surprises, c'était toute la félicité que ces deux femmes demandaient à la vie. Le châtiment des âmes médiocres, c'est le bonheur médiocre dont elles se contentent.

Il faut de la volonté et du courage pour être heureux si l'on a placé son but un peu haut. Ce royaume-là, ce sont aussi les violents qui le ravissent. Une vieille femme sourde, frêle, pauvre, avait sauvé un homme en l'arrachant à la manie progressive ; une existence emmurée dans l'obstination avait fait sauter sa cangue par un gigantesque effort. Une jeune fille et un jeune homme avaient su dire : « Tout ou rien », et la plénitude était venue se poser dans leurs mains comme un fruit. L'amour, la maison, un père et une mère sous leur toit, ils avaient tout, ces heureux. Leur demeure blanche et modeste luisait comme une perle sur le vert sombre de la sapinière, tandis qu'en face d'eux les vitres du Château Champieux s'empourpraient au soleil couchant comme des rubis irrités et que les girouettes de cuivre jetaient des flammes. Deux séries d'existences recommençaient dans l'allégorie inconsciente d'un paysage.

FIN

Ce livre numérique

a été édité par

*l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande*

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en janvier 2014.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Isabelle, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : T. Combe, *La Maltournée Roman*, Lausanne, Payot et Paris, Perrin et C^{ie}, 1912. D'autres éditions ont été consultées en vue de l'établissement du présent texte. La photo de première page, *Ruine d'abbaye à la Vallée de Joux*, a été prise par Sylvie Savary.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (travail d'établissement du texte, mise en page, notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation des Bour-

lapapey. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://www.rousseauonline.ch/>,
[Mobile Read Roger 64](http://www.mobile-read.com),
<http://fr.wikisource.org>
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>

<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>, et
<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>.